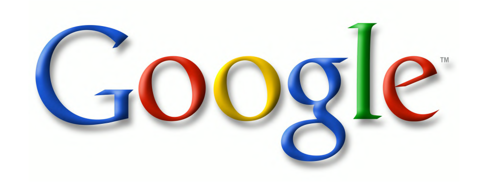
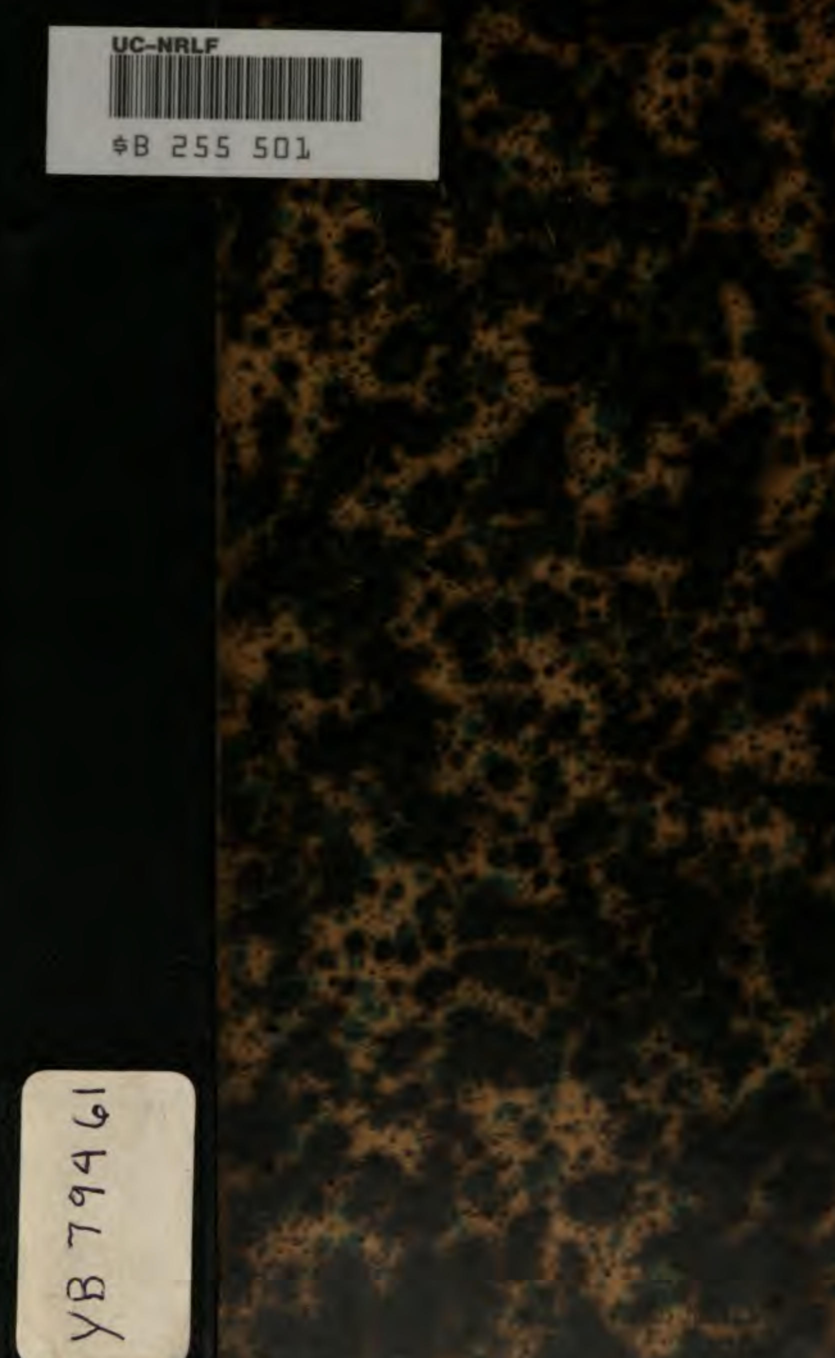



UC-NRLF
$B 255 501
YB 79461


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
816q
SO



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEX. DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Titre	Vol.
Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'Amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
Le drame de Quatre-Vingt-Treize	3
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César	2
— Henri IV, Richelieu, Louis XIII	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage :	
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	1
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
Impressions de voyage :	
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	2
— En Russie	4
— En Suisse	3
— Le Speronare	1
— La Villa Palmieri	1
— Le Véloce	2
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (trad)	2
Jacques Ortis	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin. — J. Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

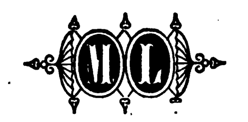
POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

SOUVENIRS
D'ANTONY

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

SOUVENIRS D'ANTONY

CHERUBINO ET CELESTINI

C'est une scène de brigands que je vais vous raconter, et pas autre chose. Suivez-moi dans la Calabre citérieure; escaladez avec moi un pic des Apennins, et, arrivé sur sa cime, vous aurez, en vous tournant vers le midi, à votre gauche, Cosenza; à votre droite, Santo-Lucido; et, devant vous, à mille pas environ, s'escarpant aux flancs de la montagne même, un chemin éclairé en ce moment par un grand nombre de feux autour desquels se groupent des hommes armés. Ces hommes sont en chasse du brigand Jacomo, avec la bande duquel ils viennent d'échanger bon nombre de coups de fusil; mais, la nuit étant venue, ils n'ont point osé se hasarder à sa poursuite, et ils attendent le jour pour fouiller la montagne.

Maintenant; baissez la tête et jetez les yeux immédiatement au-dessous de vous, à quinze pieds de profondeur à peu près, sur ce plateau tellement entouré de rochers rougeâtres, de chênes verts et touffus, de liéges pâles et rabougris, qu'il faut le dominer, comme nous le faisons, pour deviner qu'il existe; vous y distinguerez, n'est-ce pas? d'abord quatre hommes qui s'occupent des préparatifs du souper, en allumant le feu et en écorchant un agneau, quatre autres qui jouent à la *morra* * avec une telle rapidité, que vous ne pouvez suivre le mouvement de leurs doigts; deux autres qui montent la garde, si immobiles, que vous les prendriez pour des fragments de rocher auxquels le hasard aurait donné une forme humaine; une femme assise et qui n'ose remuer, de peur d'éveiller un enfant endormi dans ses bras; enfin, à l'écart, un brigand qui jette les dernières pelletées de terre sur une fosse fraîchement creusée.

Ce brigand, c'est Jacomo; cette femme, c'est sa maîtresse; et ces hommes qui montent la garde, qui jouent et qui préparent à souper, c'est ce qu'il appelle sa bande; quant à celui qui repose dans cette tombe, c'est Hieronimo, le second du capitaine : une balle vient de lui épargner la potence, déjà dressée pour Antonio, le second lieutenant, qui a eu la bêtise de se laisser prendre.

Maintenant que vous avez fait connaissance avec les hommes et les localités, laissez-moi dire.

* Jeu qui consiste à présenter à son partenaire la main avec un nombre de doigts toujours varié, ouverts ou fermés. Il faut, pour avoir gagné, qu'il devine le nombre des doigts ouverts.

Lorsque Jacomo eut accompli l'œuvre funéraire, il laissa échapper de ses mains la pioche dont il s'était servi, et s'agenouilla sur cette terre fraîche, où ses genoux entrèrent comme dans du sable; il resta ainsi près d'un quart d'heure, immobile et priant; puis, ayant tiré de sa poitrine un cœur d'argent suspendu à son cou par un ruban rouge et orné d'une image de la Vierge et de l'Enfant Jésus, il le baisa pieusement comme doit le faire un honnête bandit; puis, se relevant avec lenteur, il revint, la tête basse et les bras croisés, s'appuyer contre la base du rocher dont la cime dominait le plateau que nous avons décrit.

Jacomo avait opéré ce mouvement avec tant de silence et de tristesse, que nul ne l'avait entendu venir prendre la place qu'il occupait. Il paraît que ce relâchement de surveillance lui sembla contraire aux lois de la discipline; car, après avoir promené la vue sur ceux qui l'entouraient, ses sourcils se froncèrent, et sa large bouche se fendit pour laisser passer le plus abominable blasphème qui, de mémoire de brigand, ait épouvanté le ciel :

— *Sangue di Cristo !...*

Ceux qui dépeçaient l'agneau se redressèrent sur leurs genoux, comme s'ils avaient reçu un coup de bâton sur les reins; les joueurs restèrent la main en l'air; les sentinelles se retournèrent si spontanément, qu'elles se trouvèrent en face l'une de l'autre; la femme tressaillit; l'enfant pleura.

Jacomo frappa du pied.

— Maria, faites taire l'enfant, dit-il.

Maria ouvrit rapidement son corset écarlate brodé d'or, et, approchant des lèvres de son fils ce sein rond et brun qui fait la beauté des Romaines, elle se courba sur lui et l'enveloppa de ses deux bras, comme pour le protéger. L'enfant prit le sein et se tut.

Jacomo parut satisfait de ces signes d'obéissance ; son visage perdit l'expression sévère qui l'avait rembruni un instant, pour prendre un caractère profondément triste ; puis il fit de la main signe à ses hommes qu'ils pouvaient continuer.

— Nous avons fini de jouer, dirent les uns.

— Le mouton est cuit, dirent les autres.

— C'est bien ; alors, soupez, répondit Jacomo.

— Et vous, capitaine ?

— Je ne souperai pas.

— Ni moi non plus, dit la douce voix de la femme.

— Et pourquoi cela, Maria ?...

— Je n'ai pas faim.

Ces derniers mots furent prononcés si bas et si timidement, que le bandit parut aussi touché de leur accent qu'il était dans sa nature de l'être ; il laissa tomber sa main basanée à la hauteur de la tête de sa maîtresse ; celle-ci la prit et y appuya ses lèvres.

— Vous êtes une bonne femme, Maria.

— Je vous aime, Jacomo.

— Allons, soyez sage, et venez souper.

Maria obéit, et tous deux vinrent prendre place au milieu de la natte de paille sur laquelle étaient préparés des tranches de mouton que les bandits avaient fait rôtir en

les embrochant à la baguette d'une carabine, du fromage de chèvre, des avelines, du pain et du vin.

Jacomo tira de la gaîne de son poignard une fourchette et un couteau d'argent qu'il donna à Maria; quant à lui, il ne prit qu'une tasse d'eau pure, qu'il alla puiser à une source voisine, la crainte d'être empoisonné par les paysans, qui pouvaient seuls lui fournir du vin, l'ayant fait depuis longtemps renoncer à cette boisson.

Chacun alors se mit à l'œuvre, à l'exception des deux sentinelles qui, de temps en temps, tournaient la tête et jetaient un regard expressif sur les provisions, qui disparaissaient avec une rapidité effrayante. Ces mouvements d'inquiétude devenaient plus rapprochés et plus rapides au fur et à mesure que le repas avançait, si bien qu'à la fin ils semblaient être chargés bien plutôt de veiller sur le souper de leurs camarades que sur le bivac de leurs ennemis.

Pendant ce temps, Jacomo était triste, et l'on voyait qu'il avait le cœur plein de souvenirs. Tout à coup il parut n'y plus pouvoir résister; il passa la main sur son front, poussa un soupir et dit :

— Il faut que je vous raconte une histoire, enfants ! Vous pouvez venir, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux sentinelles; ils n'oseront pas, à cette heure, nous relancer jusqu'ici; d'ailleurs, ils nous croient encore deux.

Les sentinelles ne se firent pas répéter deux fois cette invitation, et leur coopération revint donner un peu d'activité au repas, qui commençait à languir.

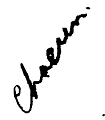
—Voulez-vous que j'aille prendre leur place? dit Maria.

— Merci; ce n'est pas la peine.

Maria glissa timidement sa main dans celle de Jacomo. Ceux qui avaient fini de souper s'arrangèrent dans les positions qui leur parurent les plus commodes pour entendre le récit. Ceux qui soupaient attirèrent devant eux le plus de provisions qu'il leur fut possible d'en atteindre, afin de n'avoir rien à demander, et chacun écouta la narration qui va suivre, avec cet intérêt qu'accordent, en général, au récit d'une histoire, tous les hommes de la vie errante.

— C'était en 1799. Les Français avaient pris Naples et en avaient fait une république; la république, à son tour, voulut prendre la Calabre... *Per Baccho!* prendre la montagne aux montagnards! cela n'était pas chose facile, pour des païens surtout. Plusieurs bandes la défendaient comme nous la défendons encore; car la montagne est à nous, et l'on avait mis à prix la tête des chefs de ces bandes, comme on y a mis la mienne; la tête de Cesaris, entre autres, valait trois mille ducats napolitains.

» Une nuit, pendant la soirée de laquelle on avait entendu quelques coups de fusil, comme on a pu en entendre ce soir, deux jeunes bergers, qui gardaient leur troupeau dans la montagne de Tarsia, soupaient près du feu qu'ils avaient allumé, moins pour se chauffer que pour écarter les loups : c'étaient deux beaux enfants, deux vrais Calabrais, à moitié nus et portant pour tout vêtement une peau de mouton à la ceinture, des sandales aux pieds, un ruban à leur cou pour y suspendre l'image de l'Enfant Jésus, et voilà tout. Ils étaient du



même âge à peu près; ni l'un ni l'autre ne connaissaient leur père, vu qu'on les avait trouvés exposés, à trois jours de distance, l'un à Tarente, l'autre à Reggio; ce qui prouvait au moins qu'ils n'étaient pas de la même famille. Des paysans de Tarsia les avaient recueillis; et on les appelait généralement les enfants de la Madone *, comme on appelle les enfants trouvés. Quant à leurs noms de baptême, c'étaient Cherubino et Celestini.

» Ces enfants s'aimaient; car leur isolement était le même. Ceux qui les avaient recueillis ne leur avaient pas laissé ignorer que c'était par charité, et sous l'espoir de gagner le paradis, qu'ils avaient fait cette bonne action; ils savaient aussi qu'ils ne tenaient à rien sur la terre, et ils s'en aimaient davantage.

» Ils étaient donc, comme je viens de vous le dire, à garder leurs troupeaux dans la montagne, mangeant au même morceau de pain, buvant dans la même tasse, comptant les étoiles du ciel, et insouciants et heureux comme si la terre des riches eût été leur terre.

» Tout à coup ils entendirent du bruit derrière eux et se retournèrent : un homme debout, appuyé sur sa carabine, les regardait manger.

» Oui, par Jésus, c'était un homme; et son costume répondait de sa profession encore. Il avait un long chapeau calabrais, tout bariolé de rubans blancs et rouges et serré d'un velours noir avec une boucle d'or; des cheveux nattés qui pendaient de chaque côté de son visage; de

* Figli della Madona.

larges boucles d'oreilles; le cou nu; un gilet avec des boutons de fil d'argent tressé, comme on n'en fait qu'à Naples; une veste aux boutonnières de laquelle pendaient, noués par un bout, deux mouchoirs de soie rouge, dont le reste se perdait dans la poche; sa fidèle *padroncina* *, pleine de cartouches et fermée par une plaque d'argent; une culotte de velours bleu et des bas fixés à ses jambes par de petites bandes de cuir qui tenaient à la sandale. Ajoutez à cela des bagues à tous les doigts et des montres dans toutes les poches, et deux pistolets et un couteau de chasse à la ceinture.

» Les deux enfants échangèrent, sous leurs grands sourcils, un coup d'œil rapide comme un éclair; le brigand s'en aperçut.

» — Vous me connaissez? dit-il.

» — Non, répondirent les enfants.

» — Au reste, que vous me connaissiez, oui ou non, peu m'importe. Les hommes de la montagne sont frères et doivent compter les uns sur les autres; aussi, je compte sur vous. Depuis hier, on me poursuit comme une bête fauve: j'ai faim et j'ai soif...

» — Voici du pain et voici de l'eau, dirent les enfants.

» Le brigand s'assit, appuya sa carabine contre sa cuisse, arma ses deux pistolets dans sa ceinture et se mit à l'œuvre.

» Lorsqu'il eut fini, il se leva.

» — Quel est le nom du village où l'on aperçoit une

* Ceinture de cuir.

lumière? dit-il aux enfants en étendant la main vers l'endroit le plus sombre de l'horizon.

» Les enfants fixèrent quelques secondes leurs regards perçants sur le point qu'il indiquait, l'isolèrent en abaissant la main sur leurs yeux; puis se mirent à rire, car ils pensèrent que le brigand se moquait d'eux : ils ne voyaient rien.

» Ils se retournèrent pour le lui dire : le brigand avait disparu. Ils comprirent alors qu'il avait employé cette ruse pour qu'ils ne pussent voir de quel côté il opérait sa retraite.

» Les deux enfants se rassirent; puis, après quelques instants de silence, ils se regardèrent en même temps.

» — L'as-tu reconnu? dit l'un.

» — Oui, répondit l'autre.

» Ces quelques mots furent échangés à voix basse et comme s'ils tremblaient d'être entendus.

» — Il a craint que nous ne le trahissions.

» — Il est parti sans nous rien dire.

» — Il ne doit pas être loin.

» — Non, il était trop fatigué.

» — Je le trouverais bien, malgré toutes ses précautions, si je voulais.

» — Moi aussi.

» Les deux enfants n'en dirent pas davantage; mais ils se levèrent et partirent de chaque côté de la montagne, comme deux jeunes lévriers en quête.

» Au bout d'un quart d'heure, Cherubino était de retour près du feu; cinq minutes après, Celestini s'asseyait à son côté.

» — Eh bien?...

» — Eh bien?...

» — Je l'ai trouvé.

» — Moi aussi.

» — Derrière un buisson de lauriers-roses.

» — Dans l'enfoncement d'un rocher.

» — Qu'y avait-il à sa droite?

» — Un aloès en fleurs; et que tenait-il à ses mains?

» — Des pistolets tout armés.

» — C'est cela.

» — Et il dormait?

» — Comme si tous les anges veillaient sur lui.

» — Trois mille ducats, c'est autant qu'il y a d'étoiles au ciel!...

» — Chaque ducat vaut dix carlins, et nous gagnons un carlin par mois; ainsi nous pourrions vivre aussi vieux que le vieux Giuseppe, que nous ne gagnerions pas encore trois mille ducats dans toute notre vie.

» Les deux enfants se turent pendant quelques minutes. Cherubino rompit le premier le silence :

» — C'est difficile à tuer un homme? dit-il.

» — Non, répondit Celestini; l'homme est comme le mouton : il a une veine au cou; il faut la couper, voilà tout.

» — As-tu remarqué Cesaris?

» — Il avait le cou nu, n'est-ce pas?

» — Ce ne serait pas difficile de lui...

» — Non, pourvu que le couteau coupât bien.

» Chacun des enfants passa la main sur le tranchant

de la lame du sien; puis, se levant, ils se regardèrent un instant tous les deux sans se parler.

» — Lequel fera le coup pour les deux? dit Cherubino.

» Celestini ramassa quelques cailloux et lui présenta sa main fermée.

» — Pair ou non?

» — Pair.

» — Il est impair : c'est à toi.

» Cherubino partit sans dire un mot. Celestini le regarda s'éloigner dans la direction où il savait qu'était couché Cesaris; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue, il s'amusa à jeter, les uns après les autres, dans le feu mourant, les cailloux qu'il avait ramassés. Au bout de dix minutes, il vit revenir Cherubino.

» — Eh bien? lui dit-il.

» — Je n'ai pas osé.

» — Pourquoi?

» — Il dormait les yeux ouverts, et il m'a semblé qu'il me regardait.

» — Allons-y ensemble.

» Ils partirent en courant; mais bientôt ils ralentirent le pas. Bientôt encore, ils marchèrent sur la pointe des pieds; enfin, ils se couchèrent à plat ventre et rampèrent comme des serpents; puis, arrivés au buisson de lauriers-roses, comme des serpents encore, ils levèrent la tête, s'introduisirent entre les branches, et aperçurent le brigand endormi, dans la même position où ils l'avaient vu.

« Alors, l'un se glissa à sa droite, et l'autre à sa gauche, sous la voûte qui surplombait; puis, arrivés près de lui,



les deux enfants, tenant leur couteau entre les dents, se soulevèrent chacun sur un genou. Le brigand semblait éveillé, ses yeux étaient tout grands ouverts ; seulement, la prunelle était fixe.

» Celestini fit un signe de la main à Cherubino, afin qu'il suivît tous ses mouvements. Le brigand, avant de s'endormir, avait appuyé sa carabine contre la paroi du rocher, et en avait enveloppé la batterie avec un de ses mouchoirs de soie. Celestini dénoua doucement le mouchoir, l'étendit au-dessus de la tête de Cesaris, et, voyant que Cherubino était prêt, il l'abaissa tout à coup en criant :

» — Va !

» Cherubino se précipita comme un jeune tigre sur le cou du brigrand ; celui-ci jeta un cri terrible, se dressa debout et sanglant, fit plusieurs tours sur lui-même, la tête renversée en arrière, lâcha au hasard ses deux coups de pistolet, et retomba mort.

» Les deux enfants étaient restés à plat ventre et sans souffle.

» Lorsqu'ils virent que le bandit avait cessé de remuer, ils se relevèrent et s'approchèrent de lui. Sa tête ne tenait plus que par la colonne vertébrale ; ils achevèrent de la séparer du corps, l'enveloppèrent dans le mouchoir de soie, et, après être convenus de la porter chacun leur tour, ils partirent pour Naples.

» Ils marchèrent toute la nuit dans la montagne, s'orientant sur la mer, qu'ils voyaient luire à leur gauche. Au point du jour, ils aperçurent Castro-Villari ; mais ils

n'osèrent traverser la ville, de peur que le sang ne dénonçât le fardeau qu'ils portaient, et que quelque brigand de la bande de Cesaris ne vengeât sur eux la mort de son chef.

» Cependant la faim les prit; l'un d'eux résolut d'aller chercher du pain à une auberge, tandis que l'autre l'attendrait dans la montagne; mais, lorsqu'il eut fait quelques pas, il revint.

» — Et de l'argent? dit-il.

» Ils portaient une tête qui valait trois mille ducats, et ni l'un ni l'autre n'avaient un *bajocco* pour acheter du pain.

» Celui qui portait la tête dénoua le mouchoir, prit une des boucles d'oreilles de Cesaris, et la donna à son camarade. Une demi-heure après, le messager était de retour avec des provisions pour trois jours.

» Ils mangèrent et se mirent en route.

» Pendant deux jours, ils marchèrent; pendant deux nuits, ils couchèrent, comme des bêtes fauves, à l'abri d'un buisson ou sous la voûte d'un rocher.

» Le soir du troisième jour, ils arrivèrent à un petit village nommé Altavilla.

» L'auberge était encombrée de cochers qui avaient conduit des voyageurs à Pæstum, de bateliers qui avaient remonté le Sèle, et de lazzaroni auxquels il était égal de vivre là ou ailleurs.

« Les deux enfants s'installèrent dans un coin qu'ils trouvèrent libre, mirent la tête de Cesaris entre eux deux, soupèrent comme jamais cela ne leur était arrivé, dor-

mirent chacun leur tour, payèrent avec la deuxième boucle d'oreille, et se remirent en route quelques minutes avant le jour.

» Vers les neuf heures du matin, ils aperçurent une grande ville au fond d'un golfe; ils demandèrent comment elle s'appelait : on leur répondit qu'elle s'appelait Naples.

» Ils n'avaient plus à craindre les compagnons de Cesaris. Ils marchèrent donc droit à la ville. Arrivés au pont de la Maddalena, ils s'approchèrent de la sentinelle française et lui demandèrent, en calabrais, à qui il fallait s'adresser pour se faire payer la somme promise à ceux qui apporteraient la tête de Cesaris.

» La sentinelle les écouta gravement jusqu'au bout, puis réfléchit un instant, releva sa moustache et se dit à elle-même :

» — C'est extraordinaire, ces gaillards-là ne sont pas plus haut que ma giberne, et ils parlent déjà italien. C'est bien, mes petits amis; passez au large!

» Les enfants, qui à leur tour ne comprenaient pas, répétèrent leur question.

» — Il paraît qu'ils y tiennent, dit la sentinelle. »
Et elle appela le sergent.

» Le sergent baragouinait quelques mots d'italien; il comprit la question, devina que le mouchoir ensanglanté que portait Celestini renfermait une tête : il appela son officier.

» L'officier donna aux enfants deux hommes d'escorte,

qui les conduisirent au palais où était le ministère de la police.

» Les soldats dirent qu'ils apportaient la tête de Cesaris, et toutes les portes s'ouvrirent devant eux.

» Le ministre voulut voir les braves qui avaient délivré la Calabre de son fléau, et l'on fit entrer dans son cabinet Cherubino et Celestini.

» Il regarda longtemps ces deux beaux enfants, à la mine naïve, au costume pittoresque, à l'air grave; il leur demanda, en italien, comment ils avaient fait; et ils lui racontèrent leur action comme si c'était la chose du monde la plus simple; il exigea la preuve de ce qu'ils disaient; Celestini mit un genou à terre, dénoua le mouchoir, prit la tête par les cheveux et la posa tranquillement sur le bureau du ministre.

» Il n'y avait rien à répondre à cela, si ce n'était de payer la somme.

» Cependant, l'Excellence, les voyant si jeunes, leur proposa de les faire entrer dans une pension ou dans un régiment, et leur dit que le gouvernement français avait besoin de jeunes gens braves et décidés.

» Ils répondirent que les besoins du gouvernement français ne les regardaient pas, qu'ils étaient de loyaux Calabrais, ne sachant ni lire ni écrire, et qu'ils comptaient bien ne jamais l'apprendre; que, pour entrer dans un régiment, la vie sauvage à laquelle ils étaient habitués les ayant mal préparés à la discipline militaire, ils craindraient d'avoir peu d'aptitude à la manœuvre et à l'exercice; mais

que, quant aux trois mille ducats, c'était autre chose, et qu'ils étaient tout prêts à les toucher.

» Le ministre leur donna un chiffon de papier, grand comme les deux doigts, sonna un huissier et lui ordonna de les conduire à la caisse.

» Le caissier compta la somme : les deux enfants tendirent le mouchoir de soie encore tout sanglant, le nouèrent, par les quatre bouts, sur les trois mille ducats, sortirent par une porte qui donnait sur la place Santo-Francesco-Nuovo, et se trouvèrent à l'extrémité de la grande rue de Tolède.

» La rue de Tolède est le palais du peuple. Ils virent, tout le long des maisons, une foule de lazzaroni qui, couchés au soleil, faisaient voluptueusement filer le macaroni de leur écuelle de terre à leurs lèvres brunes. Cette vue leur donna de l'appétit ; ils allèrent à un marchand, lui achetèrent une écuelle et plein cette écuelle de macaroni ; ils donnèrent un ducat, et on leur rendit neuf carlins, neuf grains et deux calli * ; avec ce qu'on leur rendait, ils avaient de quoi vivre un mois et demi de la même manière.

» Ils allèrent s'asseoir sur les marches du palais Maddaloni, et y firent un dîner de la somptuosité duquel ils n'avaient aucune idée.

» Dans la rue de Tolède, on dort, on mange, ou l'on joue. Ils n'avaient point encore envie de dormir. Ils avaient

* Un ducat vaut dix carlins, un carlin dix grains, et un grain douze calli.

mangé ; ils se mêlèrent à un groupe de lazzaroni qui jouaient à la morra.

» Au bout de cinq heures, ils avaient perdu trois calli.

» En perdant trois calli par jour, ils auraient pu jouer pendant le tiers de l'éternité à peu près.

» Heureusement que, le soir même, ils apprirent qu'il existait à Naples des maisons où l'on pouvait manger un ducat à son dîner et perdre des milliers de calli en une heure.

» Comme ils voulaient souper, ils se firent conduire dans l'une de ces maisons : c'était une table d'hôte. Le patron regarda leur costume et se mit à rire : ils montrèrent leur argent, le patron les salua jusqu'à terre, et leur dit qu'on les servirait dans leur chambre, en attendant que Leurs Excellences eussent fait faire des habits décents qui leur permissent de manger avec tout le monde.

» Cherubino et Celestini se regardèrent : ils ne savaient pas trop ce que l'hôte voulait dire avec ses habits décents : ils trouvèrent leur costume de fort bon goût ; en effet, il était composé, comme nous l'avons dit, d'une jolie peau de mouton, roulée autour de la ceinture, et de bonnes sandales ficelées aux pieds ; tout le reste du corps était nu, et cela leur paraissait plus commode et moins chaud. Cependant ils se résignèrent, lorsqu'on leur eut expliqué qu'il fallait porter un habit complet pour avoir le droit de manger un ducat à son dîner et de perdre des milliers de calli en une heure.

» Pendant qu'on dressait leur table, un tailleur entra

dans leur chambre et leur demanda quel genre d'habits ils voulaient.

» Ils répondirent que, puisqu'il leur fallait absolument des habits, ils voulaient chacun un costume calabrais pareil à ceux que les jeunes gens riches portaient, le dimanche, à Cosenza et à Tarente.

» Le tailleur fit signe que cela suffisait, et ajouta que, le lendemain matin, Leurs Excellences auraient ce qu'elles désiraient.

» Leurs Excellences soupèrent, et trouvèrent que le ravioli et le sambajone valaient mieux que le macaroni; que le lacryma-christi était préférable à l'eau pure, et que le pain de gruau s'avalait plus couramment que la galette d'orge.

» Lorsqu'ils eurent fini, ils demandèrent au garçon s'il leur était permis de coucher par terre : le garçon leur montra deux lits; ils les avaient pris pour des chapelles.

» Celestini, qui décidément était le caissier, enferma le mouchoir et les ducats dans une espèce de secrétaire, en prit la clef et la pendit au ruban qu'il portait à son cou.

» Puis ils firent dévotement leur prière à la Vierge, baisèrent leur scapulaire, se couchèrent chacun dans un lit où l'on pouvait tenir cinq sans être gênés, et s'endormirent jusqu'au jour. Le lendemain, leur tailleur leur tint parole; et, ce jour-là, comme ils avaient un costume complet, ils purent dîner à table d'hôte et entrer dans la salle de jeu : ils y perdirent cent vingt ducats.

» Un garçon d'hôtel leur proposa, pour les consoler,

de les conduire, le soir, dans une maison où ils s'amuseraient davantage encore.

» Lorsque l'heure fut venue, ils prirent des ducats plein leurs poches et suivirent le garçon; ils ne rentrèrent à l'hôtel que le lendemain matin, mourant de faim et les poches vides.

» C'était une bonne vie. Ils avaient parfaitement retenu l'adresse de la maison où l'on passait la nuit, et ils aimaient presque autant ce qu'on y faisait que la table et le jeu. Ils y retournèrent donc la nuit suivante.

» Ils menèrent cette existence quinze jours, et cela les forma considérablement. Au bout de ce temps, ils eussent tenu tête à un abbé romain ou à un sous-lieutenant français; ce qui est à peu près la même chose.

» Un soir, ils se présentèrent, comme de coutume, à la maison. Elle était fermée par ordre supérieur : je ne sais quel assassinat y avait été commis.

» Ils virent une grande quantité de monde suivant une même direction, et ils suivirent le monde.

» Quelques minutes après, ils se trouvaient près de la Villa-Reale, dans la magnifique rue de la Chiaja : ils ne la connaissaient point encore.

» La Chiaja est, à dix heures du soir, le rendez-vous du beau monde; Naples vient y respirer la brise du golfe, toute chargée du parfum des orangers de Sorrente et des jasmins du Pausilippe. Il y a là plus de fontaines et de statues que sur tout le reste de la terre; puis, au delà de ces fontaines et de ces statues, il y a une mer comme on n'en voit nulle part.

» Ils se promenaient donc là, nos deux birboni, coudoyant les femmes, heurtant les hommes, une main sur leur argent, et l'autre sur leur poignard.

» Ils arrivèrent à un groupe arrêté devant un café : au milieu de ce groupe, il y avait une calèche, et, dans cette calèche, une femme qui prenait des glaces. Le groupe s'était formé pour voir cette femme.

» C'était bien, en effet, la plus belle créature qui, depuis Ève, fût sortie des mains de Dieu ; une créature à faire damner un pape.

» Nos Calabrais entrèrent dans le café, demandèrent deux sorbets et se mirent à la fenêtre pour voir de près cette femme : elle avait surtout des mains merveilleuses.

» — *Corpo di Baccho!* qu'elle est belle ! s'écria Cherubino.

» Un homme s'approcha de lui, et lui frappa sur l'épaule.

» — Le moment est bon, mon jeune seigneur, lui dit-il.

» — Qu'est-ce que cela signifie ?

» — Cela signifie que la comtesse Fornera est brouillée, depuis deux jours, avec le cardinal Rospoli.

» — Après ?

» — Et que, si vous voulez, pour cinq cents ducats et du silence...

» — Elle est à moi ?

» — Elle est à vous.

» — Ah ! tu es donc...?

» — *Un ruffiano per servir la.*

» — Un instant, dit Celestini, c'est que je la veux aussi, moi, cette femme.

» — Alors, Excellences, ce sera le double.

» — Très-bien.

» — Mais qui l'aura le premier?

» — Cela nous regarde; va t'assurer si elle est libre cette nuit, et viens nous rejoindre à l'hôtel de Venise, où nous logeons.

» Le rufien tira de son côté, nos enfants du leur. La voiture de la comtesse partit. Cherubino et Celestini rentrèrent à l'hôtel : il leur restait cinq cent ducats tout juste; ils se mirent de chaque côté d'une table, posèrent un jeu de cartes entre eux deux, et chacun prit une carte à son tour.

» L'as de cœur tomba à Cherubino.

» — Bien du plaisir, lui dit Celestini.

Et il se jeta sur son lit.

» Cherubino mit les cinq cents ducats dans sa poche, examina si son poignard sortait facilement du fourreau, et attendit le rufien : au bout d'un quart d'heure, celui-ci arriva.

» — Elle est libre, cette nuit, dit-il.

» — Eh bien, partons!

» Ils descendirent : la nuit était superbe, le ciel regardait la terre de tous ses yeux; la comtesse logeait dans le faubourg de la Chiaja. Le rufien marchait le premier; Cherubino le suivait en chantant :

Che bella cosa è de morire ucciso
Inanze a la porta de la innamorata.

L'anima se ne sagli in paradiso,
E lo cuorpo lo chiegne la scasata! *

» Ils arrivèrent à une petite porte dérobée; une femme les attendait.

» — Excellence, dit le rufien, il y a cent ducats pour moi, et vous mettrez les quatre cents autres dans la petite corbeille d'albâtre que vous trouverez sur la cheminée.

» Cherubino lui compta les cent ducats et suivit la femme.

» C'était dans un beau palais de marbre; il y avait, de chaque côté de l'escalier, des lampes dans des globes de cristal, et, entre chaque lampe, des cassolettes de bronze où brûlaient des parfums.

» Ils traversèrent ainsi des appartements à loger un roi et sa cour; puis, au bout d'une grande galerie, fermée par une cloison, la camérière, ouvrant une porte, poussa Cherubino et la referma derrière lui.

» — Est-ce vous, Gidsa? dit une voix de femme.

» Cherubino regarda du côté d'où venait cette voix, et il reconnut la comtesse vêtue d'une seule robe de mousseline, couchée sur son sofa recouvert de basin, jouant avec une boucle de ses longs cheveux, qu'elle avait dénoués et qui la couvraient comme l'aurait fait une mantille espagnole.

* La belle chose que de mourir frappé devant la porte de son amoureuse ! Tandis que l'âme monte en paradis, la maîtresse pleure sur le corps.

» — Non, signora, ce n'est pas Gidsa, c'est moi, répondit Cherubino.

» — Qui, vous? dit la voix avec une expression plus douce encore.

» — Moi, Cherubino, l'enfant de la Madone. foundling

Et le jeune homme s'avança jusqu'au pied du sofa.

» La comtesse se souleva un instant sur le coude, et le regarda, étonnée.

» — Vous venez pour votre maître? dit-elle.

» — Je viens pour moi, signora.

» — Je ne comprends pas.

» — Eh bien, je vais vous faire comprendre : je vous ai vue aujourd'hui à la Chiaja, pendant que vous preniez des glaces, et j'ai dit en vous voyant : «*Per Baccho!* qu'elle » est belle! »

» La comtesse sourit.

» — Alors un homme est venu à moi et m'a dit : «Vou» lez-vous cette femme que vous trouvez si belle? Je vous » la donne pour cinq cents ducats.» Je suis rentré chez moi, et j'ài pris cette somme. Arrivé à votre porte, il m'a demandé cent ducats pour lui, et je les lui ai donnés; quant aux quatre cents autres, il m'a dit de les mettre dans cette corbeille d'albâtre : les voilà.

» Cherubino jeta trois ou quatre poignées d'argent dans la corbeille; elle était trop pleine et dégorgea sur la cheminée.

» — Quelle horreur que ce Maffeo! dit la comtesse. Est-ce de cette manière que l'on fait les choses?

» — Je ne sais pas ce que c'est que Maffeo, répondit l'en-

fant, et je ne suis pas très au courant de la manière dont on fait les choses. Seulement, je sais qu'on vous a promise à moi pour une nuit et moyennant une somme; je sais encore que j'ai payé cette somme, et, par conséquent, vous m'appartenez pour une nuit.

» Cherubino, en achevant ces paroles, fit un pas vers le divan.

» — Restez là, ou je sonne! s'écria la comtesse, et je vous fais jeter à la porte par mes gens.

» Cherubino se mordit les lèvres et porta la main à son poignard.

» — Écoutez, signora, dit-il froidement, lorsque vous m'avez entendu entrer, vous avez cru voir paraître quelque petit abbé de famille ou quelque riche voyageur français, et vous vous êtes dit : « J'en aurai bon compte. » Ce n'est ni l'un ni l'autre, signora; c'est un Calabrais, et non pas de la plaine encore, mais de la montagne; un enfant, si vous voulez, mais un enfant qui a apporté de Tarsia à Naples la tête d'un brigand dans un mouchoir; et la tête de quel brigand! de Cesaris! Cet or, voyez-vous, c'est tout ce qui reste du prix de cette tête; les deux mille cinq cents autres ducats se sont envolés au jeu, ont été noyés dans le vin, se sont perdus dans les femmes. Pour ces cinq cents ducats, j'aurais pu avoir encore dix nuits de femme, de vin et de jeu: je n'en ai pas voulu; je vous ai voulue, et je vous aurai.

» — Morte, oui, cela peut être.

» — Vivante.

» — Jamais!

» La comtesse étendit le bras pour saisir le cordon de la sonnette; Cherubino ne fit qu'un bond de la cheminée au divan.

» La comtesse jeta un cri et s'évanouit : Cherubino venait de lui clouer, avec son poignard, la main sur le lambris, six pouces au-dessous du cordon de la sonnette.

. . . .

. . . .

» Deux heures après, Cherubino rentra à l'hôtel de Venise; il secoua Celestini, qui dormait comme un bienheureux; celui-ci s'assit sur le lit, se frotta les yeux et le regarda.

» — Qu'est-ce que ce sang? lui dit-il.

» — Rien.

» — Et la comtesse?

» — C'est une femme superbe.

» — Pourquoi diable me réveilles-tu, alors?

» — Parce que nous n'avons plus un bajocco, et qu'il faut partir avant le jour.

» Celestini se leva. Les deux enfants sortirent de l'hôtel comme ils avaient l'habitude de le faire, et l'on ne songea point à les arrêter.

» A une heure du matin, ils avaient dépassé le pont de la Maddalena; à cinq heures, ils étaient dans la montagne.

» Alors ils s'arrêtèrent.

» — Qu'allons-nous faire? dit Celestini.

» — Je n'en sais rien; est-ce que tu es d'avis de retourner à la bergerie?

» — Non, par Jésus!

» — Eh bien, faisons-nous brigands.

» Les deux enfants se donnèrent la main et se jurèrent aide et amitié éternelles. Ils tinrent saintement leur promesse ; car, depuis ce jour, ils ne se sont point quittés.

» Je me trompe, dit Jacomo en s'interrompant et en regardant la tombe de Hieronimo : ils se sont quittés il y a une heure. . . . .

. . . .

II

— Maintenant, vous pouvez dormir, continua Jacomo ; je ferai la garde pour tous et je vous réveillerai lorsqu'il sera temps de partir, c'est-à-dire deux heures avant le jour.

A ces mots, chacun s'arrangea pour passer la meilleure nuit possible ; et telle était la confiance de ces hommes en leur chef, que, cinq minutes après, chacun dormait aussi tranquillement, entourée d'ennemis comme la bande l'était, que s'il eût été couché à Terracine ou à Sonnino. Maria seule resta immobile et assise à la place où elle avait écouté le récit.

— N'essayeras-tu point de te reposer, Maria ? lui dit Jacomo avec la voix la plus douce qu'il put prendre.

— Je ne suis point fatiguée, répondit Maria.

— Une trop longue veille pourrait faire mal à ton enfant.

— Je vais dormir.

Jacomo étendit son manteau sur le sable. Maria se coucha dessus; puis, le regardant timidement :

— Et vous? lui dit-elle.

— Moi, répondit Jacomo, moi, je vais chercher un passage au milieu de ces damnés Français; ils ne connaissent pas si bien la montagne, peut-être, qu'ils en aient gardé tous les défilés. Nous ne pouvons rester ici éternellement sur ce roc, et, devant le quitter, le plus tôt sera le mieux.

— Alors je vais vous suivre, dit Maria se levant.

Le bandit fit un mouvement.

— Vous savez, continua vivement Maria, combien j'ai le pied sûr, le regard juste, la respiration légère; laissez-moi vous accompagner, je vous prie.

— Avez-vous peur que je ne vous trahisse? Et, quand ces hommes ont confiance, douteriez-vous?

Deux larmes silencieuses coulèrent sur les joues de Maria. Le bandit se rapprocha d'elle.

— Eh bien, venez; mais laissez là l'enfant : il pourrait se réveiller et pleurer.

— Allez seul, dit Maria se recouchant.

Le bandit s'éloigna; Maria le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put apercevoir son ombre; puis, lorsqu'il eut disparu derrière un rocher, elle poussa un soupir, pencha la tête sur son enfant, ferma les yeux comme si elle dormait, et tout rentra dans le silence.

Deux heures après, un léger bruit se fit entendre du côté opposé à celui par lequel Jacomo était parti. Maria rouvrit les yeux et reconnut le bandit.

— Eh bien, lui dit-elle avec anxiété en distinguant,

malgré la nuit, la sombre expression de son visage ; qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondit le bandit, jetant avec humeur sa carabine à ses pieds, il y a qu'il faut que nous ayons été trahis par les paysans ou les bergers ; car, partout où il y a un passage, il y a une sentinelle.

— Ainsi, aucun moyen de descendre de ce rocher ?

— Aucun. De deux côtés, vous le savez, il est entièrement coupé à pic, et, à moins que les aigles qui y font leurs nids ne nous prêtent leurs ailes, il ne faut point songer à prendre cette route ; et, je vous l'ai dit, partout ailleurs... pas moyen. Français maudits !... puissiez-vous être brûlés pendant l'éternité, comme des païens que vous êtes.

Le bandit jeta son chapeau près de sa carabine.

— Que ferons-nous, alors ?

— Nous resterons ici ; ils ne viendront pas nous y chercher, allez.

— Mais nous y mourrons de faim.

— A moins que Dieu ne nous envoie de la manne, ce qui n'est pas probable ; mais autant vaut mourir de faim que d'être pendu.

Maria pressa son enfant entre ses bras et poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot. Le bandit frappa du pied.

— Nous venons de faire un bon repas ce soir, dit-il ; nous avons encore de quoi en faire un bon demain matin : c'est tout ce qu'il nous faut pour le moment. Ainsi, dormons.

— Je dors, dit Maria.

Le bandit se coucha près d'elle.

Il avait raison, Jacomo; il avait été trahi, non point par les paysans ou les bergers, mais par Antonio, l'un des siens, qui, comme nous l'avons dit, avait été fait prisonnier pendant le combat, et qui s'était racheté de la corde en promettant de livrer le chef de sa bande : il avait commencé à tenir sa promesse en plaçant lui-même les sentinelles contre lesquelles Hieronimo avait été se heurter.

Cependant le colonel qui commandait la petite troupe formant le siége, avait fait mettre Antonio sous bonne garde; car, pour qu'Antonio fût tout à fait quitte de la corde, il fallait que Jacomo fût tout à fait pendu, et ce colonel était un homme trop prudent pour relâcher son prisonnier avant de tenir quelque chose à sa place. Quelques minutes avant le jour, il le fit donc amener entre deux soldats, pour voir avec lui si les bandits n'étaient plus au sommet de la montagne. S'ils n'y étaient plus, c'est que les sentinelles avaient été mal posées; en conséquence, Antonio, qui s'était chargé de cette opération, était un double traître qui méritait d'être pendu deux fois. Il n'y avait rien à répondre à ce dilemme militaire. Aussi Antonio s'y était-il soumis de la meilleure grâce possible. Il se présenta donc devant le colonel avec la tranquillité d'une bonne conscience; car il avait été si loyal dans sa trahison, qu'il était parfaitement sûr que ses anciens camarades n'avaient pu s'échapper.

Les premiers rayons du soleil parurent, illuminant le faîte du rocher, et, comme les profondeurs où les troupes françaises étaient bivaquées restaient encore dans l'om-

bre, on eût dit qu'un vaste incendie dévorait cette cime ardente comme celle du Sinaï. Peu à peu, et au fur et à mesure que le soleil monta au ciel, l'ombre recula devant lui; des torrents de lumière, ruisselant aux flancs du colosse de pierre, vinrent éveiller dans leur nid de grands aigles qui, s'élançant de leurs aires comme s'ils étaient attardés, donnaient deux coups d'ailes et se perdaient dans la nue; de temps en temps, des brises marines passaient toutes chargées d'un parfum humide, et allaient se briser, en gémissant, dans les sapins et les liéges qui couvraient le pied de la montagne. Alors les sapins et les liéges se courbaient gracieusement, se relevant, se courbant encore, jetant de ces longs murmures qui sont la langue que les forêts parlent entre elles. Enfin, toute la montagne s'éveilla, s'anima, sembla vivre : le faîte seul resta muet et désert.

Cependant tous les yeux étaient fixés sur ce faîte. Le colonel lui-même, une lunette à la main, ne le perdait pas de vue. Au bout d'une demi-heure, cependant, il se lassa de regarder, et donnant sur l'extrémité de la longue-vue, avec la paume de la main, un coup qui en fit rentrer tous les tuyaux les uns dans les autres, il se retourna vers Antonio en disant ces seules paroles :

— Eh bien?...

La parole est un merveilleux instrument selon celui qui l'emploie et l'occasion dans laquelle il s'en sert. Il se rétrécit et s'allonge, bouillonne comme une vague ou murmure comme un ruisseau, bondit comme un tigre ou rampe comme le serpent, monte aux nuages comme la

bombe ou descend du ciel comme l'éclair; à tel orateur il faut tout un discours pour développer son opinion, à tel autre, il ne faut que deux mots pour faire comprendre sa pensée.

C'est à cette dernière école d'éloquence qu'appartenait, à ce qu'il paraît, le colonel; car, ainsi que nous l'avons dit, il n'avait prononcé que deux mots, mais deux mots si bien en situation, si pleins, si complets, si sonores, que la pensée intéressée à les commenter, n'avait qu'à les ouvrir pour y trouver cette sentence: « Antonio, mon ami, vous êtes un faquin et un drôle, qui vous êtes joué de moi, qui avez cru sauver votre cou en me contant des fariboles; mais je ne suis pas homme à me laisser prendre par vos sornettes, et, comme vous n'avez point tenu votre promesse, que les bandits vos camarades se sont échappés pendant la nuit, et que nous allons être obligés de nous remettre à leur piste comme des limiers, ce qui est fort humiliant pour des soldats, vous allez être pendu haut et court au prochain arbre, pendant que, moi, je vais déjeuner. »

Antonio, qui était un garçon d'une capacité très-grande et d'un jugement très-sain, comprit qu'il y avait tout cela dans ces deux mots. Aussi, soit par flatterie, soit qu'il appartînt de fait, comme adepte, à la même école dont le colonel paraissait être un des chefs, il étendit la main et répondit à ces deux mots par un seul: *Aspettate;* ce qui veut dire en français: « Attendez. »

En effet, le colonel s'éloigna sans donner l'ordre terrible dont il avait menacé Antonio, et celui-ci demeura à

la même place, les yeux fixés sur la montagne avec une persévérance et une immobilité qui le faisaient ressembler à une statue. Au bout de deux heures, il revint, déploya de nouveau sa longue-vue, la braqua sur le faîte du rocher, et, voyant que tout paraissait aussi désert, il frappa sur l'épaule d'Antonio, qui, quoiqu'il ne se fût pas retourné à son approche, l'avait reconnu à son pas.

Antonio tressaillit comme un homme sans argent auquel on présente une lettre de change; mais, presque aussitôt, il saisit de la main gauche le bras du colonel, et, étendant la droite vers un point de la montagne, il dit avec une expression indéfinissable :

— Là ! là !

— Quoi? dit le colonel après avoir regardé avec sa lunette.

— Vous ne voyez pas, répondit Antonio, la tête d'un homme à l'angle de ce rocher qui ressemble à une colonne? Tenez, tenez !

Et il prit entre ses deux mains la tête du colonel, la fit tourner comme une girouette, et, saisissant en même temps la longue-vue, il dirigea le tube vers le point qu'il avait si grand intérêt à faire remarquer.

— Ah bah ! fit le colonel en apercevant l'objet désigné.

Puis, après deux minutes d'observation, il abaissa sa lunette en disant :

— Oui, c'est bien un homme ; mais qui me dit que ce n'est point un paysan qui cherche quelque chèvre perdue?

— Comment! vous ne voyez pas, dit Antonio bondissant, vous ne voyez pas son chapeau pointu, ses rubans

qui flottent, sa carabine qui brille? Tenez, le voilà qui se penche pour essayer s'il ne peut pas descendre dans le précipice. C'est Jacomo lui-même; car, derrière lui, tenez, tenez, Maria. Voyez-vous, maintenant? voyez-vous?

Le colonel reporta flegmatiquement sa lunette à son œil; puis, sans l'ôter :

— Oui, oui, je vois, dit-il. Allons, je commence à croire que tu ne seras pas pendu.

Cette croyance parut faire grand plaisir à Antonio.

— Faites venir le chirurgien-major, continua le colonel.

Puis, se retournant vers Antonio :

— Et que trouveront-ils à manger au haut de cette montagne?

— Rien, dit Antonio.

— Ainsi, s'ils ne parviennent pas à s'échapper, ou ils se rendront, ou ils mourront de faim?

— Sans nul doute.

— Docteur, combien un homme peut-il vivre de jours sans manger?

Celui auquel s'adressait cette dernière question était un gros homme court et rond comme une sphère à laquelle un écolier a ajouté, par plaisanterie, une tête et des jambes, l'homme enfin qui semblait le moins propre à résoudre par expérience une pareille question; aussi parut-elle le faire tressaillir jusqu'au fond des entrailles.

— Sans manger, colonel? répondit-il avec effroi; sans manger? Mais un homme bien réglé dans sa vie ne doit pas mettre plus de cinq heures entre ses repas et doit faire trois repas par jour. Quant au vin qu'il doit boire,

colonel, cela varie selon les tempéraments et les âges.

— Je ne vous demande point une ordonnance hygiénique ; je vous adresse une simple question de science, docteur. D'ailleurs, rassurez-vous, vous n'êtes point intéressé personnellement dans l'affaire.

— Du moment que vous me donnez votre parole d'honneur, colonel...

— Je vous la donne.

— Eh bien, je vous dirai qu'au siége de Gênes, où j'ai été à même de faire une foule de ces expériences, nous avons vu que, terme moyen, un homme ne pouvait supporter plus de cinq à sept jours une privation totale de nourriture.

— Ah ! vous étiez au siége de Gênes ? dit le colonel.

— Oui, répondit le major d'un air singulièrement indifférent.

— Et comment avez-vous pu, avec vos habitudes régulières, supporter de pareilles privations ?

— Oh ! fit le docteur, j'étais de ce fameux régiment qui avait pris, dès le commencement de la famine, le parti de manger de l'Autrichien, et nous ne souffrîmes pas trop de la disette.

— Et était-ce bon ? continua en riant le colonel.

— Pas mauvais, répondit gravement le docteur. Comme ils reçoivent régulièrement la schlague une fois par jour, cela les mortifie.

— Eh bien, dit le colonel, nous attendrons qu'ils se rendent ou qu'ils meurent de faim. Merci de vos bons

renseignements, docteur : voulez-vous manger un morceau avec moi?

— Volontiers, colonel.

— Julien, dit le colonel se retournant vers son planton, cours dire à mon cuisinier que j'ai quatre personnes de plus à déjeuner, ce matin.

En conséquence des assurances données par Antonio et des renseignements fournis par le docteur, le colonel se contenta donc de recommander un redoublement de surveillance à ses officiers, et de vigilance à ses soldats. Trois mille ducats furent promis de nouveau à celui qui apporterait au camp la tête de Jacomo.

Huit jours se passèrent. Tous les matins, le colonel allait aux avant-postes pour savoir si les assiégés ne s'étaient pas rendus; puis il revenait à son observatoire, braquait sa lunette sur le sommet de la montagne, apercevait quelques bandits assis les jambes pendantes dans le précipice ou couchés sur le roc, se chauffant au soleil; alors il faisait venir Antonio, qui lui disait :

— Je jure à Votre Excellence qu'à moins qu'ils ne mangent de l'herbe comme des lapins ou du sable comme des taupes, je ne vois pas de quoi ils peuvent se nourrir.

Puis il envoyait chercher le docteur, qui lui répondait :

— Sans faute, colonel, ce sera pour demain; le corps de l'homme ne peut supporter plus de cinq à sept jours l'absence totale de nourriture, et, demain, ils se rendront ou seront morts de faim. Allons déjeuner, colonel.

Le douzième jour, le colonel perdit patience; il fit amener comme d'habitude Antonio et envoya comme de

coutume chercher le chirurgien-major. Seulement, cette fois, il dit au bandit :

— Tu es un drôle !

Et au docteur :

— Vous êtes un imbécile !

Puis il ordonna au docteur de garder les arrêts et à Antonio de songer à son âme, si toutefois il croyait en avoir une. Le docteur obéit avec l'obéissance passive d'un militaire esclave de la discipline ; quant à Antonio, il rappela le colonel, qui s'éloignait déjà.

— Colonel, lui dit-il, quand vous m'aurez fait pendre, vous n'en serez pas plus avancé, et cela ne fera pas rendre ou mourir un jour plus tôt ceux qui sont là-haut ; car il faut qu'ils aient trouvé quelque ressource inconnue à vous et à moi. Quant à aller les prendre d'assaut, vous n'y pensez pas, je l'espère ; car, rien qu'en faisant rouler des pierres, et la montagne n'en manque pas, ils écraseraient une armée, et vous n'avez qu'un régiment. Tenez, si j'étais à votre place, et je vous parle bien froidement, colonel, je vous parle comme un homme qui a vu si souvent la mort, qu'il lui dispute ses jours, il est vrai, mais qu'il ne la craint pas ; si j'étais à votre place, dis-je, je voudrais savoir par quel sortilége ces hommes ont vécu sans nourriture sur cette crête isolée, sur cette cime aride ; je voudrais le savoir, ne fût-ce que pour ma satisfaction personnelle, et afin de pouvoir, dans la même circonstance, employer la même ressource. J'y mettrais de l'entêtement, et, comme je ne pourrais le savoir que par un moyen, je l'emploierais.

— Et quel serait ce moyen?

— Je dirais à cet Antonio, dont la mort m'est inutile et dont la vie pourrait m'être précieuse : « Tu vas me jurer, sur le sang du Christ, d'être de retour ici dans huit jours; » et je le laisserais libre.

— Et, pendant ces huit jours, que ferait Antonio?

— Il irait rejoindre son ancien chef, lui dirait qu'il s'est échappé des mains du bourreau, et qu'il revient vivre ou mourir avec lui. Alors, pendant ces huit jours, Antonio serait bien maladroit ou Jacomo bien habile, si le premier ne découvrait pas le secret du dernier; puis, le secret découvert, il reviendrait le dire au colonel, qui, alors, selon sa promesse, le laisserait libre.

— Et s'il ne découvrait pas le secret de Jacomo?

— Il reviendrait se remettre aux mains du colonel, qui, selon sa menace, le ferait pendre.

— C'est marché fait, dit le colonel.

— Et accepté, répondit Antonio.

— Ton serment?

Antonio tira de sa poitrine ce petit reliquaire qu'y porte si dévotement tout Napolitain, et qu'en patois du pays on nomme *abbitiello*; puis, le donnant au colonel, il étendit la main dessus et dit :

— Je jure, par ce reliquaire, bénit en l'église de Saint-Pierre de Rome, le saint jour des Rameaux, de venir, d'ici à huit jours, me rendre prisonnier, soit que j'aie surpris ou non le secret de Jacomo.

Le lonel voulut lui rendre son reliquaire; mais Antonio le repoussa.

— Gardez ce gage, dit-il, et si, dans huit jours, à pareille heure, je n'étais pas revenu, prenez ce reliquaire à témoin de mon parjure, jetez-le dans les flammes, et le même feu qui le brûlera me dévorera pendant l'éternité.

— Cet homme est libre d'aller où il voudra, dit le colonel.

Le même soir, Antonio était réuni à ses anciens camarades; Jacomo, qui l'avait cru tué ou pendu, le revit comme un père revoit son enfant. Antonio raconta son évasion; tout le monde y crut; puis, lorsqu'il eut fini :

— Il est fâcheux que tu arrives si tard, dit Jacomo, tu aurais dîné avec nous.

Antonio répondit qu'il avait mangé avant de s'enfuir, que, par conséquent, il n'avait pas faim, et qu'il attendrait parfaitement jusqu'au lendemain.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, la nourriture ne doit pas être ici très-abondante, et j'aime autant ne commencer que demain à rogner la portion des autres.

Jacomo fit un geste qui pouvait se traduire par ces mots : « Nous ne vivons pas dans l'abondance, c'est vrai; mais nous avons le nécessaire. »

Antonio avait cru trouver ses anciens camarades hâves, décharnés, mourants de faim : bien loin de là, il les retrouvait, au contraire, lestes, dispos et bien portants. Maria était toujours grasse, fraîche; son enfant n'avait point souffert; Antonio avait cru qu'ils ne se nourrissaient que de racines et de fruits sauvages, et, en jetant les yeux sur le plateau où ils étaient campés, il apercevait des os parfaitement rongés, il est vrai : mais, puisqu'ils

étaient rongés, c'est qu'il y avait eu de la chair. Comment cette chair était-elle parvenue aux mains de ces hommes isolés et perdus sur la pointe d'un rocher, c'est ce qu'il ne pouvait concevoir. Il crut un instant que quelque berger des environs arrivait jusqu'aux bandits par quelque chemin caché, par quelque route souterraine; mais il pensa aussitôt que, s'il y avait une voie par laquelle on pût arriver, par cette même voie on pouvait partir; et, si cela eût été, Jacomo ne se fût certes pas amusé à rester douze jours perché au haut de sa montagne comme un coq au bout de son clocher; il n'y comprenait plus rien, et c'était à se donner au diable, si la chose n'eût déjà été à peu près faite.

Le moment de poser les sentinelles arriva; Antonio offrit ses services au chef, qui le refusa, lui disant qu'il devait être fatigué des émotions qu'il avait éprouvées et de la course qu'il venait de faire; que son tour viendrait le lendemain ou le surlendemain.

Dix minutes après, tout le monde dormait, à l'exception des hommes de garde et d'Antonio.

Le lendemain, chacun se réveilla gai comme les oiseaux qu'on entendait chanter au bas de la montagne; Antonio seul était fatigué, car son esprit avait veillé obstinément, et il n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. A sept heures du matin, le chef consulta une liste, toucha un homme du doigt, et dit :

— A ton tour.

L'homme partit sans répondre, avec deux bandits. Antonio s'offrit pour cette expédition, quelle qu'elle fût.

— C'est inutile, répondit Jacomo sans entrer dans aucune explication ; trois hommes suffisent.

Deux heures après, les trois hommes revinrent. Antonio examina attentivement celui qui avait été désigné par le chef ; il avait quelques égratignures au visage et aux mains : voilà tout.

Quatre heures après, le chef consulta le soleil.

— Il est temps de dîner, dit-il.

Chacun s'assit sur la bruyère ; on apporta le dîner : il se composait de deux perdrix, d'un lièvre et de la moitié d'un agneau âgé de huit ou dix jours. Le chef découpa lui-même les portions avec une impartialité qui aurait fait honneur au bourreau du roi Salomon. Quant à l'eau, on en eut à discrétion : une source jaillissait au sommet même de la montagne. De pain, personne n'en parla, et Antonio était si étourdi de ce qu'il voyait, qu'il se demanda en lui-même si c'était le four ou la farine qui manquait pour le faire.

— En voilà pour jusqu'à demain à pareille heure, dit le chef à Antonio ; car, ici, nous ne faisons qu'un repas, et tu vois que nous ne nous en portons pas plus mal. La sobriété est une demi-vertu, et, à ce compte, nous avons une dizaine de vertus à nous vingt. Ainsi, tiens-toi la chose pour dite, et serre ta ceinture, pour que ta digestion se fasse le plus lentement possible.

Antonio fit une grimace qui avait la prétention de passer pour un sourire ; puis il se mit à jouer à la morra avec trois de ses camarades : cela lui fit passer deux heures. Au bout de ce temps, le chef lui frappa sur l'épaule ; il

venait lui proposer de faire une promenade sur le plateau. Antonio s'empressa d'accepter.

— Jacomo, dans cette excursion, fit de nouveau répéter au bandit tous les détails de sa captivité et de sa fuite. Antonio, tout en racontant la même histoire qu'il avait déjà dite, jetait les yeux à droite et à gauche. Tout à coup il aperçut l'entrée d'une grotte.

— Qu'est-ce que cela? dit-il indifféremment au capitaine.

— Notre cuisine, répondit laconiquement celui-ci.

— Ah! ah! fit Antonio.

— Veux-tu la visiter? dit le chef.

— Volontiers, répondit le bandit avec empressement.

— Nous l'avons cachée ainsi, continua Jacomo, pour que les Français ne voient point la fumée.

— Bien joué, dit Antonio.

— Car, s'ils l'apercevaient, ils se douteraient bien que, par une chaleur comme celle-ci, nous ne faisons de feu que pour cuire nos vivres, et il faut qu'ils croient que nous en manquons.

— Oh! quant à cela, capitaine, dit le bandit, je te réponds qu'ils croient, à l'heure qu'il est, que toi et tes hommes vivez de l'air du temps, ou que vous vous mangez les uns les autres.

— Les imbéciles! fit le capitaine en haussant les épaules.

Antonio prit, sans rien dire, sa part de l'apostrophe, entra dans la grotte et l'examina avec soin; il sonda les murs à coups de poing, et les murs rendirent un son mat,

preuve évidente de leur épaisseur; il frappa du pied la terre, et aucun retentissement ne dénonça de profondeurs cachées; il leva les yeux vers la voûte, et elle n'avait d'autre ouverture qu'une gerçure naturelle par laquelle s'échappait la fumée. Au fond de l'âtre, il restait du feu, et, aux deux côtés du feu, des chenets de bois grossièrement taillés supportaient encore la baguette de la carabine qui venait de servir de broche pour faire cuire le dîner.

— Qu'est-ce que ce trou? dit Antonio montrant du doigt un enfoncement qu'il n'avait point distingué d'abord, et que ses yeux, en s'habituant à l'obscurité, venaient d'apercevoir.

— Notre garde-manger, dit le chef.

— Et il est sans doute bien garni? répondit Antonio d'un air de doute.

— Mais pas mal; d'ailleurs, tu peux voir.

Antonio monta sur une pierre qui paraissait avoir été placée, comme une espèce de marchepied destiné à faciliter les communications; en se haussant sur le bout des pieds, il parvint à plonger les yeux dans l'enfoncement. Il y aperçut le reste de l'agneau dont le dîner avait consommé une partie, deux ou trois perdrix et quelques petits oiseaux de l'espèce des merles et des grives.

— Diable! capitaine, dit Antonio en reposant les talons à terre et en laissant une de ses mains appuyée à l'angle du garde-manger, vous avez des pourvoyeurs qui se connaissent en provisions, et, s'ils ne vous les fournissent pas abondantes, ils les choisissent délicates, au moins.

— Oui, répondit le capitaine en riant; les pauvres diables travaillent comme pour eux.

Antonio regarda le capitaine d'un air qui voulait visiblement dire : « Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose; » mais Jacomo ne parut pas s'apercevoir de ce regard interrogateur, et, sortant de la grotte, il continua sa promenade. Antonio le rejoignit. Il en était revenu à l'idée que les paysans profitaient de la nuit pour apporter des provisions à la bande.

Le reste de la journée s'écoula sans qu'il fût question ni de cuisine ni de vivres : on eût dit que chacun avait peur, en entamant une pareille conversation, de réveiller la faim qui commençait à s'agiter au fond de chaque estomac.

A neuf heures du soir, le capitaine désigna Antonio pour être de garde. Il prit une carabine, bourra sa ceinture de cartouches et fit un mouvement pour se rendre à son poste; mais, s'arrêtant aussitôt :

— Capitaine, dit-il, si quelqu'un venait à moi, faudrait-il tirer dessus?

— Sans doute, répondit Jacomo.

— Mais si c'était...?

— Quoi?

— Vous entendez...

— Non.

— Un ami, par exemple.

Et il fit un geste qui exprimait sa pensée, en portant l'index de sa main droite à sa bouche ouverte dans toute sa largeur.

— Un ami? répéta le capitaine. Imbécile! à moins

qu'il ne nous en descende du ciel; car nous sommes trop bien gardés pour qu'il nous en vienne de la terre.

— Dame, je ne savais pas, dit Antonio en se rendant à son poste.

La nuit fut tranquille, et nul ami ou ennemi ne vint troubler la garde d'Antonio. Au point du jour, le capitaine le fit relever. Il arriva sur le plateau pour entendre, comme la veille, le capitaine dire à l'un de ses camarades : « A ton tour; » et, comme la veille, l'homme désigné partit sans rien dire, accompagné de deux bandits.

Antonio était écrasé de fatigue; il y avait deux nuits et deux jours qu'il n'avait reposé. Il chercha un peu d'ombre, se fit un oreiller avec une botte de bruyères, s'enveloppa de son manteau et dormit à poings fermés jusqu'à ce qu'on le réveillât pour dîner.

Le repas de ce jour fut, comme celui de la veille, très-délicat en gibier. Antonio y remarqua la même régularité de partage, la même abondance d'eau, la même absence de pain.

Le lendemain, les mêmes incidents se renouvelèrent; le surlendemain n'apporta aucun changement dans la manière de vivre. Enfin, six jours s'écoulèrent et Antonio avait fait ses six repas à heure fixe, sans avoir pu deviner encore par quel moyen le miraculeux garde-manger renouvelait ses provisions.

Le matin du septième jour, Antonio alla se promener, tout pensif, sur l'extrémité du rocher qui regardait la mer; car il songeait qu'il ne lui restait plus que vingt-quatre heures pour découvrir un secret que, depuis sept

jours, il cherchait vainement. A peine eut-il jeté les yeux sur la vallée, qu'il aperçut le colonel maudit à la même place où lui, Antonio, avait juré de le rejoindre, lunette braquée et ayant près de lui le gros docteur. Au mouvement que fit le colonel en l'apercevant, Antonio vit qu'il était reconnu, car le colonel passa sa longue-vue au chirurgien-major, qui regarda à son tour et fit un signe de tête, comme pour dire : « Vous avez raison, colonel ; c'est, pardieu ! bien lui. »

— Oui, oui, vous avez raison, se disait Antonio en lui-même ; c'est bien lui, c'est bien l'imbécile, c'est bien le sot Antonio.

Puis il regardait avec mélancolie les beaux arbres près desquels se tenait le groupe qui le considérait avec tant d'attention, et il se demandait lequel il devait choisir pour y être le plus agréablement pendu. Il était plongé dans la plus profonde de ces réflexions, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule ; il se retourna vivement et vit le capitaine debout derrière lui.

— Je te cherchais, dit Jacomo.

— Moi, capitaine ?

— Oui, c'est à ton tour.

— A mon tour ? dit Antonio.

— Oui, sans doute, à ton tour.

— Et de quoi faire ?

— D'aller à la provision, pardieu !

— Ah ! fit le bandit.

— Allons, dépêche-toi, dit Jacomo : tu vois bien que tes camarades t'attendent là-bas.

Les yeux d'Antonio suivirent la direction indiquée par la main du capitaine, et il vit effectivement deux de ses camarades qui lui firent un signe de tête.

— Me voilà, dit Antonio.

Et il les rejoignit sans perdre une minute.

Tous trois s'avancèrent alors silencieusement vers une partie du rocher coupée si perpendiculairement à pic et à une telle hauteur, que le colonel avait jugé inutile d'y placer ni poste ni sentinelle. Arrivé au bord de ce précipice, et tandis que Antonio le considérait avec la tranquillité d'un montagnard, un de ses compagnons fit quelques pas decôté, fouilla dans un buisson de chêne, en tira un sac et une corde, et, revenant à Antonio, lui passa le sac au cou et la corde sous les bras.

— Que diable allez-vous faire? dit celui-ci, que cette cérémonie commençait à inquiéter. Un des hommes se coucha alors à plat ventre de manière que sa tête seulement plongeât dans le précipice.

— Fais comme moi, dit-il alors à Antonio.

Antonio obéit et se plaça côte à côte avec son camarade.

— Vois-tu cet arbre? dit-il en lui montrant du doigt un sapin qui poussait dans les fentes du rocher, à vingt pieds au-dessous d'eux et à mille pieds au-dessus du fond de la vallée.

— Oui, répondit Antonio.

— Derrière ce sapin, aperçois-tu un enfoncement?

— Oui, répondit Antonio.

— Eh bien, dans cet enfoncement, il y a un nid d'aigle; nous allons te descendre jusqu'au sapin, tu t'y cram-

ponneras d'une main, et, de l'autre, tu fouilleras dans le nid, et ce que tu trouveras tu le mettras dans le sac.

— Comment, les aiglons? dit Antonio.

— Non pas, mais le gibier que le père et la mère leur apportent, et dont nous mangeons les trois quarts et eux le reste.

Antonio bondit sur ses pieds.

— Et qui a eu cette idée? dit-il.

— Parbleu! qui? Le chef! répondit le bandit.

— Sublime! s'écria tout haut en se frappant le front Antonio. Et c'est cet homme que je vais trahir, ajouta-t-il tout bas en soupirant.

En effet, Jacomo, traqué comme une bête fauve, isolé sur une pointe de rocher, sans communication avec la terre, avait chargé les aigles du ciel d'être ses pourvoyeurs; et les bandits de l'air et de la montagne partageaient entre eux comme des frères.

Le soir, Antonio disparut.

III

Le lendemain, le colonel fit mettre son régiment sous les armes; puis, lorsqu'il eut passé l'inspection :

— Quels sont ceux d'entre vous, dit-il, qui sont sûrs de casser une bouteille en trois coups, à cent cinquante pas de distance, à balle franche et avec le fusil de munition?

Trois hommes sortirent des rangs.

— Essayons, dit le colonel.

Une bouteille fut placée à la distance désignée.

Un des tireurs cassa les trois bouteilles, et deux autres n'en cassèrent que chacun une.

— Ton nom? dit le colonel à celui qui avait donné cette preuve extraordinaire de son adresse.

— André, répondit le voltigeur s'appuyant d'une main sur son fusil et retroussant de l'autre sa moustache; et prêt à vous servir, si j'en étais quelquefois capable, ajouta-t-il avec ce mouvement d'épaules qui n'appartient qu'à l'homme qui a porté dix ans le sac.

— Vois-tu cet aigle qui tournoie au-dessus de nous?

Le voltigeur se fit un abat-jour avec sa main et leva la tête.

— C'est bon! on le voit, mon colonel, répondit-il.

Puis il ajouta, avec la satisfaction intérieure du soldat content de lui-même:

— Dieu merci, on n'est pas myope.

— Eh bien, continua le colonel, il y a dix louis pour toi, si tu le tues.

— A cette distance? reprit le voltigeur.

— A cette distance ou à toute autre.

— Au vol?

— Au vol ou posé, cela te regarde. Mets-toi à l'affût jour et nuit, s'il le faut. Je te dispense, pendant trente-six jours, de tout service.

— Eh bien, mon coucou, tu entends? dit le voltigeur à l'aigle, comme si le roi de l'air eût pu l'entendre, tu

n'as qu'à bien tenir ton bonnet : je ne te dis que ça.

Puis, avec le soin minutieux du chasseur, il commença la toilette de son fusil, lui mit une pierre neuve, passa un chiffon dans le canon, choisit parmi ses douze cartouches celles dont les balles lui parurent le plus en harmonie avec son calibre, remplit son bidon d'eau-de-vie, prit un pain de munition sous son bras, s'éloigna en fredonnant une chanson militaire dont le refrain était :

Oh ! le triste état
Que d'être gendarme !
Oh ! le noble état
Que d'être soldat !

Ce qui prouvait que le voltigeur était parfaitement content de sa position et du rang élevé qu'elle lui donnait dans la société.

Le colonel s'assit en dehors de sa tente, suivant des yeux celui sur l'adresse duquel reposait tout son espoir ; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue dans un petit bois de sapins qui couvrait le pied de la montagne, il reporta ses regards vers l'aigle qui, en décrivant toujours ce vol circulaire habituel aux oiseaux de proie, s'était progressivement rapproché du sommet du rocher. Tout à coup il s'abattit avec la rapidité de l'éclair, puis bientôt, remontant un levreau entre ses serres, il alla s'enfoncer avec sa proie dans le trou où était son aire.

Cinq minutes après, il reparut et alla se poser sur la pointe d'un rocher faisant aiguille.

Il avait à peine replié ses ailes, qu'un coup de fusil partit. L'aigle tomba.

Dix minutes après, André sortait du petit bois, portant sa chasse.

— Voilà le poulet d'Inde, dit-il en jetant son royal gibier aux pieds du colonel : c'est un mâle.

— Et voilà tes dix louis, répondit celui-ci.

— Y en a-t-il autant pour la femelle ? continua André.

— Il y a le double, répondit le colonel.

— Vingt louis ? Excusez du peu ! Faut que vous ayez un drôle de goût tout de même de payer ce prix-là un pareil volatile, qui n'est pas bon à faire de la soupe à des soldats du train ; mais c'est égal, c'est égal, faut pas disputer des goûts. Vous aurez votre femelle, et, si vous voulez l'empailler, ça vous fera une paire de jolies bêtes.

— Tu entends, vingt louis ! dit le colonel.

— Suffit, suffit, répondit André en mettant dans la poche de son gilet les dix qu'il venait de gagner. On a entendu. Soyez calme ; on ne reviendra pas sans la chose.

Puis il se remit en route en sifflant son refrain favori.

Cette fois, il ne revint que le lendemain matin ; mais, comme la veille, il avait tenu parole.

— Ah ! fit le colonel en bondissant de joie.

— Enfoncé jusqu'à la troisième capucine, dit André en frappant sur sa poche.

Le colonel le regarda en riant.

— Que fais-tu ? continua-t-il.

— Vous le voyez, je bats le rappel.

— Tiens, fit le colonel en lui présentant sa bourse.

— Entrez au quartier, mes conscrits, dit André introduisant les nouveaux venus dans son gousset; vous trouverez là les anciens, et vous leur direz bien des choses de ma part.

— Maintenant, dit le colonel, tu peux te retirer : je n'ai plus besoin de toi.

— Vous ne voulez pas que je vous les plume?

— Merci.

— C'est que, pour le prix, je vous devais bien cela!... La chose vous dérange? Prenez que je n'ai rien dit, colonel, et pas d'affront; seulement, je vous demande votre pratique.

A ces mots, André rapprocha ses jambes l'une de l'autre, roidit le corps, fit le salut militaire et sortit.

— Capitaine, dit le lendemain à Jacomo le bandit qui venait de la provision, il n'y avait rien dans le nid.

— Les aiglons sont-ils envolés? s'écria le capitaine en tressaillant.

— Non, ils y sont encore; mais il faut croire que le père et la mère ont trouvé qu'ils mangeaient trop et se sont lassés de les nourrir.

— C'est bien, dit Jacomo : on vivra comme on pourra, aujourd'hui, des restes d'hier.

Le lendemain, Jacomo voulut aller à la provision lui-même : il se fit attacher la corde autour du corps et se fit descendre. Arrivé au nid, il y plongea la main : les deux aiglons étaient morts de faim.

— Cet infâme Antonio nous a trahis, dit le chef.

Ce jour-là, les bandits mangèrent un des aiglons.

Le lendemain, ils mangèrent la moitié de l'autre.

Le surlendemain, l'autre moitié.

Après le dîner, Jacomo s'approcha du bord du rocher et vit le colonel, dont la longue-vue était braquée sur le sommet de la montagne. Il causait avec le docteur, dont il avait levé les arrêts le jour où il avait appris par quels moyens Jacomo et ses bandits pourvoyaient à leur nourriture. Le colonel l'aperçut, mit un mouchoir blanc au bout de son épée et l'agita en l'élevant en l'air. Jacomo comprit qu'on lui offrait de parlementer. Il appela Maria, lui dit de détacher son tablier, et, l'attachant au bout d'une perche comme un drapeau, il planta la perche sur le point le plus élevé de la montagne. Le colonel vit qu'on était prêt à écouter ses propositions : il demanda un homme de bonne volonté pour les porter. André se présenta.

L'ambassade n'était point sans quelque risque; les brigands calabrais ne se piquent pas de respecter régulièrement les usages adoptés, en pareille occasion, entre ennemis ordinaires. Mis hors la loi eux-mêmes, ils pouvaient bien mettre le parlementaire hors le droit : aussi André demanda-t-il à son colonel la permission de lui dire deux mots en particulier. Arrivé à l'écart, André tira de sa poche les trente louis qu'il avait reçus trois jours auparavant de son colonel, et les lui mit dans la main.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le colonel.

— Cela signifie, répondit André, que, si ces farceurs qui sont là-haut me donnaient mon étape, ce qui pourrait bien arriver, entre nous soit dit, colonel, je ne me

soucie pas qu'ils héritent de moi. En conséquence, voilà, mon colonel : vous enverrez vingt louis à ma vieille mère, et les dix autres, vous les donnerez à la vivandière de notre compagnie ; brave fille qui lave notre linge gratis, nous donne la goutte à crédit, et qui, le soir, au bivac, se couche à droite du peloton et, le lendemain, se trouve de l'autre côté... à gauche.

Le colonel promit à André de remplir scrupuleusement ses dernières intentions, s'il lui arrivait malheur, et lui donna ses instructions. Il promettait la vie sauve à tout le monde, excepté à Jacomo.

André se mit en route et commença à gravir la montagne avec cette merveilleuse confiance du militaire français, confiance qui s'appuie sur deux points : le courage qu'il a et l'éloquence qu'il croit avoir. Arrivé au sommet, il se trouva à cinquante pas de la sentinelle de Jacomo, qui lui cria en calabrais :

— Qui vive?

— Parlementaire, répondit tranquillement André.

Et il continua son chemin.

— Qui vive? cria une seconde fois la sentinelle.

— On te dit: Parlementaire, imbécile! répéta André en haussant la voix et en faisant de nouveau quelques pas.

— Qui vive? cria une troisième fois le bandit en appuyant sa carabine contre son épaule.

— Ah çà! mais tu n'as donc pas entendu? dit André criant de toute la force de ses poumons et séparant chaque syllabe de sa voisine : — Par-le-men-taire, *parlementaro!* Ah! es-tu content?

Il paraît que le mot italianisé par André ne produisit pas l'effet qu'il en attendait; car, au moment où il venait de donner cette preuve de philologie, la balle, atteignant la plaque du schako du voltigeur, emporta dans le précipice la coiffure que son propriétaire avait eu la négligence de ne point assujettir par les gourmettes.

—Enfant de... louve! dit André, qui connaissait son histoire romaine, tu as fait là un beau chef-d'œuvre, va!... Un schako qu'il y avait dans sa coiffe plus de trente lettres de mes amantes, et qui m'étaient plus chères les unes que les autres, encore... Ah! brigand, tu veux donc que je te mange l'âme?...

Cette dernière exclamation lui était arrachée par l'approche du bandit, qui, voyant que André, en sa qualité de parlementaire, n'avait pas d'armes, accourait afin de frapper de son poignard celui qu'il avait manqué avec sa carabine.

André mit machinalement la main à la place où il aurait dû trouver son sabre; mais il n'y rencontra que le fourreau. En même temps, il vit briller, à un pied de sa poitrine, le poignard du bandit. Par un mouvement rapide comme la pensée, il saisit avec la main le poignet de son adversaire. Le coup qui allait le frapper resta donc suspendu, et une lutte s'engagea entre ces deux hommes.

Le terrain sur lequel elle avait lieu était une espèce de chemin s'appuyant d'un côté contre un rocher coupé à pic, et, de l'autre, s'inclinant en talus vers un précipice de deux mille pieds de profondeur. Cet étroit espace, couvert d'herbe rase et sèche que la chaleur rendait glissante,

n'était pas sans danger pour ceux mêmes qui le traversaient seuls et avec précaution; aussi chacun des deux lutteurs comprit-il tout le danger de la situation, et commença-t-il d'employer toutes les ressources de sa force ou toutes les ruses de son adresse pour s'éloigner le plus possible du bord; car il y avait peu de chance que l'un précipitât l'autre sans être entraîné dans sa chute. Toutes les tentatives du bandit se bornaient donc à dégager son poignet de l'étau où il était serré, tandis que André rassemblait toutes ses forces pour l'y retenir. Chacun, du reste, avait jeté autour du cou de son adversaire la main qui lui restait libre, si bien que ces deux hommes, animés l'un contre l'autre d'un désir effréné de mort, eussent semblé, à celui qui les eût vus d'une certaine distance, deux frères aux bras l'un de l'autre et s'étreignant après une longue absence.

Ils demeurèrent ainsi quelque temps immobiles, sans que ni l'un ni l'autre pussent prévoir auquel resterait l'avantage. Enfin, les genoux du bandit commencèrent à trembler, ses reins se courbèrent lentement en arrière, sa tête se renversa comme le faîte d'un arbre qui plie, puis, ses pieds se détachant du sol, il tomba lourdement comme un chêne déraciné, entraînant André dans sa chute, et, par un mouvement machinal à l'homme qui cherche un appui, ouvrant la main que André tenait serrée dans la sienne et d'où le poignard, s'échappant aussitôt, alla tomber à un demi-pied du précipice.

Alors la lutte continua pour la même cause, le bandit tâchant de pousser du pied le poignard dans l'abîme, An-

dré tâchant de s'en emparer; mais, pour l'une comme pour l'autre cause, il fallait que ces deux hommes se rapprochassent du bord. De temps en temps, leurs yeux ardents jetaient un regard sur le gouffre vers lequel tous deux s'avançaient insensiblement; puis, sans dire un mot, sans proférer une menace, leurs membres se roidissaient par une étreinte plus violente. Enfin, André parut devoir conserver jusqu'à la fin l'avantage sur son adversaire, dont en ce moment il serrait la gorge d'une main tandis que les doigts de l'autre touchaient presque le manche du poignard. Il fit un dernier effort et l'atteignit. Le bandit vit qu'il était perdu. Aussitôt sa résolution fut prise de mourir, mais de mourir en entraînant son ennemi. Il appuya donc son pied contre le rocher sans que André s'en aperçut, et, au moment où le poignard brillait au-dessus de sa poitrine, il roidit sa jambe comme un ressort, et André, qui était couché sur lui, se sentit glisser avec lui dans le gouffre. Un cri terrible retentit : c'était la double malédiction de ces deux hommes, c'était le puissant et dernier adieu de la créature à la création. Le bandit et le soldat avaient perdu terre.

Un autre cri lui répondit : celui-là, c'était Jacomo qui le poussait. Attiré par le coup de fusil, il était accouru de loin, avait vu la lutte, et arrivait au moment où elle se terminait par la chute commune des deux ennemis. Il étendit le bras, comme s'il avait pu les retenir; puis, les voyant disparaître, il bondit, avec l'agilité du jaguar, sur l'extrémité d'un roc qui surplombait le précipice, jeta ses yeux avides dans le gouffre et vit au fond le corps mutilé

du bandit que les eaux d'un torrent entraînaient avec elles.

— Camarade! dit en ce moment une voix qui partai de quelques pieds au-dessous de lui; camarade!

Jacomo tourna les yeux dans la direction où les attirait le son, et il aperçut André à cheval sur un arbre qui avait poussé dans les fentes du roc.

Au commencement de leur chute, les deux adversaires s'étaient lâchés, et André avait eu le bonheur de s'accrocher à cet arbre sauveur, puis il avait si bien fait, qu'il était parvenu à s'y placer à califourchon, ayant au-dessus de sa tête dix pieds de roc nu qu'il ne pouvait gravir, et sous ses pieds l'abîme où l'avait précédé le bandit.

— Ah! fit Jacomo étonné; qui es-tu?

— Pardieu! en voilà un qui parle français, et nous allons nous entendre au moins, dit André prenant sur son arbre un aplomb plus solide qu'il ne l'avait encore fait.

— Qui je suis? Je suis André Frochot, natif de Corbeil, près Paris, voltigeur au 34e de ligne, que l'empereur a surnommé *le Foudroyant.*

— Que viens-tu faire? continua Jacomo.

— Je viens, de la part de mon colonel, vous apporter, comme on dit, son *ultimaton.*

— C'est bien, dit Jacomo.

— Alors, si c'est bien, dit André, ayez l'obligeance de me descendre la moindre chose pour que je remonte : comme qui dirait une corde, par exemple; et puis vous me tirerez comme cela, hein?

Il fit le geste d'un homme qui tire un seau d'un puits.

Jacomo fit quelques pas et tira du buisson où elle était restée cachée la corde devenue inutile, en descendit un bout à André, qui l'assujettit fortement autour de son corps, puis la serra de ses deux mains au-dessus de sa tête, et, se sentant solidement attaché par cette double précaution, donna le signal en disant :

— Allons, houp !...

Jacomo prouva qu'il avait parfaitement compris l'exclamation, en amenant la corde à lui. André commença donc son ascension, tournant au bout de son conducteur comme une pelote de fil qu'une femme dévide. Enfin, arrivé au sommet, Jacomo mit la corde sous son pied, afin qu'elle ne glissât point, et tendit la main à André, qui, se cramponnant de toute la force de ses poignets, prit un dernier élan et se trouva presque aussitôt auprès dubandit.

— Merci, camarade ! dit-il en dénouant la corde qui lui servait de ceinture, et en effaçant aussitôt les traces du désordre qu'avaient causé dans sa toilette militaire la descente et l'ascension qu'il venait de faire, avec la même minutie et le même flegme que s'il s'agissait pour lui de passer immédiatement la revue ; merci ! et, si jamais vous vous trouvez en pareille circonstance, appelez André Frochot, et, s'il est à cent pas à la ronde, vous pouvez compter sur lui.

— C'est bien, dit Jacomo. Maintenant, tes instructions.

— Ah ! dit André, voilà où c'est fini de rire. Mes intructions, elles étaient dans mon schako, et mon schako

est à tous les diables. L'autre est bien allé le chercher, ajouta-t-il en jetant un regard dans le précipice; mais j'ai peur qu'il ne le rapporte pas.

— Te rappelles-tu ce qu'elles contenaient? dit Jacomo.

— Oh! cela sur le bout du doigt.

— Voyons.

— Elles disaient, écoutez bien...

André prit l'air grave et important d'un ambassadeur.

— Elles disaient que tous les bandits auraient la vie sauve et qu'il n'y aurait que leur chef de pendu.

— Es-tu sûr de cela ?

— Comment, si j'en suis sûr? Mais est-ce que vous me prendriez pour un blagueur, par hasard ? Je vous dis la chose mot, à mot, et je vous en réponds sur ma parole, foi d'André.

—Alors la chose peut s'arranger, dit Jacomo. Suis-moi.

André obéit. Dix minutes après, le bandit et le soldat arrivèrent au plateau que nous avons décrit au commencement de cette histoire; ils trouvèrent les brigands couchés, et Maria adossée au rocher, allaitant son enfant.

— Bonne nouvelle, mes amis! dit Jacomo en arrivant; les Français vous offrent la vie sauve.

Les brigands bondirent sur leurs pieds; Maria souleva mélancoliquement la tête.

— A tous? dit un bandit.

— A tous, répondit Jacomo.

— Sans exception? dit doucement Maria.

— Peu importe à ces braves gens, reprit impatiem-

ment Jacomo, qu'il y ait une exception, si cette exception ne les regarde pas.

— C'est bien, répondit Maria baissant sa tête résignée sans faire d'autre observation.

— C'est-à-dire, reprit un des brigands, qu'il y a une exception, comme vous dites, et que cette exception regarde le chef?

— Cela se peut, répondit Jacomo.

— Et c'est cet homme qui... ?

— Oui, dit Jacomo.

Le bandit regarda ses camarades, et, voyant sur toutes les figures une expression en harmonie avec sa pensée, il porta vivement sa carabine à l'épaule et mit André en joue.

– Sang du Christ! que fais-tu? s'écria Jacomo en couvrant André de son corps.

— Je fais, répondit le bandit, que je veux apprendre à ce païen à se charger de pareilles commissions!

— Qu'est-ce qu'il a, donc ce farceur-là? dit André se haussant sur la pointe du pied et regardant le bandit pardessus l'épaule de Jacomo; est-ce que ça lui prend souvent?

— C'est bien, c'est bien, Luidgi, reprit Jacomo en faisant un geste de la main, baisse ta carabine; car c'est ton avis à toi de refuser; mais ce n'est point celui de la troupe, peut-être.

— C'est l'avis de tout le monde, n'est-ce pas? s'écria Luidgi se tournant vers ses camarades.

— Oui, oui, répondirent-ils tous à la fois. Oui, vivre

ou mourir avec le chef. Vive le chef! vive le père! vive Jacomo!

Maria ne disait rien, mais deux larmes de reconnaissance coulaient le long de ses joues.

— Tu entends? dit Jacomo en se retournant vers André.

— Oui, j'entends, répondit André; mais je ne comprends pas.

— Eh bien, ces hommes disent qu'ils veulent vivre ou mourir avec moi; car c'est moi qui suis le chef.

— Excusez! répondit André.

Et, rapprochant ses deux jambes, il porta la main à son front et fit le salut militaire.

— Je n'avais pas celui de vous connaître. A tout seigneur tout honneur.

— C'est bon, dit Jacomo avec un geste de noblesse et de fierté qui eût fait honneur à un roi; et maintenant que tu me connais, retourne vers ton colonel et dis-lui que, dans toute la bande de Jacomo, qui meurt de faim, il n'y a pas un seul homme qui ait voulu racheter sa vie au prix de celle de son capitaine.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela? répondit André en frisant sa moustache. Ça prouve qu'il y a de bons enfants partout : voilà la chose.

—Maintenant, si j'ai un conseil à te donner, dit Jacomo examinant avec inquiétude la figure de ses hommes, c'est de ne pas rester plus longtemps, ou je ne répondrais de rien.

— C'est bon, répondit André regardant autour de lui avec un air de profond mépris, on n'a pas envie de faire

un bail dans ta barraque. Avec cela qu'elle ne me paraît pas crânement approvisionnée de comestibles.

Le chef fronça les sourcils.

André le regarda en face comme pour dire : « Eh bien, après ? » Et, une fois que la figure du chef eut repris son expression ordinaire, il tourna le dos et s'éloigna lentement, dandinant sa démarche et chantant à demi-voix :

Oh ! le triste état
Que d'être gendarme !
Oh ! le noble état
Que d'être soldat !
Quand le tambour bat,
Adieu nos maîtresses !
Quand le tambour bat,
La nation s'en va !

En achevant le dernier vers, il tourna le rocher et disparut aux yeux de Jacomo et de sa bande. Cependant, ce ne fut que dix minutes après qu'il se retourna, tant il craignait qu'on n'interprétât à crainte ce mouvement de curiosité.

Après le départ d'André, les bandits restèrent muets et immobiles à l'endroit où il avait laissé chacun d'eux. Enfin Jacomo se leva et s'éloigna sans dire un mot. Alors chacun chercha quelque moyen de combattre la faim qui le dévorait ; les uns trouvèrent quelques racines ; d'autres des fruits sauvages, d'autres enfin essayèrent de mâcher de jeunes pousses ; Maria seule resta assise contre un rocher ; elle sentait qu'elle avait encore du lait pour son enfant.

Au bout de deux heures, Jacomo revint; il tenait d'une main un de ces longs bâtons ferrés avec lesquels les bouviers romains chassent leurs troupeaux, et, de l'autre, la corde que nous avons vue déjà jouer un rôle si actif dans le cours de cette histoire, et qui paraissait un accessoire obligé de son dénoûment.

— Faites vos préparatifs, dit-il : nous partons.

— Quand ? s'écrièrent les bandits.

— Cette nuit, répondit Jacomo.

— Vous avez trouvé un passage?

— Oui.

La joie reparut sur tous les visages, car nul ne doutait de la parole du chef. Maria se leva, et, présentant son enfant à Jacomo :

— Embrasse-le donc, dit-elle.

Jacomo embrassa l'enfant de l'air d'un homme qui craint de laisser surprendre un sentiment humain au fond de son âme; puis il étendit la main vers l'orient.

— Dans une demi-heure, il fera nuit, dit-il.

Chacun visita ses armes, renouvela ses cartouches, passa la baguette dans le canon de sa carabine.

— Êtes-vous prêts? dit Jacomo.

— Nous le sommes.

— Partons.

Ils se mirent alors en route, suivant un chemin opposé à celui par lequel André était venu. Un sentier facile, mais si étroit, qu'un seul homme aurait pu le défendre contre dix, conduisait au bas de la montagne sur laquelle s'étaient réfugiés les bandits. Ce sentier n'avait point

échappé à l'œil vigilant du colonel; aussi avait-il placé un poste à son extrémité, et, à cent pas de ce poste, une sentinelle. Aussi, en s'engageant dans ce sentier, le chef, qui marchait le premier, se tourna-t-il vers ses hommes et recommanda-t-il le silence, de cette voix brève et puissante qui annonce qu'il y va de la vie, si l'on n'obéit ponctuellement à une pareille injonction. Chacun retint son haleine. En ce moment, l'enfant poussa une plainte.

Jacomo se retourna; son œil brillait, dans l'ombre, comme celui du tigre. Maria donna son sein tari à l'enfant; il le prit avidement et se tut. On continua de marcher. Au bout de dix minutes, l'enfant, trompé dans son attente, laissa échapper un cri.

Jacomo jeta une espèce de rugissement qui ne pouvait trahir ni lui ni sa bande, car celui qui l'aurait entendu l'aurait pris bien plutôt pour le cri du loup que pour la voix de l'homme. Maria, tremblante, colla sa bouche sur celle de son fils. On fit quelques pas encore; mais l'enfant, tourmenté par la faim, se mit à pleurer.

Alors Jacomo fit un bond jusqu'à lui, et, avant que Maria eût pu le retenir ou le défendre, il le saisit par une jambe, l'arracha des bras de sa mère, et, le faisant tourner comme un berger sa fronde, il lui brisa la tête contre un arbre.

Maria resta un instant pâle, les cheveux dressés et les yeux fixes; puis, se baissant par un mouvement roide et mécanique, elle ramassa le cadavre mutilé de l'enfant, le mit dans son tablier et continua de suivre la bande, dont Jacomo avait déjà repris la direction.

En ce moment, profitant d'un endroit où la montagne était accessible, il quitta le sentier, s'engagea, avec l'instinct d'une bête fauve, entre les rochers, les sapins et les hautes bruyères qui semblaient fermer tout passage à d'autres créatures vivantes que des reptiles. La troupe le suivit.

Pendant une heure, on marcha ainsi, si une telle course, où tantôt il fallait bondir de roc en roc comme des chamois, tantôt ramper sur la terre comme des serpents, peut s'appeler une marche. Enfin on arriva à une partie de la montagne coupée à pic; en face de cette espèce de plateau, et à vingt pieds de l'autre côté, s'étendait un plateau à peu près semblable : le précipice qui séparait ces deux sommets s'était, sans doute, formé à la suite de quelque convulsion volcanique; mais les hommes ne se rappelaient pas avoir jamais vu réunies en une seule ces deux montagnes jumelles.

Arrivés là, les bandits se regardèrent avec inquiétude. Tous connaissaient bien cette partie de leur domaine, et souvent, depuis qu'ils étaient cernés par les soldats, quelqu'un d'entre eux était venu jusqu'à cette place, avait sondé de l'œil le précipice qui s'ouvrait à ses pieds et mesuré la distance qui le séparait de cette terre voisine où était le salut; puis il s'était retiré, tout pensif et la tête courbée, sous le poids de la pensée qu'il était impossible à tout autre qu'un chamois de franchir un pareil intervalle

Ce fut cependant sur le bord de cet abîme que Jacomo s'arrêta : les bandits formèrent aussitôt un demi-cercle autour de cet homme dont le génie avait déjà soutenu

leur vie par des ressources que jamais ils n'eussent trouvées, et qui, en ce moment, sans doute, allait les tirer de danger par quelque ressource nouvelle. En effet, Jacomo ne parut éprouver aucun embarras; il déroula la corde dans toute sa longueur, appela l'un de ses hommes, la lui attacha par un bout au poignet, et, nouant solidement l'autre extrémité au milieu du bâton ferré dont il s'était muni, il le balança au-dessus de sa tête, comme un javelot, et le lança sur l'autre bord.

Les bandits, habitués à distinguer dans l'ombre de la nuit comme à la lumière du jour, suivirent le vol de la lance; ils la virent passer entre deux chênes jumeaux qui croissaient sur le plateau opposé et s'enfoncer en tremblant dans la terre. Alors Jacomo détacha du poignet du bandit l'extrémité de la corde. Aussitôt, lui imprimant une secousse, il arracha de terre le fer du bâton, et, le tirant à lui, il l'amena jusqu'aux deux chênes : là, il fut arrêté par la position transversale qu'il avait prise. Jacomo tira violemment, la corde se tendit, le bâton résista : c'est ce que voulait le bandit.

Alors il assujettit, en la tournant trois fois autour du tronc d'un sapin, l'extrémité de la corde qu'il n'avait point abandonnée, la noua de plusieurs nœuds, lui fit faire deux tours encore, la noua de nouveau; puis, s'asseyant sur le bord du précipice, il saisit des deux mains la corde qui le traversait comme un pont, et commença, à la force des poignets, les jambes pendantes dans l'abîme, d'effectuer cet étrange passage.

Les bandits le suivaient des yeux, haletants et la bouche

ouverte. Ils le virent, détachant une main après l'autre, avancer aussi facilement que si ses pieds eussent eu un point d'appui. Enfin, il toucha le bord opposé, se cramponna à la racine de l'un des chênes, et, faisant un dernier effort, il se trouva sur le plateau opposé.

Alors il examina attentivement le bâton qui maintenait la corde, et, le voyant solidement retenu, il se retourna vers ses hommes, en leur faisant signe de le venir rejoindre.

C'étaient de braves et hardis montagnards, qui n'hésitèrent pas une seconde, confiants qu'ils étaient dans leurs forces : où l'un avait passé, ils devaient passer tous; et tous passèrent.

Maria resta la dernière. Lorsque son tour fut venu, elle prit le bout de son tablier entre ses dents, saisit la corde, et, sans donner aucune marque de crainte ni de faiblesse, elle passa comme les autres.

Le chef respira, car tous ses hommes étaient autour de lui sains et saufs, et il venait de leur sauver la vie qu'ils avaient refusé de conserver au prix de la sienne. Alors il jeta un regard d'indicible mépris vers les postes militaires dont les feux étincelaient de place en place; puis il dit ce seul mot : « Allons! » et chacun se remit en marche, plein de courage et d'ardeur.

Une heure après, ils aperçurent un village et y descendirent tout droit. Jacomo entra chez un paysan, se nomma, et dit que lui et ses hommes avaient faim. On s'empressa de leur apporter tout ce qui leur était nécessaire; chacun fit sa provision de vivres et repartit. Au bout de vingt mi-

nutes, ils étaient de nouveau engagés dans la montagne, hors de tout danger, et sans crainte d'être poursuivis. Jacomo s'arrêta, examina l'emplacement où ils se trouvaient.

— Nous passerons ici la nuit, dit-il; maintenant, soupons.

Cet ordre fut exécuté avec empressement; car, quoique chacun mourût de faim, nul n'avait osé manger avant que la permission en eût été donnée par le chef. Les provisions furent donc mises en monceau, les bandits s'assirent en cercle, et, cinq minutes après, chacun opérait avec une telle rage, qu'il était évident que, depuis le premier jusqu'au dernier, tous avaient à cœur de réparer le temps perdu. Tout à coup Jacomo se leva : Maria n'était plus avec la bande.

Il fit rapidement quelques pas dans la direction par laquelle ils étaient venus; puis bientôt il s'arrêta. Il avait aperçu Maria au pied d'un arbre : elle était à genoux et creusait avec ses mains une tombe pour y déposer son enfant.

Jacomo laissa tomber le morceau de pain qu'il tenait, la regarda un instant sans oser lui parler, et revint triste et silencieux vers sa troupe !

Le repas était terminé ; Jacomo plaça une sentinelle, plutôt par habitude que par crainte, puis permit à chacun de prendre du repos. Lui-même, se retirant à l'écart, étendit son manteau par terre et donna à ses hommes un exemple que, écrasés de fatigue comme ils l'étaient, ils ne tardèrent pas à suivre.

Le bandit qui était en sentinelle veillait depuis un quart d'heure à peine, et il commençait déjà à sentir que la fatigue l'emportait sur sa consigne; ses yeux se fermaient malgré lui, et il était obligé de marcher continuellement pour ne point s'endormir tout debout, lorsqu'une voix douce et triste prononça son nom. Il se retourna et reconnut Maria.

— Luidgi, dit-elle, c'est moi : ne crains rien.

Luidgi la salua avec respect.

— Pauvre garçon! continua-t-elle, tu tombes de fatigue et de sommeil, et il te faut veiller!

— C'est l'ordre du chef, dit Luidgi.

— Écoute, répondit Maria, je ne puis pas dormir quand je le voudrais, moi.

Elle lui montra son tablier tout rouge.

— Le sang de mon enfant me tient éveillée. Tu sais si j'ai l'œil sûr : donne-moi ta carabine, je ferai sentinelle à ta place, et, au point du jour, je te réveillerai. Ce sont deux heures de repos que je t'offre.

— Mais, si le chef le savait? dit Luidgi, qui mourait d'envie d'accepter la proposition.

— Il ne le saura pas, dit Maria.

— Vous m'en répondez?

— Je t'en réponds.

Le bandit lui remit sa carabine, et prouva, au peu de temps qu'il mit à chercher une place commode, combien était grande sa conviction intérieure de bien dormir partout. Dix minutes après, sa respiration bruyante annonça

qu'il mettait à profit le peu de temps qui lui restait encore avant le lever du soleil.

Quant à Maria, elle resta immobile un quart d'heure, à peu près ; puis, tournant la tête par-dessus son épaule vers ces hommes, elle s'assura que tous étaient plongés dans le sommeil. Alors elle quitta sa place, passa sans bruit au milieu d'eux, si légère, qu'elle semblait un esprit rasant le sol; puis, arrivée près de Jacomo, elle abaissa le canon de sa carabine, en appuya le bout sur la poitrine de Jacomo, et lâcha le coup.

— Qu'est-ce? s'écrièrent les bandits se réveillant en sursaut.

— Rien, dit Maria. Luidgi, dont je tiens la place, a oublié de me prévenir que sa carabine était armée, et, comme j'ai par mégarde appuyé le doigt sur la gâchette, le coup est parti.

Chacun reposa la tête sur son bras et se rendormit.

Quant à Jacomo, il n'avait pas proféré un soupir, pas poussé une plainte : la balle lui avait traversé le cœur.

Maria posa la carabine de Luidgi contre un arbre, coupa la tête de Jacomo, la mit dans son tablier tout taché du sang de son fils, et descendit de la montagne.

Le lendemain, on annonça au colonel qu'une jeune fille, qui disait avoir tué Jacomo, demandait à lui parler. Le colonel la fit entrer dans sa tente. Maria s'arrêta devant lui, lâcha le bout de son tablier, et la tête du bandit roula par terre.

Tout habitué qu'il était aux émotions du champ de bataille, le colonel tressaillit; puis, levant les yeux vers

cette jeune fille, grave et pâle comme la statue du Désespoir :

— Mais qui êtes-vous donc? lui dit-il.

— Hier, j'étais sa femme; aujourd'hui, je suis sa veuve!

— Faites-lui compter trois mille ducats, dit le colonel.

Quatre ans après, une religieuse du couvent de la Sainte-Croix, à Rome, mourut en grande odeur de sainteté; car, outre la vie exemplaire qu'elle avait menée depuis qu'elle avait prononcé ses vœux, elle avait apporté, pour sa dot, une somme de trois mille ducats dont le couvent héritait à sa mort. Quant à sa vie antérieure, on ignorait complétement ce qu'elle avait pu être; on savait seulement que sœur Maria était née en Calabre.

LE COCHER DE CABRIOLET

Je ne sais si, parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier, grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'impassibilité d'un stoïcien; isolé sur son siége; au milieu de la société, sans contact avec elle; se permettant, pour toute distraction, un coup de fouet à son camarade qui passe; sans amour pour les deux maigres rosses qu'il conduit; sans aménité pour les infortunés qu'il brouette, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant qu'à ces mots classiques : « Au pas, et toujours tout droit. » Du reste, être assez égoïste, fort maussade, portant des cheveux plats et jurant Dieu.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet. Il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se dérider aux avances qu'il vous fait, à la paille qu'il vous pousse sous les pieds, à la couverture dont il se prive, soit qu'il pleuve soit qu'il grêle, pour vous garantir de la pluie ou du froid;

il faut être frappé d'un mutisme bien obstiné pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait, aux exclamations qui lui échappent, aux citations historiques dont il vous pourchasse. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde ; il a vécu dans la société; il a conduit, à l'heure, un candidat académicien faisant ses trente-neuf visites, et le candidat a déteint sur lui : voilà pour la littérature. Il a mené, à la course, un député à la Chambre, et le député l'a frotté de politique. Deux étudiants sont montés près de lui ; ils ont parlé opérations, et il a pris une teinture de médecine. Bref, superficiel en tout, mais étranger à peu de choses de ce monde, il est caustique, spirituel, causeur, porte une casquette et a toujours un parent ou un ami qui le fait entrer pour rien au spectacle. Nous sommes forcé d'ajouter, à regret, que la place qu'il occupe est marquée au centre du parterre.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs, n'ayant de rapports avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions, assommant, mais honnête homme.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieillies : la civilisation est venue à lui, il s'est laissé faire par elle. Sa moralité est à peu près celle de Bartholo.

En général, les cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre, son chapeau ciré sur la tête, son manteau bleu sur le dos, son fouet d'une main et une bourse de l'autre, avec cet exergue : *Au cocher fidèle.*

Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet dans la même situation morale.

N'importe! j'ai une prédilection toute particulière pour les cochers de cabriolet. Cela tient peut-être à ce que j'ai rarement une bourse à laisser dans leur voiture.

Quand je ne pense pas à un drame qui me préoccupe, quand je ne vais pas à une répétition qui m'ennuie, quand je ne reviens pas d'un spectacle qui m'a endormi, je cause avec eux, et quelquefois je m'amuse autant, en dix minutes que dure la course, que je me suis ennuyé dans les quatre heures qu'a duré la soirée d'où ils me ramènent.

J'ai donc un tiroir de mon cerveau consacré uniquement à ces souvenirs à vingt-cinq sous.

Parmi ces souvenirs, il en est un qui a laissé chez moi une trace profonde.

Il y a cependant déjà près d'un an que Cantillon m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221.

C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, brun, aux traits fortement accentués, portant, à l'époque dont je vous parle, 1er janvier 1831, un chapeau de feutre avec un reste de galon, une redingote de drap lie de vin avec un reste de livrée, des bottes avec un reste de revers. Depuis onze mois, tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout à l'heure d'où vient, ou plutôt, car je ne l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues *.

* Voir plus haut le costume habituel du cocher de cabriolet.

C'était, comme je l'ai dit, le 1er janvier 1831. Il était six heures du matin. J'avais réglé dans ma tête cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même; j'avais établi, par rues, cette liste d'amis auxquels il est toujours bon d'embrasser les deux joues et de serrer les deux mains, même un jour de l'an; bref, de ces hommes sympathiques qu'on est quelquefois six mois sans voir, vers lesquels on s'avance les deux bras ouverts, et chez lesquels on ne met jamais de carte.

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet; il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de galon, à son reste de livrée et à son reste de retroussis : Joseph avait flairé un ex-confrère. Son cabriolet, en outre, était couleur chocolat, au lieu d'être barbouillé de jaune ou de vert, et, chose étrange, des ressorts argentés permettaient d'abaisser au premier degré sa coiffe de cuir. Un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence; je lui donnai congé pour la journée. Je m'établis carrément sur d'excellents coussins; Cantillon tira sur mes genoux un carrick café au lait, fit entendre un claquement de langue, et le cheval partit sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement obligé que comme un moyen coercitif.

— Où allez-vous, notre maître?

— Chez Charles Nodier, à l'Arsenal.

Cantillon répondit par un signe qui voulait dire : « Non-seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce

nom-là. » Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire *Antony*, et que le cabriolet était très-doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte, qui ne laissait pas que de m'inquiéter considérablement.

Je ne connais pas, pour un poëte, d'instant de béatitude plus grand que celui où il voit son œuvre venir à bien. Il y a, pour arriver là, tant de jours de travail, tant d'heures de découragement, tant de moments de doute, que, lorsqu'il voit, dans cette lutte de l'homme et de l'esprit, l'idée qu'il a pressée par tous ses points, attaquée sur toutes ses faces, plier sous la persévérance, comme sous le genou un ennemi vaincu qui demande grâce, il a un instant de bonheur proportionné, dans sa faible organisation, à celui que dut éprouver Dieu quand il dit à la terre : « Sois ! » et que la terre fut; comme Dieu, il peut dire dans son orgueil : « J'ai fait quelque chose de rien, j'ai arraché un monde au néant. »

Il est vrai que le monde du poëte n'est peuplé que d'une douzaine d'habitants, ne tient d'espace dans le système planétaire que les trente-quatre pieds carrés d'un théâtre, et souvent naît et meurt dans la même soirée.

C'est égal, ma comparaison n'en subsiste pas moins ; j'aime mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse.

Je me disais ces choses, ou à peu près ; je voyais, comme derrière une gaze, mon monde prenant sa place parmi les planètes littéraires ; ses habitants parlaient à mon goût, marchaient à ma guise ; j'étais content d'eux, j'entendais venir d'une sphère voisine un bruit non équivoque d'applaudissements qui prouvaient que ceux qui passaient

devant mon monde le trouvaient à leur gré, et j'étais content de moi.

Ce qui ne m'empêchait pas, sans que cela me tirât de ce demi-sommeil d'orgueil, opium des poëtes, de voir mon voisin mécontent de mon silence, inquiet de mes yeux fixes, choqué de ma distraction et faisant tous ses efforts pour m'en tirer, tantôt en me disant : « Notre maître, le carrick tombe; » et, sans répondre, je tirais le carrick sur mes genoux; tantôt en soufflant dans ses doigts, et je mettais silencieusement mes mains dans mes poches; tantôt en sifflant *la Parisienne*, et je battais machinalement la mesure. Je lui avais dit, en montant, que nous avions quatre ou cinq heures à rester ensemble, et il était véritablement tourmenté de l'idée que, pendant tout ce temps, je garderais un silence très-préjudiciable à sa bonne volonté de causer. A la fin, cependant, ses symptômes de malaise redoublèrent à un point qui me fit peine; j'ouvris la bouche pour lui adresser la parole : sa figure se dérida. Malheureusement pour lui, l'idée qui me manquait pour finir mon troisième acte me vint en ce moment, et, comme je m'étais tourné à demi de son côté, que j'avais la bouche entr'ouverte pour parler, je repris tranquillement ma place, et je me dis à moi-même :

— C'est bon, c'est bon.

Cantillon crut que j'avais perdu la tête.

Il fit un soupir.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant :

— C'est ici.

J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez, mais qui, peut-être, ne le connaissez pas. Plus tard !

Cette fois, c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis ; il m'abaissa gracieusement le chasse-crotte. Je repris ma place auprès de lui, et, après un *brrr* préalable et quelques mouvements du torse, je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative, et je dis, les paupières à demi-fermées :

— Taylor, rue de Bondy.

Cantillon profita de mon instant d'épanchement pour me dire rapidement :

— M. Charles Nodier, n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres?

— Précisément ; comment diable sais-tu cela, toi?...

— J'ai là un roman de lui, qui me vient du temps que j'étais chez M. Eugène (il poussa un soupir); une jeune fille dont on guillotine l'amant.

— *Thérèse Aubert ?*

— C'est ça même... Ah ! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour roman.

— Ah !

— Il n'y a pas de «Ah !» Si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres ; je le ferais moi-même.

— Eh bien, raconte-moi cela.

Il me regarda en clignant les yeux.

— Oh ! vous, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi?

— Vous ne faites pas de livres, vous !

— Non ; mais je fais des pièces, et peut-être ton histoire me servira-t-elle pour un drame.

Il me regarda une seconde fois.

— Est-ce que c'est vous qui avez fait *les Deux Forçats*, par hasard ?

— Non, mon ami.

— Ou *l'Auberge des Adrets?*

— Pas davantage.

— Pour où faites-vous des pièces, donc?

— Jusqu'à présent, je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

Il fit un mouvement de lèvres figurant une moue qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit ; puis il réfléchit un instant, et, comme prenant son parti :

— C'est égal, dit-il, j'ai été dans le temps aux Français avec M. Eugène. J'ai vu M. Talma dans *Sylla* : c'était tout le portrait de l'empereur ; une belle pièce tout de même, et puis, dans une petite bamboche après, un intrigant qui avait un habit de valet et qui faisait des grimaces : ce mâtin-là était-il drôle !... C'est égal, j'aime mieux *l'Auberge des Adrets*.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête.

— Vous faites donc des tragédies, vous? dit-il en me regardant de côté.

— Non, mon ami.

— Qu'est-ce que vous faites donc?

— Des drames.

— Ah! vous êtes romantique, vous. J'ai conduit, l'autre jour, à l'Académie, un académicien qui les arrangeait joliment, les romantiques! Il fait des tragédies, lui; il m'a dit un morceau de sa dernière. Je ne sais pas son nom : un grand sec, qui a la croix d'honneur et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous?

Je fis un signe de tête correspondant à *oui*.

— Et ton histoire?

— Ah! voyez-vous, c'est qu'elle est triste; il y a mort d'homme!

Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots augmenta ma curiosité.

— Va toujours! repris-je.

— Va toujours! c'est bien aisé à dire; et, si je pleure, je ne pourrai plus aller, moi...

Je le regardai à mon tour.

— Voyez-vous, me dit-il, je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée (et il me montrait complaisamment ses parements, où il restait quelques fragments d'un liseré rouge). Il y a dix ans que j'entrai au service de M. Eugène. Vous n'avez pas connu M. Eugène?

— Eugène qui?

— Ah! dame, *Eugène qui?...* Je ne l'ai jamais entendu

appeler autrement, et je n'ai jamais vu ni son père ni sa mère : c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— C'est ça ; pas si brun tout à fait, et puis vous avez les cheveux nègres, et il les avait tout plats, lui. Du reste, joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un bonnet de nuit ; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien, si bien que j'ai cru longtemps qu'il était malade du pylore. Pour lors, j'entrai donc à son service ; c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. « Cantillon, mon chapeau... Cantillon, mets le cheval au cabriolet... Cantillon, si M. Alfred de Linar vient, dis que je n'y suis pas. » Faut vous dire qu'il n'aimait pas ce M. de Linar. Le fait est que c'était un roué, celui-là ; oh ! mais un roué... suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre dos, que c'en était fastidieux. Il vient le même jour demander M. Eugène ; je lui dis :

» — Il n'y est pas...

» Paf ! voilà l'autre qui tousse ; il l'entend, bon ! Alors il s'en va en disant :

» — Ton maître est un impertinent.

» Je garde ça pour moi ; prenons qu'il n'ait rien dit. — A propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy ?

— Numéro 64.

— Ha !... oh !... c'est ici.

Taylor n'était pas chez lui ; je ne fis qu'entrer et sortir.

— Après?

— Après? Ah! l'histoire... Où allons-nous d'abord?

— Rue Saint-Lazare, numéro 58.

— Ah! chez mademoiselle Mars : c'est encore une fameuse actrice, celle-là. Je disais donc que, le même jour, nous allions en soirée dans la rue de la Paix : je me mets à la queue, houp! A minuit sonnant, mon maître sort, d'une humeur massacrante : il s'était rencontré avec M. Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant :

» — C'est un fat qu'il faudra que je corrige.

» J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh! mais! et l'épée comme un Saint-Georges. Nous arrivons sur le pont de la Concorde. Voilà que nous croisons une femme qui sanglotait si fort, que nous l'entendions malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit :

» — Arrête!

» J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre; c'est bien. Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout à coup, elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends : paouf! Mon maître ne fait ni une ni deux, v'lan! il donne une tête. Il faut vous dire qu'il nageait comme un éperlan.

» Moi, je me dis :

» — Si je reste dans le cabriolet, ça ne l'aidera pas beaucoup; d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux au lieu d'une.

» Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre

ans de moins sur le corps, et deux picotins d'avoine de plus dans le ventre :

» — Reste là, Coco.

» On aurait dit qu'il m'entendait. Il reste : c'est bon.

» Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière. Il y avait une petite barque, je saute dedans : elle tenait par une corde ; je tire. Je cherche mon couteau, je l'avais oublié ; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

» Je tire si fort une secousse, que, crac ! la corde casse ; encore un peu, je tombais les quatre fers en l'air dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque ; heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis :

» — C'est pas le moment de compter les étoiles.

» Je me relève. Du coup, la barque était lancée. Je cherche les deux avirons ; dans ma cabriole, j'en avais jeté un à l'eau. Je rame avec l'autre, je tourne comme un tonton, je dis :

» — C'est comme si je chantais ; attendons.

» Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur : c'était effrayant ; on aurait cru que la rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait et jetait son écume ; puis, au milieu, on voyait paraître, un instant, la robe blanche de la jeune fille ou la tête de mon maître, qui revenait pour souffler. Une seule fois, ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis M. Eugène dire :

» — Bon ! je la vois.

» En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait

l'instant d'auparavant. Tout à coup, je ne vis plus sortir de l'eau que ses jambes écartées. Il les rapprocha vivement, et disparut... J'étais à dix pas d'oux, à peu près, descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon aviron entre mes mains comme si je voulais le broyer, en disant :

» — Dieu de Dieu ! faut-il que je ne sache pas nager !

» Un instant après, il reparut. Cette fois-là, il la tenait par les cheveux ; elle était sans connaissance. Il était temps pour mon maître aussi : sa poitrine râlait, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, vu que, comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un plomb. Il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut.

» — Cantillon, dit-il, à moi !

» J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron ; mais, ouiche ! il s'en fallait de plus de trois pieds...

» — A moi ! répéta-t-il.

» Je faisais un mauvais sang !

» — Cantillon !...

» Une vague lui passa sur la tête ; je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit ; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'estomac ; j'étendis encore l'aviron ; il s'était un brin rapproché de moi...

» — Courage, mon maître, courage ! que je lui criais.

» Il ne pouvait plus répondre.

» — Lâchez-la, que je lui dis, et sauvez-vous.

» — Non, non, dit-il, je...

» L'eau lui entra dans la bouche. Ah ! monsieur, je n'a-

vais pas sur la tête un cheveu qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron; je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'hôtel des Gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux à fleur d'eau qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double; puis je ne vis plus que ses cheveux; les cheveux s'enfoncèrent comme le reste : son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés. Je fis un dernier effort, je tendis la rame.

» — Allons donc, han !...

» Je lui mis l'aviron dans la main... Ah !...

Cantillon s'essuya le front. Je respirai; il reprit :

— On a bien raison de dire que, quand on se noie, on s'accrocherait à une barre de fer rouge; il se cramponna à la rame, que ses ongles étaient marqués dans le bois. Je l'appuyai sur le bord du bateau; ça fit bascule, et M. Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort, que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton. J'étais couché dessus, la tête au bord du bateau; je tirais l'aviron en l'assujettissant avec mon corps. M. Eugène avait la tête renversée en arrière comme quelqu'un qui est évanoui; je tirais toujours la machine, ça le faisait approcher. Enfin j'étendis le bras, je le pris par le poignet; bon ! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme dans un étau. Huit jours après, il en avait encore les marques bleues autour du bras. Il n'avait pas lâché la petite; je le tirai dans le bateau; elle le suivit. Ils restèrent au fond tous les deux, pas beaucoup plus fringants l'un que l'autre. J'appelai mon

maître : votre serviteur ! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées comme s'il voulait casser des noix : c'était à se manger la rate.

» Je repris ma rame et je voulus gagner le bord. Quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier ; avec un seul, c'est toujours la même chanson ; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis définitivement que je m'en allais au Havre, je me dis :

» — Ma foi ! pas de fausse honte, appelons au secours.

» Là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

» Les farceurs qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés m'entendirent. Ils mirent leur embarcation au diable à l'eau. En deux tours de main, ils m'avaient rejoint ; ils accrochèrent mon bateau au leur. Cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel, comme des harengs.

» On demanda si j'étais noyé aussi ; je répondis que non, mais que c'était égal, que, si l'on voulait me donner un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des écheveaux de fil.

» Mon maître rouvrit les yeux le premier ; il se jeta à mon cou... Je sanglotais, je riais, je pleurais... Mon Dieu, qu'un homme est bête !...

» M. Eugène se retourna ; il aperçut la jeune fille, qu'on médicamentait.

» — Mille francs pour vous, mes amis, dit-il, si elle n'en meurt pas. Et toi, Cantillon, mon brave, mon ami, mon sauveur (je pleurais toujours), amène le cabriolet.

» — Ah! que je dis, c'est vrai, et Coco!...

» Faut pas demander si je pris mes jambes à mon cou. J'arrive à la place où je l'avais laissé... Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva : c'était un amateur qui s'était reconduit avec.

» Je reviens et je dis :

» — Bernique!

» Il me répond :

» — C'est bien ; alors amène un fiacre.

» — Et la jeune fille? que je demande.

» — Elle a remué le bout du pied, dit-il.

» — Fameux!

» J'amène un fiacre : elle était revenue tout à fait : seulement, elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot.

» — Cocher, rue du Bac, n° 31 ; et vivement!

» Dites donc, notre maître, c'est ici mademoiselle Mars, n° 58.

— Est-ce que ton histoire est finie?

— Finie? Peuh!.. je ne suis pas au quart ; c'est rien, ce que je vous ai dit, vous verrez!

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté. Je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice : c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830. Au bout de dix minutes, j'étais dans le cabriolet.

— Et l'histoire?

— Où faut-il vous conduire, d'abord?

— Cela m'est égal, va devant toi. L'histoire?

— Ah ! l'histoire ! Nous en étions : « Cocher, rue du Bac, et vivement ! »

» Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois. Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai mademoiselle Marie... Est-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie?

— Non.

— Eh bien, c'était son nom de baptême. Je trouvai mademoiselle Marie couchée dans un lit avec une garde auprès d'elle. Je ne peux pas vous dire comme elle était jolie, avec sa figure pâle, ses yeux fermés, ses mains en croix sur sa poitrine : elle avait l'air de la Vierge, dont elle porte le nom, d'autant plus qu'elle était enceinte.

— Ah ! dis-je, c'est pour cela qu'elle s'était jetée à l'eau.

— Eh bien, vous dites juste ce que mon maître répondit au médecin quand il lui annonça cette nouvelle; nous ne nous en étions pas aperçus, nous. Le médecin lui fit respirer un petit flacon; je me rappellerai celui-là. Imaginez-vous qu'il l'avait posé sur la commode; moi, bêtement, voyant que ça l'avait fait revenir, je me dis :

» — Ça doit avoir une fameuse odeur !

» Je flâne autour de la commode, sans faire semblant de rien, et, pendant qu'ils ont le dos tourné, je retire les deux bouchons, et je me fourre le goulot dans le nez. Oh ! quelle prise ! ça n'aurait pas été pire, quand j'aurais respiré un cent d'aiguilles...

» — C'est bon, je dis, je te connais, toi.

» Ça m'avait fait pleurer à chaudes larmes. M. Eugène me dit :

» — Faut te consoler, mon ami, le docteur en répond.

» Je dis en moi-même :

» —C'est égal, il peut être fort, ce docteur; mais, quand je serai malade, ce n'est pas lui que j'irai chercher.

» Pendant ce temps-là, mademoiselle Marie était revenue à elle; elle regardait autour de la chambre et elle disait :

» — C'est drôle; où donc suis-je? Je ne reconnais pas cet appartement.

» — Je lui dis :

» — C'est possible, par la raison que vous n'y êtes jamais venue.

» Mon maître me fit :

» — Chut! Cantillon.

» Puis, comme il s'entendait à parler aux femmes, il lui dit :

» — Tranquillisez-vous, madame; j'aurai pour vous les soins et le respect d'un frère, et, dès que votre état permettra de vous transporter chez vous, je m'empresserai de vous y conduire.

» — Je suis donc malade? reprit-elle étonnée.

» Puis, rassemblant ses idées, elle s'écria tout à coup :

» — Oh! oui, oui, je me souviens de tout; j'ai voulu ...

» Un cri lui échappa.

» — Et c'est vous, monsieur, qui m'avez sauvée, sans doute! Oh! si vous saviez quel service funeste vous m'avez rendu! quel avenir de douleur votre dévouement pour une inconnue a rouvert devant elle!

» Moi, j'écoutais tout ça, en me frottant le nez qui me cuisait toujours, ce qui fait que je n'en ai pas perdu une parole et que je vous le raconte comme ça s'est passé. Mon maître la consolait comme il pouvait; mais à tout ce qu'il disait, elle répondait :

» — Ah! si vous saviez!

» Il paraît que ça l'ennuya d'entendre toujours la même chose; car il se pencha à son oreille et lui dit :

» — Je sais tout.

» — Vous? dit-elle.

» — Oui; vous aimez, vous avez été trahie, abandonnée.

» — Oui, trahie, répondit-elle, lâchement trahie, cruellement abandonnée.

» — Eh bien, lui dit M. Eugène, confiez-moi tous vos chagrins; ce n'est point la curiosité, c'est le désir de vous être utile, qui me guide; il me semble que je ne dois plus être un étranger pour vous.

» — Oh! non, non, dit-elle; car un homme qui expose sa vie, comme vous avez fait, doit être généreux. Vous, j'en suis sûre, vous n'avez jamais abandonné une pauvre femme, en ne lui laissant que le choix d'une honte éternelle ou d'une prompte mort. Oui, oui, je vais vous dire tout!

» Je dis :

» — Bon! ça doit être intéressant; ça commence bien, écoutons l'histoire.

« — Mais, auparavant, ajouta-t-elle, permettez que j'écrive à mon père, à mon père, à qui j'avais laissé une lettre d'adieu dans laquelle je lui apprenais ma résolution,

qui croit que je l'ai accomplie. Vous permettez qu'il vienne ici, n'est-ce pas? Oh! pourvu que, dans sa douleur, il ne se soit pas porté à quelque acte de désespoir! Permettez que je lui écrive de venir à l'instant; je sens que ce n'est qu'avec lui que je pourrai pleurer, et pleurer me fera tant de bien!

» — Écrivez, écrivez, lui dit mon maître en lui avançant une plume et de l'encre. Eh! qui oserait retarder d'un instant cette réunion solennelle, d'une fille et d'un père qui se sont crus séparés pour toujours? Écrivez, c'est moi qui vous en supplie; ne perdez pas un instant. Oh! votre père, le malheureux, comme il doit souffrir!

» Pendant ce temps-là, elle griffonnait une jolie petite écriture en pattes de mouches; quand elle eut fini, elle demanda l'adresse de la maison :

» — Rue du Bac, n° 31, que je lui dis.

» — Rue du Bac, n° 31! répéta-t-elle.

» Et v'lan! voilà l'encrier sur les draps. Après un instant, elle ajouta d'un air mélancolique :

» — C'est peut-être la Providence qui m'a conduite dans cette maison.

» Je dis :

» — C'est égal, la Providence ou non, il faudra un fameux paquet de sel d'oseille pour enlever cette tache-là.

» Mon maître paraissait tout interloqué.

» — Je conçois votre étonnement, dit-elle; mais vous allez tout savoir; vous concevrez alors l'effet qu'a dû me faire l'adresse que vient de me donner votre domestique.

» Et elle lui remit la lettre pour son père.

» — Cantillon, porte cette lettre.

» Je jette un coup d'œil dessus : ***Rue des Fossés-Saint-Victor.***

» — Il y a une trotte, que je dis.

» Il me répond :

» — C'est égal, prends un cabriolet et sois ici dans une demi-heure.

» En deux temps j'étais dans la rue : un cabriolet passait, je saute dedans.

» — Cent sous, l'ami, pour aller à la rue des Fossés-Saint-Victor et me ramener ici.

» Je voudrais bien, de temps en temps, avoir des courses comme ça, moi.

» Nous arrêtons devant une petite maison ; je frappe, je frappe. La portière vient ouvrir en grognant. Je dis :

» — Grogne ! M. Dumont ?

» — Ah ! mon Dieu ! qu'elle dit, apportez-vous des nouvelles de sa fille ?

» — Et de fameuses, je réponds.

» — Au cinquième, au bout de l'escalier.

» Je monte quatre à quatre ; une porte était entrebâillée ; je regarde, je vois un vieux militaire qui pleurait sans dire un mot, baisant une lettre et chargeant des pistolets. Je dis :

» — Ça doit être le père, ou je me trompe fort.

» Je pousse la porte.

» — Je viens de la part de mademoiselle Marie, que je m'en vas.

» Alors il se retourne, devient pâle comme la mort, et dit :

» — Ma fille?

» — Oui! mademoiselle Marie, votre fille. Vous êtes M. Dumont, ancien capitaine sous l'autre?

» Il fit un signe de tête.

» — Eh bien, voilà une lettre de mademoiselle Marie.

» Il la prit. Je n'exagère pas, monsieur, il avait les cheveux dressés sur la tête, et il lui coulait autant d'eau du front que des yeux.

» — Elle est vivante! dit-il, et c'est ton maître qui l'a sauvée? Conduis-moi vers elle à l'instant, à l'instant! Tiens, tiens, mon ami.

» Il fouille dans le tiroir d'un petit secrétaire, y prend trois ou quatre pièces de cinq francs qui couraient l'une après l'autre, et me les met dans la main. Je les prends pour ne pas l'humilier; je regarde l'appartement; je dis en moi-même :

» — Tu n'es pas cossu, toi.

» Je fais une pirouette, je glisse les vingt francs derrière un buste de l'autre, et je dis :

» — Merci, capitaine.

» — Est-tu prêt?

» — Je vous attends.

» Alors il se met à descendre comme s'il glissait le long de la rampe. Je lui dis :

» — Dites donc, dites donc, mon ancien, je n'y vois pas, dans votre limaçon d'escalier.

» Peuh! il était déjà en bas.

» Enfin, c'est bon, nous voilà dans le cabriolet. Je lui dis :

» — Sans indiscrétion, capitaine, qu'est-ce que vous vouliez donc faire de ces pistolets que vous chargiez ?

» Il me répond en fronçant le sourcil :

» — L'un était pour un misérable à qui Dieu peut pardonner, mais à qui je ne pardonnerai pas

» Je dis :

» — Bon ! c'est le père de l'enfant.

» — L'autre était pour moi.

» — Ah bien ! il vaut mieux que cela se soit passé comme cela, que je lui réponds.

» — Ce n'est pas fini, dit-il. Mais raconte-moi donc comment ton maître, cet excellent jeune homme, a sauvé ma pauvre Marie ?

» Alors je lui racontai tout : il sanglotait comme un enfant... C'était à fendre des pierres, de voir un vieux soldat pleurer, si bien que le cocher lui dit :

» — Monsieur, c'est bête, tout ça ! je n'y vois plus à conduire mon cheval. Si ce pauvre animal n'avait pas plus d'esprit que nous trois, il nous conduirait tout droit à la Morgue.

» — A la Morgue ! dit le capitaine en tressaillant, à la Morgue ! Quand je pense que je n'avais plus l'espoir de la retrouver que là ; que je voyais ma pauvre Marie, l'enfant de mon cœur, étendue sur ce marbre noir et suant ! O Marie !... Et il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? Le médecin a répondu d'elle?

» — Ne m'en parlez pas, de votre médecin : c'est une fière cruche.

» — Comment ! il reste donc des craintes pour ma fille?

» Je dis :

» — Non, non, c'est relatif à moi, par rapport à mon nez.

» Nous faisions du chemin pendant ce temps-là, si bien que tout à coup le cocher nous dit :

» — Nous sommes arrivés.

» — Aide-moi, mon ami, me dit le capitaine, les jambes me manquent. Où est-ce ?

» — Là, au second, où vous voyez de la lumière et une ombre derrière le rideau.

» — Oh ! viens, viens.

» Pauvre homme ! il était pâle comme un linge. Je pris son bras sous le mien. J'entendais battre son cœur.

» — Si j'allais la trouver morte ! me dit-il en me regardant d'un air égaré.

» Au même instant, la porte de l'appartement de M. Eugène s'ouvrit, deux étages au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix de femme qui criait :

» — Mon père ! mon père !

» — C'est elle ! c'est sa voix ! dit le capitaine.

» Et le vieillard, qui tremblait une seconde auparavant, s'élança comme un jeune homme, entra dans la chambre sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et s'élança sur le lit de sa fille, en pleurant et en disant :

» — Marie ! ma chère enfant, ma fille !

» Quand j'arrivai, c'était un tableau de les voir dans les bras l'un de l'autre ; le père frottant la figure de sa fille avec sa face de lion et ses vieilles moustaches, la garde pleurant, M. Eugène pleurant, moi pleurant, enfin une averse !

» Mon maître dit à la garde et à moi :

» — Il faut les laisser seuls.

» Nous sortons tous les trois ; il me prend la main et me dit :

» — Guette Alfred de Linar : quand il rentrera du bal, tu le prieras de venir me parler.

» Je me mis en sentinelle sur l'escalier, et je dis :

» — Ton compte est bon, à toi.

» Au bout d'un quart d'heure, j'entendis : derling! derling ! C'était M. Alfred. Il monta l'escalier en chantant. Je lui dis poliment :

» — Ce n'est pas ça ; mais mon maître veut vous dire deux mots.

» — Est-ce que ton maître n'aurait pas pu attendre à demain ? qu'il me répond d'un air goguenard.

» — Il paraît que non, puisqu'il vous demande tout de suite.

» — C'est bon ; où est-il ?

» — Me voici, dit M. Eugène, qui m'avait entendu. Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'entrer dans cette chambre ?

» Et il montrait celle de mademoiselle Marie. Je n'y comprenais plus rien

» J'ouvre la porte. Le capitaine entrait dans un cabinet ; il me fait signe d'attendre qu'il soit caché. Quand c'est fini, je dis :

» — Entrez, messieurs.

» Mon maître pousse M. Alfred dans la chambre, me tire en dehors, ferme la porte sur nous. J'entends une

voix tremblante dire : « Alfred ! » une voix étonnée répondre : « Marie ! Marie ! vous ici ? »

» — M. Alfred est le père de l'enfant ? que je dis à mon maître.

» Il me répond :

» — Oui ; reste avec moi ici, et écoutons.

» D'abord nous n'entendions rien, que mademoiselle Marie, qui avait l'air de prier M. Alfred. Ça dura quelque temps. A la fin, nous entendîmes la voix de celui-ci qui disait :

» — Non, Marie, c'est impossible. Vous êtes folle ; je ne suis point maître de me marier, je dépens d'une famille qui ne le permettrait pas. Mais je suis riche, et, si de l'or...

» Par exemple, à ce mot-là, ce fut un bacchanal soigné. Pour ne pas se donner la peine d'ouvrir la porte du cabinet où il s'était caché, le capitaine venait de l'enfoncer d'un coup de pied. Mademoiselle Marie jeta un cri ; le capitaine poussa un juron à faire lézarder la maison ; mon maître dit :

» — Entrons.

» Il était temps. Le capitaine Dumont tenait M. Alfred sous son genou, et lui tordait le cou comme à une volaille. Mon maître les sépara.

» M. Alfred se releva pâle, les yeux fixes et les dents serrées ; il ne jeta pas un coup d'œil sur mademoiselle Marie, qui était toujours évanouie ; mais il vint à mon maître, qui l'attendait les bras croisés.

» — Eugène, lui dit-il, je ne savais pas que votre ap-

partement fût un coupe-gorge; je n'y rentrerai plus qu'un pistolet de chaque main, entendez-vous?

» — C'est ainsi que j'espère vous revoir, lui dit mon maître; car, si vous y rentriez autrement, je vous prierais à l'instant d'en sortir.

» — Capitaine, dit M. Alfred en se retournant, vous n'oublierez pas que j'ai une dette aussi avec vous?

» — Et vous me la payerez à l'instant, dit le capitaine; car je ne vous quitte pas.

» — Soit!

» — Le jour commence à paraître, continua M. Dumont; allez chercher des armes.

» — J'ai des épées et des pistolets, dit mon maître.

» — Alors faites-les porter dans une voiture, reprit le capitaine.

» — Dans une heure, au bois de Boulogne, porte Maillot, dit Alfred.

» — Dans une heure, répondirent à la fois mon maître et le capitaine. Allez chercher vos témoins.

» Il sortit.

» Le capitaine se pencha alors vers le lit de sa fille. M. Eugène voulait appeler au secours.

» — Non, non, dit le père, il vaut mieux qu'elle ignore tout. Marie, chère enfant, adieu! Si je suis tué, monsieur Eugène, vous me vengerez, n'est-ce pas, et vous n'abandonnerez pas l'orpheline?

» — Je vous le jure sur elle, répondit mon maître.

» Et il se jeta dans les bras du pauvre père.

» — Cantillon, fais avancer un fiacre.

» — Oui, monsieur ; irai-je avec vous ?

» — Tu viendras.

» Le capitaine embrassa encore sa fille ; il appela la garde.

» — Secourez-la maintenant, et, si elle demande où je suis, dites que je vais revenir. Allons, mon jeune ami, partons.

» Ils entrèrent dans la chambre de M. Eugène. Quand je revins avec le fiacre, ils m'attendaient déjà en bas. Le capitaine avait des pistolets dans ses poches, et M. Eugène des épées sous son manteau.

» — Cocher, au bois de Boulogne.

» — Si je suis tué, dit le capitaine, mon ami, vous remettrez cette bague à ma pauvre Marie : c'est l'alliance de sa mère ; une digne femme, jeune homme, qui est maintenant près de Dieu, ou il n'y aurait pas plus de justice là-haut qu'il n'y en a dans ce monde ; puis vous ordonnerez que je sois enterré avec ma croix et mon épée. Je n'ai d'autre ami que vous, d'autre parent que ma fille : ainsi, vous et ma fille derrière mon cercueil, et c'esttout.

» — Pourquoi ces pensées, capitaine ? Elles sont bien tristes pour un vieux militaire.

» Le capitaine sourit tristement.

» — Tout a mal tourné pour moi depuis 1815, monsieur Eugène. Puisque vous avez promis de veiller sur ma fille, mieux vaut un protecteur jeune et riche qu'un père vieux et pauvre.

» Il se tut ; M. Eugène n'osa plus lui parler, et le vieillard garda le silence jusqu'au lieu du rendez-vous.

» Un cabriolet nous suivait à quelques pas. M. Alfred en descendit avec ses deux témoins.

» Un des témoins s'approcha de nous.

» — Quelles sont les armes du capitaine?

» — Le pistolet, répondit celui-ci.

» — Reste dans le fiacre et garde les épées, dit mon maître.

« Et ils s'enfoncèrent tous les cinq dans le bois.

» Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que j'entendis deux coups de pistolet. Je bondis comme si je ne m'y attendais pas : c'était fini pour l'un des deux, car dix autres minutes se passèrent sans que ce bruit se renouvelât.

» Je m'étais jeté dans le fond du fiacre, n'osant regarder. La portière s'ouvrit tout à coup.

» — Cantillon, les épées? dit mon maître.

» Je les lui présentai. Il étendit la main pour les prendre ; il avait au doigt la bague du capitaine.

» — Et... et... le père de mademoiselle Marie? dis-je.

» — Mort!

» — Ainsi ces épées...?

» — Sont pour moi.

» — Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

» — Viens, si tu veux.

» Je sautai à bas du fiacre. J'avais le cœur aussi petit qu'un grain de moutarde, et je tremblais de tous mes membres. Mon maître entra dans le bois, je le suivis.

» Nous n'avions pas fait dix pas, que j'aperçus M. Alfred debout et riant au milieu de ses témoins.

» — Prends garde, me dit mon maître, en me poussant de côté.

» Je fis un saut en arrière. J'avais manqué de marcher sur le corps du capitaine.

» M. Eugène jeta sur le cadavre un seul coup d'œil, puis il s'avança vers le groupe, laissa tomber les épées à terre, et dit :

» — Messieurs, voyez si elles sont de même longueur.

» — Vous ne voulez donc pas remettre les choses à demain ? dit un des témoins.

» — Impossible !

» — Eh ! mes amis, soyez donc tranquilles, dit M. Alfred ; le premier combat ne m'a pas fatigué ; seulement, je boirais volontiers un verre d'eau.

» — Cantillon, va chercher un verre d'eau pour M. Alfred, dit mon maître.

» J'avais envie d'obéir comme d'aller me pendre. M. Eugène me fit un second signe de la main, et je pris le chemin du restaurant qui est à l'entrée du bois ; à peine si nous en étions à cent pas. En deux tours de main, je fus revenu. Je lui présentai le verre en disant en moi-même : « Tiens ! et que le verre d'eau te serve de poison ! » Il le prit : sa main ne tremblait pas ; seulement, quand il me le rendit, je m'aperçus qu'il l'avait tellement serré entre ses dents, qu'il en avait ébréché le bord.

» Je me retournai en jetant le verre par-dessus ma tête, et j'aperçus mon maître qui s'était apprêté pendant mon absence. Il n'avait conservé que son pantalon et sa chemise ; encore les manches en étaient-elles

relevées jusqu'au haut du bras. Je m'approchai de lui :

» — N'avez-vous rien à m'ordonner ? lui dis-je.

» — Non, répondit-il. Je n'ai ni père ni mère; si je meurs (il écrivit quelques mots au crayon), tu remettras ce papier à Marie...

» Il jeta encore un coup d'œil sur le corps du capitaine, et s'avança vers son adversaire en disant :

» — Allons, messieurs.

» — Mais vous n'avez pas de témoin, répondit M. Alfred.

» — L'un des vôtres m'en servira.

» — Ernest, passez du côté de monsieur.

» Un des deux témoins passa du côté de mon maître; l'autre prit les épées, plaça les deux adversaires à quatre pas l'un de l'autre, leur mit à chacun une poignée d'épée dans la main, croisa les fers, et s'éloigna en disant :

» — Allez, messieurs.

» A l'instant même, chacun d'eux fit un pas en avant, et leurs lames se trouvèrent engagées jusqu'à la garde.

» — Reculez, dit mon maître.

» — Je n'ai point l'habitude de rompre, répondit M. Alfred.

» — C'est bien.

» M. Eugène recula d'un pas, et se remit en garde.

» Il y eut dix minutes effrayantes à passer.

» Les épées voltigeaient autour l'une de l'autre comme des couleuvres qui jouent. M. Alfred seul portait des coups; mon maître, suivant l'épée des yeux, arrivait à la parade ni plus ni moins tranquillement que dans une salle d'armes. J'étais dans une colère! Si le domestique de l'autre avait été là, je l'aurais étranglé.

» Le combat continuait toujours. M. Alfred riait amèrement; mon maître était calme et froid.

» — Ah ! dit M. Alfred.

» Son épée avait touché mon maître au bras, et le sang coulait.

» — Ce n'est rien, répondit celui-ci; continuons.

» Je suais à grosses gouttes.

» Les témoins s'approchèrent. M. Eugène leur fit signe du bras de s'éloigner. Son adversaire profita de ce mouvement, il se fendit; mon maître arriva trop tard à une parade de seconde, et le sang coula de sa cuisse. Je m'assis sur le gazon; je ne pouvais plus me tenir debout.

» Cependant M. Eugène était aussi calme et aussi froid; seulement, ses lèvres écartées laissaient apercevoir ses dents serrées. L'eau coulait du front de son adversaire; il s'affaiblissait.

» Mon maître fit un pas en avant; M. Alfred rompit.

» — Je croyais que vous ne rompiez jamais, dit-il.

» M. Alfred fit une feinte; l'épée de M. Eugène arriva à la parade avec une telle force, que celle de son adversaire s'écarta comme s'il saluait. Un instant, sa poitrine se trouva découverte, l'épée de mon maître y disparût jusqu'à la garde.

» M. Alfred étendit les bras, lâcha le fer, et ne resta debout que parce que l'épée le soutenait en le traversant.

» M. Eugène retira son épée, et il tomba.

» — Me suis-je conduit en homme d'honneur? dit-il aux témoins.

» Ils firent un geste affirmatif et s'avancèrent vers M. Alfred.

» Mon maître revint à moi.

» — Retourne à Paris et amène un notaire chez moi que je le trouve en rentrant.

» — Si c'est pour faire le testament de M. Alfred, que je lui dis, ce n'est pas beaucoup la peine, vu qu'il se tord comme une anguille et qu'il vomit le sang, ce qui est mauvais signe.

» — Ce n'est pas ça, dit-il.

— Pour quoi était-ce donc? dis-je à mon tour en interrompant le cocher.

— Pour épouser la jeune fille, me répondit Cantillon, et reconnaître son enfant.

— Il a fait cela?

— Oui, monsieur, et bravement. Puis il m'a dit :

» — Cantillon, nous allons voyager, ma femme et moi; je voudrais bien te garder; mais, tu comprends, ça la gênerait, de te voir. Voilà mille francs; je te donne mon cabriolet et mon cheval, fais ce que tu voudras; et, si tu as besoin de moi, ne t'adresse pas à d'autres.

» Comme j'avais le fond de l'établissement, je me suis fait cocher. — Voilà mon histoire, notre bourgeois. Où faut-il vous conduire?

— Chez moi; j'achèverai mes courses un autre jour.

Je rentrai, et j'écrivis l'histoire de Cantillon telle qu'il me l'avait racontée.

BLANCHE DE BEAULIEU

I

Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 1793, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crête de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu, de l'autre côté de la vallée, un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée, qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançaient un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondues avec les nuages d'un ciel bas et brumeux. Il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et, des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur

place avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirales, tantôt se courbant et se relevant comme le mât d'un vaisseau. Il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvraient pour vomir du feu. De temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd, il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers d'étincelles, et, à la lueur sanglante de l'incendie s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin. Il eût entendu des cris et des rires, il eût dit avec terreur : « Dieu me pardonne, c'est une armée qui se chauffe avec un village. »

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté, c'était un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre; l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon.

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas; on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et, à chaque instant, des officiers d'ordonnance, des aides de camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans ; de longs cheveux blonds, séparés sur le front, tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres; toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son

manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général; seulement, ces épaulettes étaient de laine, les officiers républicains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits. Il était courbé sur une table ; une carte géographique était déroulée sous ses yeux; il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

— Alexandre! dit-il en se relevant à demi... Alexandre! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si longtemps?

— Qu'y a-t-il? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait, et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane; qu'y a-t-il? est-ce l'ennemi qui nous vient?...

Et ces paroles furent dites avec un léger accent créole qui leur conservait de la douceur, même au milieu de la menace.

— Non, c'est un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et, pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marçeau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

Celui-ci était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était

connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et, un jour de parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas longtemps à vivre non plus; mais, moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

— Qui t'a apporté cet ordre ? dit-il.

— Le représentant du peuple Delmar.

— C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables ?

— Dans un bois, à une lieue et demie d'ici; vois sur la carte : c'est là.

— Oui; mais, sur la carte, il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les mille chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays !... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

— Tiens, dit Marceau en poussant du pied la porte, et en lui montrant le village en feu, sors et tu te chaufferas... Hé ! qu'est-ce là, citoyens?

Ces paroles étaient adressées à un groupe de soldats qui, en cherchant des vivres, avaient découvert, dans une espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il n'avait pu suivre les habitants du village, lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide,

au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise ; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête ; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions ; le patois et le vin rendirent ses réponses inintelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Celui-ci était encore à la porte : un soldat le poussa dans l'intérieur ; il alla, en trébuchant, s'appuyer contre le mur, chancela un instant, en oscillant sur ses jambes demi-ployées ; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

— Dans une heure, nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau ; nous avons un guide.

— Lequel ?

— Cet homme.

— Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a, dans ce que ce drôle a bu, du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit.

— Viens, lui dit-il.

Et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert ; une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane ; encore était-elle sillonnée de fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y passait, et avait dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux qui, un instant auparavant, s'y trouvaient.

— Et, maintenant, ajouta-t-il en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie. Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard, était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière. Il gisait encore à la même place, immobile; Marceau se retourna pour chercher son collègue : il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement; sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention; sa figure avait repris sa première expression, ses yeux s'étaient refermés, ses mouvements étaient ceux d'un homme qui se rendort; dans l'un d'eux, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann que Marceau avait rejeté sur cette table : tout tomba pêle-mêle; le soldat de faction entr'ouvrit la porte, avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son camarade :

— C'est le citoyen qui rêve.

Cependant celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient rouverts, un regard de menace poursuivit un instant le soldat ; puis, d'un mouvement rapide, il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement, toujours couché, vers l'entrée de la cabane; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors, avec patience et lenteur, il se remit à ramper vers la fenêtre entr'ouverte ; puis, arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et, d'un seul bond, d'un bond de jaguar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri; il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien : celui-là était un cri de malédiction. Le Vendéen, en tombant hors de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas; il avait voulu le frapper de son couteau; mais celui-ci, lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa poitrine, et il n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

— Je t'avais promis un guide, Marceau; en voici un, et intelligent, je l'espère. — Je pourrais te faire fusiller

drôle, dit-il au paysan; il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation; mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. — Citoyens, — il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés, — que deux de vous prennent chacun une main à cet homme, et se placent avec lui à la tête de la colonne : il sera notre guide; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle et jetez-le par-dessus la haie.

Puis quelques ordres donnés à voix basse allèrent agiter cette ligne rompue de soldats qui s'étendait à l'entour des cendres qui avaient été un village. Ces groupes s'allongèrent, chaque peloton sembla se souder à l'autre. Une ligne noire se forma, descendit dans le long chemin creux qui sépare Saint-Crépin de Montfaucon, s'y emboîta comme une roue dans une ornière, et, lorsque, quelques minutes après, la lune passa entre deux nuages et se réfléchit un instant sur ce ruban de baïonnettes qui glissaient sans bruit, on eût cru voir ramper dans l'ombre un immense serpent noir à écailles d'acier.

II

C'est une triste chose, pour une armée, qu'une marche de nuit. La guerre est belle par un beau jour, quand le ciel regarde la mêlée, quand les peuples, se dressant à l'entour du champ de bataille comme aux gradins d'un cirque, battent des mains aux vainqueurs; quand les sons

frémissants des instruments de cuivre font tressaillir les fibres courageuses du cœur, quand la fumée de mille canons vous couvre d'un linceul, quand amis et ennemis sont là pour voir comme vous mourez bien : c'est sublime ! Mais la nuit !... Ignorer comment on vous attaque et comment vous vous défendez, tomber sans voir qui vous frappe ni d'où le coup part, sentir ceux qui sont debout encore vous heurter du pied sans savoir qui vous êtes, et marcher sur vous !... Oh ! alors, on ne se pose pas comme un gladiateur ; on se roule, on se tord, on mord la terre, on la déchire des ongles : c'est horrible !

Voilà pourquoi cette armée marchait triste et silencieuse ; c'est qu'elle savait que, de chaque côté de sa route, se prolongeaient de hautes haies, des champs entiers de genêts et d'ajoncs, et qu'au bout de ce chemin, il y avait un combat, un combat de nuit.

Elle marchait depuis une demi-heure ; de temps en temps, comme je l'ai déjà dit, un rayon de la lune filtrait entre deux nuages et laissait apercevoir, à la tête de cette colonne, le paysan qui servait de guide, l'oreille attentive au moindre bruit, et toujours surveillé par les deux soldats qui marchaient à ses côtés. Parfois on entendait, sur les flancs, un froissement de feuilles : la tête de la colonne s'arrêtait tout à coup ; plusieurs voix criaient : « Qui vive ?... » Rien ne répondait, et le paysan disait en riant :

— C'est un lièvre qui part du gîte.

Quelquefois les deux soldats croyaient voir devant eux s'agiter quelque chose qu'ils ne pouvaient distinguer ; ils se disaient l'un à l'autre :

— Regarde donc!

Et le Vendéen répondait :

— C'est votre ombre; marchons toujours. Tout à coup, au détour du chemin, ils virent se dresser devant eux deux hommes; ils voulurent crier : l'un des soldats tomba sans avoir eu le temps de proférer une parole; l'autre chancela une seconde, et n'eut que le temps de dire :

— A moi!

Vingt coups de fusil partirent à l'instant: à la lueur de cet éclair, on put distinguer trois hommes qui fuyaient; l'un d'eux chancela, se traîna un instant le long du talus, espérant atteindre l'autre côté de la haie. On courut à lui, ce n'était pas le guide; on l'interrogea, il ne répondit point; un soldat lui perça le bras de sa baïonnette pour voir s'il était bien mort : il l'était.

Ce fut alors Marceau qui devint le guide. L'étude qu'il avait faite des localités lui laissait l'espoir de ne point s'égarer. Effectivement, après un quart d'heure de marche, on aperçut la masse noire de la forêt. Ce fût là que, selon l'avis qu'en avaient reçu les républicains, devaient se rassembler, pour entendre une messe, les habitants de quelques villages, les débris de plusieurs armées, dix-huit cents hommes à peu près.

Les deux généraux séparèrent leur petite troupe en plusieurs colonnes, avec ordre de cerner la forêt et de se diriger par toutes les routes qui tendraient au centre; on calcula qu'une demi-heure suffirait pour prendre les positions respectives. Un peloton s'arrêta à la route qui se trouvait en face de lui; les autres s'étendirent en cercle

sur les ailes; on entendit encore un instant le bruit cadencé de leurs pas, qui allait s'affaiblissant; il s'éteignit tout à fait, et le silence s'établit. La demi-heure qui précède un combat passe vite. A peine si le soldat a le temps de voir si son fusil est bien amorcé, et de dire au camarade :

— J'ai vingt ou trente francs dans le coin de mon sac; si je meurs, tu les enverras à ma mère.

Le mot *en avant!* retentit, et chacun tressaillit, comme s'il ne s'y attendait pas.

Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient, il leur semblait que le carrefour qui forme le centre de la forêt était éclairé; en approchant, ils distinguèrent des torches qui flamboyaient; bientôt les objets devinrent plus distincts, et un spectacle dont aucun d'eux n'avait l'idée s'offrit à leur vue.

Sur un autel grossièrement représenté par quelques pierres amoncelées, le curé de Sainte-Marie de Rhé disait une messe; des vieillards entouraient l'autel, une torche à la main, et tout à l'entour, des femmes, des enfants, priaient à deux genoux. Entre les républicains et ce groupe, une muraille d'hommes était placée, et, sur un front plus rétréci, présentait le même plan de bataille pour la défense que pour l'attaque : il eût été évident qu'ils avaient été prévenus, quand même on n'eût pas reconnu au premier rang le guide qui avait fui; maintenant, c'était un soldat vendéen avec son costume complet, portant, sur le côté gauche de la poitrine, le cœur d'étoffe rouge qui servait

de ralliement, et, au chapeau, le mouchoir blanc qui remplaçait le panache.

Les Vendéens n'attendirent pas qu'on les attaquât : ils avaient répandu des tirailleurs dans les bois, ils commencèrent la fusillade ; les républicains s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, sans répondre au feu réitéré de leurs ennemis, sans proférer d'autres paroles, après chaque décharge, que celles-ci :

— Serrez les rangs ! serrez les rangs !

Le prêtre n'avait pas achevé sa messe, et il continuait; son auditoire semblait étranger à ce qui se passait et demeurait à genoux. Les soldats républicains avançaient toujours. Quand ils furent à trente pas de leurs ennemis, le premier rang se mit à genoux; trois lignes de fusils s'abaissèrent comme des épis que le vent courbe. La fusillade éclata : on vit s'éclaircir les rangs des Vendéens, et quelques balles, passant au travers, allèrent jusqu'au pied de l'autel tuer des femmes et des enfants. Il y eut, dans cette foule, un instant de cris et de tumulte. Le prêtre leva Dieu, les têtes se courbèrent jusqu'à terre, et tout rentra dans le silence.

Les républicains firent une seconde décharge à dix pas, avec autant de calme qu'à une revue, avec autant de précision que devant une cible. Les Vendéens ripostèrent, puis ni les uns ni les autres n'eurent le temps de recharger leurs armes : c'était le tour de la baïonnette ; et ici tout l'avantage était aux républicains, régulièrement armés. Le prêtre disait toujours la messe.

Les Vendéens reculèrent ; des rangs entiers tombaient

sans autre bruit que des malédictions. Le prêtre s'en aperçut ; il fit un signe : les torches s'éteignirent, le combat rentra dans l'obscurité. Ce ne fut plus alors qu'une scène de désordre et de carnage, où chacun frappa sans voir, avec rage, et mourut sans demander merci, merci qu'on n'accorde guère quand on se la demande dans la même langue.

Cependant ces mots : « Grâce ! grâce ! » étaient prononcés d'une voix déchirante aux genoux de Marceau, qui allait frapper.

C'était un jeune Vendéen, un enfant sans armes, qui cherchait à sortir de cette horrible mêlée.

— Grâce ! grâce ! disait-il, sauvez-moi ! au nom du ciel, au nom de votre mère !

Le général l'entraîna à quelques pas du champ de bataille, pour le soustraire aux regards de ses soldats ; mais bientôt il fut forcé de s'arrêter : le jeune homme s'était évanoui. Cet excès de terreur, de la part d'un soldat, étonna le général : il ne s'empressa pas moins de le secourir ; il ouvrit son habit pour lui donner de l'air : c'était une femme.

Il n'y avait pas un instant à perdre : les ordres de la Convention étaient précis : tout Vendéen pris les armes à la main ou faisant partie d'un rassemblement, quel que fût son sexe où son âge, devait périr sur l'échafaud. Il assit la jeune fille au pied d'un arbre, courut vers le champ de bataille. Parmi les morts, il distingua un jeune officier républicain dont la taille lui parut être à peu près celle de l'inconnue ; il lui enleva promptement son uniforme

et son chapeau, et revint auprès de la Vendéenne. La fraîcheur de la nuit la tira bientôt de son évanouissement.

— Mon père! mon père! furent ses premiers mots.

Puis elle se leva et appuya ses mains sur son front, comme pour y fixer ses idées.

— Oh! c'est affreux; j'étais avec lui, je l'ai abandonné; mon père, mon père! il sera mort!

—Notre jeune maîtresse, mademoiselle Blanche, dit une tête qui parut tout à coup derrière l'arbre, le marquis de Beaulieu vit, il est sauvé. Vivent le roi et la bonne cause!

Celui qui avait dit ces mots disparut comme une ombre, et cependant pas si vite que Marceau n'eût le temps de reconnaître le paysan de Saint-Crépin.

— Tinguy, Tinguy! s'écria la jeune fille étendant ses bras vers le métayer.

— Silence! un mot vous dénonce; je ne pourrais pas vous sauver, et je veux vous sauver, moi! Mettez cet habit et ce chapeau, et attendez ici.

Il retourna sur le champ de bataille, donna aux soldats l'ordre de se retirer sur Cholet, laissa à son collègue le commandement de la troupe et revint près de la jeune Vendéenne.

Il la trouva prête à le suivre. Tous deux se dirigèrent vers une espèce de grande route, où le domestique de Marceau attendait le général avec des chevaux de main, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du pays, où les routes ne sont que ravins et fondrières. Là, son embarras redoubla : il craignait que sa jeune ompagne ne sût pas monter à cheval et n'eût pas

la force de marcher à pied; mais elle l'eut bientôt rassuré, en manœuvrant sa monture avec moins de force, mais avec autant de grâce que le meilleur cavalier *. Elle vit la surprise de Marceau et sourit.

— Vous serez moins étonné, lui dit-elle, lorsque vous me connaîtrez. Vous verrez par quelle suite de circonstances les exercices des hommes me sont devenus familiers; vous avez l'air si bon, que je vous dirai tous les événements de ma vie, si jeune et déjà si tourmentée.

— Oui, oui, mais plus tard, dit Marceau; nous aurons le temps, car vous êtes ma prisonnière, et, pour vous-même, je ne veux pas vous rendre votre liberté. Maintenant, ce que nous avons à faire est de gagner Cholet au plus vite. Ainsi donc affermissez-vous sur votre selle, et au galop, mon cavalier!

— Au galop! reprit la Vendéenne.

Et, trois quarts d'heure après, ils entraient à Cholet. Le général en chef était à la mairie. Marceau monta, laissant à la porte son domestique et sa prisonnière. Il rendit compte, en quelques mots, de sa mission et revint, avec sa petite escorte, chercher un gîte à l'hôtel des *Sans-*

* Quand même ce qui suit n'expliquerait pas cette habileté rare chez nous pour une femme, l'usage du pays la justifierait. Les dames des *châteaux* mêmes montent à cheval, littéralement parlant, comme un fashionable de Longchamps; seulement, elles portent sous leurs robes, que la selle relève, des pantalons pareils à ceux que l'on met aux enfants. Les femmes du peuple ne prennent pas même cette précaution, quoique la couleur de leur peau m'ait ongtemps fait croire le contraire.

Culottes, inscription qui avait remplacé, sur l'enseigne, les mots : *Au grand saint Nicolas*.

Marceau retint deux chambres; il conduisit la jeune fille à l'une d'elles, l'invita à se jeter tout habillée sur son lit, pour y prendre quelques instants d'un repos dont elle devait avoir grand besoin, après la nuit affreuse qu'elle venait de passer, et alla s'enfermer dans la sienne; car, maintenant, il avait la responsabilité d'une existence, et il fallait qu'il songeât au moyen de la conserver.

Blanche, de son côté, avait à rêver aussi, à son père d'abord, puis à ce jeune général républicain, à la figure et à la voix douces. Tout cela lui semblait un songe. Elle marchait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, s'arrêtant devant une glace pour se convaincre que c'était bien elle; puis elle pleurait en songeant à l'abandon dans lequel elle se trouvait; l'idée de sa mort, de la mort sur l'échafaud ne lui vint même pas; Marceau avait dit avec sa voix douce :

— Je vous sauverai.

Puis pourquoi, elle, née d'hier, l'aurait-on fait mourir? Belle et inoffensive, pourquoi les hommes auraient-ils demandé sa tête et son sang? A peine pouvait-elle croire elle-même qu'elle courût un danger. Son père, au contraire, chef vendéen, tuait et pouvait être tué; mais elle, elle, pauvre jeune fille, donnant encore la main à l'enfance. Oh! bien loin de croire à de tristes présages, elle entrevoyait la vie belle et joyeuse, l'avenir immense; cette guerre finirait, le château vide verrait revenir ses hôtes. Un jour, un jeune homme fatigué y demanderait l'hospitalité; il

aurait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, une voix douce, des cheveux blonds, un habit de général, il resterait longtemps... Rêve, rêve, pauvre Blanche!

Il y a un âge de la jeunesse où le malheur est si étranger à l'existence, qu'il semble qu'il ne pourra jamais s'y acclimater; quelque triste que soit une idée, elle s'achève par un sourire. C'est que l'on ne voit la vie que d'un côté de l'horizon; c'est que le passé n'a pas encore eu le temps de faire douter de l'avenir.

Marceau rêvait aussi; mais lui voyait déjà dans la vie : il connaissait les haines politiques du moment; il savait les exigences d'une révolution; il cherchait un moyen de sauver Blanche qui dormait. Un seul se présentait à son esprit : c'était de la conduire lui-même à Nantes, où habitait sa famille. Depuis trois ans, il n'avait vu ni sa mère ni sa sœur, et, se trouvant à quelques lieues seulement de cette ville, il semblait tout naturel qu'il demandât une permission au général en chef. Il s'arrêta à cette idée. Le jour commençait à paraître, il se rendit chez le général Westermann; ce qu'il demandait lui fut accordé sans difficulté. Il voulait qu'elle lui fût remise à l'instant même, ne croyant pas que Blanche pût partir assez tôt; mais il fallait que cette permission portât une seconde signature, celle du représentant du peuple Delmar. Il n'y avait qu'une heure que celui-ci était arrivé avec la troupe d'expédition; il prenait, dans la chambre voisine, quelques instants de repos, et, aussitôt son réveil, le général en chef promit à Marceau de la lui envoyer.

En entrant à l'auberge, il rencontra le général Dumas

qui le cherchait. Les deux amis n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre; bientôt il sut toute l'aventure de la nuit. Tandis qu'il faisait préparer le déjeuner, Marceau monta chez sa prisonnière, qui l'avait déjà fait demander; il lui annonça la visite de son collègue, qui ne tarda pas à se présenter : ses premiers mots rassurèrent Blanche, et, après un instant de conversation, elle n'éprouvait plus que la gêne inséparable de la position d'une jeune fille placée au milieu de deux hommes qu'elle connaît à peine.

Ils allaient se mettre à table, lorsque la porte s'ouvrit. Le représentant du peuple Delmar parut sur le seuil.

A peine avons-nous eu le temps, au commencement de cette histoire, de dire un mot de ce nouveau personnage.

C'était un de ces hommes que Robespierre mettait comme un bras au bout du sien, pour atteindre en province; qui croyaient avoir compris son système de régénération, parce qu'il leur avait dit : « Il faut régénérer; » et entre les mains desquels la guillotine était plus active qu'intelligente.

Cette apparition sinistre fit tressaillir Blanche, avant même qu'elle sût qui il était.

— Ah! ah! dit-il à Marceau, tu veux déjà nous quitter, citoyen général? Mais tu t'es si bien conduit cette nuit, que je n'ai rien à te refuser; cependant je t'en veux un peu d'avoir laissé échapper le marquis de Beaulieu; j'avais promis à la Convention de lui envoyer sa tête.

Blanche était debout, pâle et froide comme une statue

de la Terreur. Marceau, sans affectation, se plaça devant elle.

— Mais ce qui est différé n'est pas perdu, continua Delmar; les limiers républicains ont bon nez et bonnes dents, et nous suivons sa piste. Voilà la permission, ajouta-t-il; elle est en règle, tu partiras quand tu voudras; mais, auparavant, je viens te demander à déjeuner; je n'ai pas voulu quitter un brave tel que toi sans boire au salut de la République et à l'extermination des brigands.

Dans la position où se trouvaient les deux généraux, cette marque d'estime ne leur était rien moins qu'agréable; Blanche s'était assise, et avait repris quelque courage. On se mit à table, et la jeune fille, pour ne pas se trouver en face de Delmar, fut obligée de prendre place à ses côtés. Elle s'assit assez loin de lui pour ne pas le toucher, et se rassura peu à peu en s'apercevant que le représentant du peuple s'occupait plus du repas que des convives qui le partageaient avec lui. Cependant, de temps en temps, une ou deux paroles sanguinaires tombaient de ses lèvres et faisaient passer un frisson dans les veines de la jeune fille; mais, du reste, aucun danger réel ne paraissait exister pour elle : les généraux espéraient qu'il les quitterait sans même lui adresser une parole directe. Le désir de partir était pour Marceau un prétexte d'abréger le repas; il touchait à sa fin, chacun commençait à respirer plus à l'aise, lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre sur la place de la ville, située en face de l'auberge; les généraux sautèrent sur leurs armes, qu'ils avaient déposées près d'eux. Delmar les arrêta.

— Bien, mes braves! dit-il en riant et en balançant sa chaise ; bien, j'aime à voir que vous êtes sur vos gardes; mais remettez-vous à table, il n'y a là rien à faire pour vous.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? dit Marceau.

— Rien, reprit Delmar ; les prisonniers de cette nuit qu'on fusille.

Blanche jeta un cri de terreur.

— Oh ! les malheureux ! s'écria-t-elle.

Delmar posa son verre, qu'il allait porter à ses lèvres, et se retourna lentement vers elle.

— Ah ! voilà qui va bien, dit-il ; si maintenant les soldats tremblent comme des femmes, il faudra habiller les femmes en soldats; il est vrai que tu es bien jeune, ajouta-t-il en lui prenant les deux mains et en la regardant en face ; mais tu t'y habitueras.

— Oh ! jamais ! jamais ! s'écria Blanche sans songer combien il était dangereux pour elle de manifester ses sentiments devant un semblable témoin. Jamais je ne m'habituerai à de telles horreurs.

— Enfant, reprit Delmar en lui lâchant les mains, crois-tu que l'on puisse régénérer une nation sans lui tirer du sang, réprimer les factions sans dresser d'échafauds ? As-tu jamais vu une révolution passer sur un peuple le niveau de l'égalité sans abattre quelques têtes ? Malheur alors, malheur aux grands, car la baguette de Tarquin les a désignés !

Il se tut un instant, puis continua :

— D'ailleurs, qu'est-ce que la mort ? Un sommeil sans

songe, sans réveil. Qu'est-ce que le sang? Une liqueur rouge, à peu près semblable à celle que contient cette bouteille, et qui ne produit d'effet sur notre esprit que par l'idée qu'on y attache. Sombreuil en a bu. Eh bien, tu te tais? Voyons, n'as-tu pas à la bouche quelque argument philanthropique? A ta place, un girondin ne resterait pas court.

Blanche était donc forcée de continuer cette conversation.

— Oh! dit-elle en tremblant, êtes-vous bien sûr que Dieu vous ait donné le droit de frapper ainsi ?

— Dieu ne frappe-t-il pas, lui?

— Oui, mais il voit au delà de la vie, tandis que l'homme, quand il tue, ne sait ni ce qu'il donne ni ce qu'il ôte.

— Soit; eh bien, l'âme est immortelle ou elle ne l'est pas; si le corps n'est que matière, est-ce un crime de rendre un peu plus tôt à la matière ce que Dieu lui avait emprunté? Si une âme l'habite, et que cette âme soit immortelle, je ne puis la tuer : le corps n'est qu'un vêtement que je lui ôte, ou plutôt une prison d'où je la tire. Maintenant, écoute un conseil, car je veux bien t'en donner un : garde tes réflexions philosophiques et tes arguments de collége pour défendre ta propre vie, si jamais tu tombes entre les mains de Charette ou de Bernard de Marigny, car ils ne te feraient pas plus grâce que je ne l'ai faite à leurs soldats. Quant à moi, tu te repentirais peut-être de les répéter une seconde fois en ma présence : souviens-t'en.

Il sortit.

Il y eut un moment de silence. Marceau posa ses pistolets, qu'il avait armés pendant cette conversation.

— Oh ! dit-il en le suivant du doigt, jamais homme, sans s'en douter, n'a touché la mort de si près que tu viens de le faire ! — Blanche, savez-vous que, si un geste, un mot, lui étaient échappés qui prouvassent qu'il vous reconnaissait, savez-vous que je lui brûlais la cervelle ?

Elle n'écoutait pas. Une seule idée la possédait : c'est que cet homme était chargé de poursuivre les débris de l'armée que commandait le marquis de Beaulieu.

— Oh! mon Dieu! disait-elle en cachant sa tête dans ses mains, oh ! mon Dieu ! quand je pense que mon père peut tomber entre les mains de ce tigre ; que, s'il eût été fait prisonnier cette nuit, il était possible que là, devant... C'est exécrable, c'est atroce ! n'est-il donc plus de pitié dans ce monde ? Oh ! pardon, pardon, dit-elle à Marceau ; qui plus que moi doit savoir le contraire ? Mon Dieu ! mon Dieu !...

Dans ce moment, le domestique entra et annonça que les chevaux étaient prêts.

— Partons, au nom du ciel, partons ! il y a du sang dans l'air qu'on respire ici.

— Partons, répondit Marceau.

Et tous trois descendirent à l'instant.

III

Marceau trouva à la porte un détachement de trente hommes que le général en chef avait fait monter à cheval pour l'escorter jusqu'à Nantes. Dumas les accompagna quelque temps; mais, à une lieue de Chollet, son ami insista fortement pour qu'il retournât; de plus loin, il eût été dangereux de revenir seul. Il prit donc congé d'eux, mit son cheval au galop et disparut bientôt à l'angle d'un chemin.

Puis Marceau désirait se trouver seul avec la jeune Vendéenne. Elle avait l'histoire de sa vie à lui raconter, et il lui semblait que cette vie devait être pleine d'intérêt. Il rapprocha son cheval de celui de Blanche.

— Eh bien, lui dit-il, maintenant que nous sommes tranquilles et que nous avons une longue route à faire, causons, causons de vous; je sais qui vous êtes, mais voilà tout. Comment vous trouviez-vous dans ce rassemblement? D'où vous vient cette habitude de porter des habits d'homme? Parlez: nous autres soldats, nous sommes habitués à entendre des paroles brèves et dures. Parlez-moi longtemps de vous, de votre enfance, je vous en prie.

Marceau, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'habituer à employer, en parlant à Blanche, le langage républicain de l'époque.

Blanche alors lui raconta sa vie; comment, jeune, sa mère était morte et l'avait laissée tout enfant aux mains du marquis de Beaulieu ; comment son éducation, donnée par un homme, l'avait familiarisée avec des exercices qui, lorsque éclata l'insurrection de la Vendée, lui étaient devenus si utiles et lui avaient permis de suivre son père. Elle lui déroula tous les événements de cette guerre, depuis l'émeute de Saint-Florent jusqu'au combat où Marceau lui avait sauvé la vie. Elle parla longtemps, comme il le lui avait demandé, car elle voyait qu'on l'écoutait avec bonheur. Au moment où elle achevait son récit, on aperçut à l'horizon Nantes, dont les lumières tremblaient dans la brume. La petite troupe traversa la Loire, et, quelques instants après, Marceau était dans les bras de sa mère.

Après les premiers embrassements, il présenta à sa famille sa jeune compagne de voyage : quelques mots suffirent pour intéresser vivement sa mère et ses sœurs. A peine Blanche eut-elle manifesté le désir de reprendre les habits de son sexe, que les deux jeunes filles l'entraînèrent à l'envi, et se disputèrent le plaisir de lui servir de femme de chambre.

Cette conduite, si simple qu'elle paraisse au premier abord, acquérait cependant un grand prix par les circonstances du moment. Nantes se débattait sous le proconsulat de Carrier.

C'est un étrange spectacle pour l'esprit et les yeux, que celui d'une ville entière toute saignante des morsures d'un seul homme. On se demande d'où vient cette force que

prend une volonté sur quatre-vingt mille individus qu'elle domine, et comment, quand un seul dit : « Je veux ! » tous ne se lèvent point pour dire : « C'est bien !... mais nous ne voulons pas, nous ! » C'est qu'il y a habitude de servilité dans l'âme des masses, que les individus seuls ont parfois d'ardents désirs d'être libres. C'est que le peuple, comme le dit Shakspeare, ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César qu'en le faisant César. Voilà pourquoi il y a des tyrans de liberté, comme il y a des tyrans de monarchie.

Donc, le sang coulait à Nantes par les rues, et Carrier, qui était à Robespierre ce qu'est l'hyène au tigre et le chacal au lion, se gorgeait du plus pur de ce sang, en attendant qu'il le rendît mêlé au sien.

C'étaient des moyens tout nouveaux de massacre : la guillotine s'ébrèche si vite ! Il imagina les noyades, dont le nom est devenu inséparable de son nom ; des bateaux furent confectionnés exprès dans le port, on savait dans quel but, on venait les voir sur le chantier; c'était chose curieuse et nouvelle que ces soupapes de vingt pieds qui s'ouvraient pour précipiter à fond d'eau les malheureux voués à ce supplice ; et, le jour fatal de leur essai, il y eut presque autant de peuple sur la rive que lorsqu'on lance un vaisseau avec un bouquet à son grand mât et des pavillons à toutes ses vergues.

Oh ! trois fois malheur aux hommes qui, comme Carrier, ont appliqué leur imagination à inventer des variantes à la mort ; car tout moyen de détruire l'homme est facile à l'homme ! Malheur à ceux qui, sans théorie, ont fait des

meurtres inutiles! Ils sont cause que nos mères tremblent en prononçant les mots *révolution* et *république*, inséparables pour elles des mots *massacre* et *destruction*; et nos mères nous font hommes, et, à quinze ans, lequel d'entre nous, en sortant des mains de sa mère, ne frémissait pas aussi aux mots *révolution* et *république?* lequel de nous n'a pas eu toute son éducation politique à refaire avant d'oser envisager froidement ce chiffre qu'il avait regardé longtemps comme fatal, — 93? auquel de nous n'a-t-il pas fallu toute sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les trois colosses de notre révolution, Mirabeau, Danton, Robespierre? Mais, enfin, nous nous sommes habitués à leur vue, nous avons étudié le terrain sur lequel ils marchaient, le principe qui les faisait agir, et involontairement nous nous sommes rappelé ces terribles paroles d'une autre époque : *Chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau, qui avait encore de la besogne à faire ;* ce ne sont point eux qui ont dépassé la Révolution; c'est la Révolution qui les a dépassés.

Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car maintenant le peuple écrit l'histoire du peuple. Il n'en était pas ainsi du temps de MM. les historiographes de la couronne ; n'ai-je pas entendu dire, tout enfant, que Louis XI était un mauvais roi, et Louis XIV un grand prince?

Revenons à Marceau et à toute une famille que son nom protégeait contre Carrier même. C'était une réputation de républicanisme si pure que celle du jeune général, qu'un

soupçon n'eût pas osé atteindre sa mère ni ses sœurs. Voilà pourquoi l'une d'elles, jeune fille de seize ans, comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, aimait et était aimée, et la mère de Marceau, craintive comme une mère, voyant un second protecteur dans un époux, pressait, autant qu'elle le pouvait, un mariage qui était sur le point de s'accomplir, lorsque Marceau et la jeune Vendéenne arrivèrent à Nantes. Le retour du général en un tel moment fut une double joie.

Blanche fut remise aux deux jeunes filles, qui devinrent ses amies en l'embrassant; car il y a un âge où chaque jeune fille croit trouver une amie éternelle dans l'amie qu'elle connaît depuis une heure. Elles sortirent ensemble; une chose presque aussi importante qu'un mariage les occupait : une toilette de femme; Blanche ne devait pas conserver plus longtemps ses habits d'homme.

Bientôt elles la ramenèrent parée de leur double toilette; il avait fallu qu'elle mît la robe de l'une et le châle de l'autre. Folles jeunes filles! Il est vrai qu'elles n'avaient à elles trois que l'âge de la mère de Marceau, qui était encore belle.

Lorsque Blanche rentra, le jeune général fit quelques pas au devant d'elle, et s'arrêta étonné. Sous son premier costume, il avait à peine remarqué sa beauté céleste et ses grâces, qu'elle avait reprises avec ses habits de femme. Elle avait tout fait, il est vrai, pour paraître jolie : un instant elle avait oublié, devant une glace, guerre, Vendée et carnage : c'est que l'âme la plus naïve a sa coquetterie,

lorsqu'elle commence à aimer, et qu'elle veut plaire à celui qu'elle aime.

Marceau voulut parler et ne put prononcer une parole; Blanche sourit et lui tendit la main, toute joyeuse, car elle vit qu'elle lui avait paru aussi belle qu'elle désirait le paraître.

Le soir, le jeune fiancé de la sœur de Marceau vint, et, comme tout amour est égoïste, depuis l'amour-propre jusqu'à l'amour maternel, il y eut une maison dans la ville de Nantes, une seule peut-être, où tout fut bonheur et joie, quand autour d'elle tout était larmes et douleurs.

Oh! comme Blanche et Marceau se laissaient vivre de leur nouvelle vie! comme l'autre leur semblait loin derrière eux! C'était presque un rêve. Seulement, de temps en temps, le cœur de Blanche se serrait, et des larmes jaillissaient de ses yeux: c'est que tout à coup elle pensait à son père. Marceau la rassurait; puis, pour la distraire, il lui racontait ses premières campagnes; comment le collégien était devenu soldat à quinze ans, officier à dix-sept, colonel à dix-neuf, général à vingt et un. Blanche les lui faisait répéter souvent; car, dans tout ce qu'il disait, il n'y avait pas un mot d'un autre amour.

Et cependant Marceau avait aimé, aimé de toutes les puissances de son âme, il le croyait, du moins. Puis bientôt il avait été trompé, trahi: le mépris, à grand'peine, s'était fait place dans un cœur si jeune, qu'il n'y avait que passions. Le sang qui brûlait ses veines s'était refroidi lentement, une froideur mélancolique avait remplacé l'exaltation; Marceau, enfin, avant de connaître Blanche,

n'était plus qu'un malade privé, par l'absence subite de la fièvre, de l'énergie et de la force qu'il ne devait qu'à sa seule présence.

Eh bien, tous ces songes de bonheur, tous ces éléments d'une vie nouvelle, tous ces prestiges de la jeunesse, que Marceau croyait à jamais perdus pour lui, renaissaient dans un lointain encore vague, mais que cependant il pouvait atteindre un jour : lui-même s'étonnait que le sourire revînt quelquefois, et sans sujet, passer sur ses lèvres; il respirait à pleine poitrine, et ne ressentait plus rien de cette difficulté de vivre qui, la veille encore, absorbait ses forces et lui faisait désirer une mort prochaine comme la seule barrière que ne puisse dépasser la douleur.

Blanche, de son côté, entraînée d'abord vers Marceau par un sentiment naturel de reconnaissance, attribuait à ce sentiment les diverses émotions qui l'agitaient. N'était-il pas tout simple qu'elle désirât constamment la présence de l'homme qui lui avait sauvé la vie? Les paroles qui s'échappaient des lèvres de son libérateur pouvaient-elles lui être indifférentes? Sa physionomie, empreinte d'une mélancolie si profonde, ne devait-elle pas éveiller la pitié? Et, lorsqu'elle le voyait soupirer en la regardant, n'était-elle pas toujours prête à dire : « Que puis-je faire pour vous, ami, pour vous qui avez tant fait pour moi? »

C'est agités de ces divers sentiments, qui, chaque jour, acquéraient une force nouvelle, que Blanche et Marceau passèrent les premiers temps de leur séjour à Nantes; enfin l'époque fixée pour le mariage de la sœur du jeune général arriva.

Parmi les bijoux qu'il avait fait venir pour elle, Marceau choisit une parure brillante et précieuse qu'il offrit à Blanche. Blanche la regarda d'abord avec sa coquetterie de jeune fille, puis bientôt elle referma l'écrin.

— Les bijoux conviennent-ils à ma situation? dit-elle tristement. Des bijoux à moi! tandis que peut-être mon père fuit de métairie en métairie, en mendiant un morceau de pain pour sa vie, une grange pour son asile; tandis que, proscrite moi-même... Non, que ma simplicité me cache à tous les yeux; songez que je puis être reconnue.

Marceau la pressa vainement; elle ne consentit à accepter qu'une rose rouge artificielle qui se trouvait parmi les parures.

Les églises étaient fermées; ce fut donc à l'hôtel de ville que se sanctionna le mariage. La cérémonie fut courte et triste : les jeunes filles regrettaient le chœur orné de cierges et de fleurs, le dais suspendu sur la tête des jeunes époux, sous lequel s'échangent les rires de ceux qui le soutiennent, et la bénédiction du prêtre qui dit : « Allez, enfants, et soyez heureux! »

A la porte de l'hôtel de ville, une députation de mariniers attendait les mariés. Le grade de Marceau attirait à sa sœur cet hommage; un de ces hommes, dont la figure ne lui paraissait pas inconnue, avait deux bouquets : il donna l'un à l'épouse; puis, s'avançant vers Blanche, qui le regardait fixement, il lui présenta l'autre.

— Tinguy, où est mon père? dit Blanche en pâlissant.

— A Saint-Florent, répondit le marinier .Prenez ce

bouquet; il y a dedans une lettre. Vivent le roi et la bonne cause, mademoiselle Blanche!

Blanche voulut l'arrêter, lui parler, l'interroger; il avait disparu. Marceau reconnut le guide, et, malgré lui, il admirait le dévouement, l'adresse et l'audace de ce paysan.

Blanche lut la lettre avec anxiété. Les Vendéens éprouvaient défaites sur défaites; toute une population émigrait, reculant devant l'incendie et la famine. Le reste de la lettre était consacré à des remercîments à Marceau. Le marquis avait tout appris par la surveillance de Tinguy. Blanche était triste; cette lettre l'avait rejetée au milieu des horreurs de la guerre; elle s'appuyait sur le bras de Marceau plus que d'habitude, elle lui parlait de plus près et d'une voix plus douce. Marceau l'aurait voulue plus triste encore; car plus la tristesse est profonde, plus il y a d'abandon; et, je l'ai déjà dit, il y a bien de l'égoïsme dans l'amour.

Pendant la cérémonie, un étranger qui avait, disait-il, des choses de la dernière importance à communiquer à Marceau, avait été introduit dans le salon. En y entrant, Marceau, la tête penchée vers Blanche, qui lui donnait le bras, ne l'aperçut point d'abord; mais tout à coup il sentit ce bras tressaillir, il leva la tête : Blanche et lui étaient en face de Delmar.

Le représentant du peuple s'approcha lentement, les yeux fixés sur Blanche, le rire sur les lèvres; Marceau, la sueur sur le front, le regardait s'avancer comme don Juan regarde la statue du commandeur.

— Citoyenne, tu as un frère?

Blanche balbutia et fut près de se jeter dans les bras de Marceau. Delmar continua :

— Si ma mémoire et ta ressemblance ne me trompent point, nous avons déjeuné ensemble à Cholet. Comment se fait-il que, depuis cette époque, je ne l'aie pas revu dans les rangs de l'armée républicaine?

Blanche sentait ses forces près de l'abandonner : l'œil perçant de Delmar suivait les progrès de son trouble, et elle allait tomber sous ce regard, lorsqu'il se détourna d'elle et se fixa sur Marceau.

Alors ce fut Delmar qui tressaillit à son tour. Le jeune général avait la main sur la garde de son épée, qu'il serrait convulsivement. La figure du représentant du peuple reprit aussitôt son expression habituelle ; il parut avoir totalement oublié ce qu'il venait de dire, et, prenant Marceau par le bras, il l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre, l'entretint quelques instants de la situation actuelle de la Vendée et lui apprit qu'il était venu à Nantes pour se concerter avec Carrier sur les nouvelles mesures de rigueur qu'il était urgent de prendre à l'égard des révoltés. Il annonça que le général Dumas était rappelé à Paris; et, le quittant bientôt, il passa avec un salut et un sourire devant le fauteuil où Blanche était tombée en quittant le bras de Marceau, et où elle était restée froide et pâle.

Deux heures après, Marceau reçut l'ordre de partir sans délai pour rejoindre l'armée de l'Ouest, et y reprendre le commandement de sa brigade.

Cet ordre subit et imprévu l'étonna ; il crut y voir quel-

que rapport avec la scène qui s'était passée un instant auparavant : sa permission n'expirait que dans quinze jours. Il courut chez Delmar pour obtenir de lui quelques explications; Delmar était reparti aussitôt après son entrevue avec Carrier.

Il fallait obéir; balancer, c'était se perdre. A cette époque, les généraux étaient soumis au pouvoir des représentants du peuple envoyés par la Convention, et, si quelques revers furent causés par leur impéritie, plus d'une victoire aussi fut due à l'alternative constante où se trouvaient les chefs de vaincre ou de porter leur tête sur l'échafaud.

Marceau était près de Blanche lorsqu'il reçut cet ordre. Tout étourdi d'un coup aussi inattendu, il n'avait pas le courage de lui annoncer un départ qui la laissait seule et sans défense au milieu d'une ville arrosée chaque jour du sang de ses compatriotes. Elle s'aperçut de son trouble, et, son inquiétude surmontant sa timidité, elle s'approcha de lui avec le regard inquiet d'une femme aimée, qui sait qu'elle a le droit d'interroger, et qui interroge. Marceau lui présenta l'ordre qu'il venait de recevoir. Blanche y eut à peine jeté les yeux, qu'elle comprit à quel danger le défaut d'obéissance exposait son protecteur; son cœur se brisait, et cependant elle trouva la force de l'engager à partir sans retard. Les femmes possèdent mieux que les hommes cette espèce de courage, parce que, chez elles, il tient d'un côté à la pudeur. Marceau la regarda tristement :

— Et vous aussi, Blanche, dit-il, vous ordonnez que je

m'éloigne? Au fait, dit-il en se levant, et comme se parlant à lui-même, qui pouvait me faire croire le contraire? Insensé que j'étais! Lorsque je songeais à ce départ, j'avais quelquefois pensé qu'il lui coûterait des regrets et des pleurs.

Il marchait à grands pas.

— Insensé! des regrets, des pleurs! Comme si je ne lui étais pas indifférent!

En se retournant, il se trouva en face de Blanche : deux larmes roulaient sur les joues de la jeune fille muette, dont les soupirs saccadés soulevaient la poitrine. A son tour, Marceau sentit des pleurs dans ses yeux.

— Oh! pardonnez-moi, lui dit-il, pardonnez-moi, Blanche; mais je suis bien malheureux, et le malheur rend défiant. Près de vous toujours, ma vie semblait s'être mêlée à la vôtre; comment séparer vos heures de mes heures, mes jours de vos jours? J'avais tout oublié; je croyais à l'éternité ainsi. Oh! malheur, malheur! je rêvais, et je m'éveille. Blanche, ajouta-t-il, avec plus de calme, mais d'une voix plus triste, la guerre que nous faisons est cruelle et meurtrière, il est possible que nous ne nous revoyions jamais.

Il prit la main de Blanche, qui sanglotait.

— Oh! promettez-moi, si je tombe frappé loin de vous... Blanche, j'ai toujours eu le pressentiment d'une vie courte; promettez-moi que mon souvenir se présentera quelquefois à votre pensée, mon nom à votre bouche, ne fût-ce qu'en songe; et moi, moi, je vous promets, Blanche,

que, s'il y a entre ma vie et ma mort le temps de prononcer un nom, un seul, ce sera le vôtre.

Blanche était suffoquée par les larmes; mais il y avait dans ses yeux mille promesses plus tendres que celles que Marceau exigeait. D'une main, elle serrait celle de Marceau, qui était à ses pieds, et, de l'autre, elle lui montrait la rose rouge, dont sa tête était parée.

— Toujours, toujours! balbutia-t-elle.

Et elle tomba évanouie.

Les cris de Marceau attirèrent sa mère et ses sœurs. Il croyait Blanche morte; il se roulait à ses pieds. Tout s'exagère en amour, craintes et espérances. Le soldat n'était qu'un enfant.

Blanche ouvrit les yeux, et rougit en voyant Marceau à ses pieds, et sa famille autour de lui.

— Il part, dit-elle, pour se battre contre mon père, peut-être. Oh! épargnez mon père, si mon père tombe entre vos mains; songez que sa mort me tuerait. Que voulez-vous de plus? ajouta-t-elle en baissant la voix; je n'ai pensé à mon père qu'après avoir pensé à vous.

Puis, rappelant aussitôt son courage, elle supplia Marceau de partir : lui-même en comprenait la nécessité; aussi ne résista-t-il pas davantage à ses prières et à celles de sa mère. Les ordres nécessaires à son départ furent donnés, et, une heure après, il avait reçu les adieux de Blanche et de sa famille.

Marceau suivait, pour quitter Blanche, la route qu'il avait parcourue avec elle; il avançait sans presser ni ralentir le pas de son cheval, et chaque localité lui rap-

pelait quelques mots du récit de la jeune Vendéenne; il repassait, en quelque sorte, par l'histoire qu'elle lui avait contée; et le danger qu'elle courait, auquel il n'avait pas songé tant qu'il était près d'elle, lui paraissait bien plus grand maintenant qu'il l'avait quittée. Chaque mot de Delmar bruissait à ses oreilles : à chaque instant, il était près d'arrêter son cheval, de retourner à Nantes; et il lui fallut toute sa raison pour ne pas céder au besoin de la revoir.

Si Marceau avait pu s'occuper d'autre chose que ce qui se passait dans sa propre pensée, il aurait aperçu, à l'extrémité du chemin, et venant vers lui, un cavalier qui, après s'être arrêté un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, avait mis son cheval au galop pour le joindre, et il eût reconnu le général Dumas aussi vite qu'il en avait été reconnu lui-même.

Les deux amis sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Au même instant, un homme, les cheveux ruisselants de sueur, la figure ensanglantée, les habits déchirés, saute par-dessus une haie, roule plutôt qu'il ne descend le long du talus, et vient tomber sans force et presque sans voix aux pieds des deux amis, en proférant cette seule parole :

— Arrêtée!...

C'était Tinguy.

— Arrêtée! qui? Blanche? s'écria Marceau.

Le paysan fit un geste affirmatif; le malheureux ne pouvait plus parler. Il avait fait cinq lieues, toujours cou-

rant à travers terres et haies, genêts et ajoncs; peut-être eût-il pu courir encore une lieue, deux lieues, pour rejoindre Marceau; mais, l'ayant rejoint, il était tombé.

Marceau le considérait la bouche béante et l'œil stupide.

— Arrêtée! Blanche arrêtée! répétait-il continuellement, tandis que son ami appliquait sa gourde pleine de vin aux dents serrées du paysan. Blanche arrêtée! Voilà donc dans quel but on m'éloignait. Alexandre, s'écria-t-il en prenant la main de son ami et en le forçant de se relever, Alexandre, je retourne à Nantes; il faut m'y suivre; car ma vie, mon avenir, mon bonheur, tout est là.

Ses dents se froissaient avec violence; tout son corps était agité d'un mouvement convulsif.

— Qu'il tremble, celui qui a osé porter la main sur Blanche! Sais-tu que je l'aimais de toutes les forces de mon âme; qu'il n'est plus pour moi d'existence possible sans elle, que je veux mourir ou la sauver? Oh! fou! oh! insensé que je suis d'être parti!... Blanche arrêtée! et où a-t-elle été conduite?

Tinguy, à qui cette question était adressée, commençait à revenir à lui. On voyait les veines de son front gonflées, comme si elles étaient près de crever; ses yeux étaient pleins de sang; et à peine, tant sa poitrine était oppressée et sifflante, put-il, à cette question faite pour la seconde fois: « Où a-t-elle été conduite? » répondre:

— A la prison du Bouffays.

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux amis reprenaient au galop le chemin de Nantes.

IV

Il n'y avait pas un instant à perdre ; ce fut donc vers la maison même qu'habitait Carrier, place du Cours, que les deux amis dirigèrent leur course. Lorsqu'ils y furent arrivés, Marceau se jeta à bas de son cheval, prit machinalement ses pistolets, qui se trouvaient dans ses fontes, les cacha sous son habit, et s'élança vers l'appartement de celui qui tenait entre ses mains le destin de Blanche. Son ami le suivit plus froidement, quoique prêt cependant à le défendre s'il avait besoin de son secours, et à risquer sa vie avec autant d'insouciance que sur le champ de bataille. Mais le député de la Montagne savait trop combien il était exécré pour n'être pas défiant, et ni instances ni menaces ne purent obtenir aux généraux une entrevue.

Marceau descendit plus tranquillement que ne l'aurait pensé son ami. Depuis un instant, il paraissait avoir adopté un nouveau projet qu'il mûrissait à la hâte, et il n'y eut plus de doute qu'il s'y était arrêté, lorsqu'il pria le général Dumas de se rendre à l'instant à la poste, et de revenir l'attendre à la porte du Bouffays avec des chevaux et une voiture.

Le grade et le nom de Marceau lui ouvrirent l'entrée de cette prison ; il ordonna au geôlier de le conduire au cachot où Blanche était enfermée. Celui-ci hésita un instant : Marceau réitéra son ordre d'un ton plus impératif, et le concierge obéit en lui faisant signe de le suivre.

— Elle n'est pas seule, dit son conducteur en ouvrant la porte basse et cintrée d'un cachot dont l'obscurité fit tressaillir Marceau; mais elle ne tardera pas à être débarrassée de son compagnon, on le guillotine aujourd'hui.

A ces mots, il referma la porte sur Marceau, et l'engagea à abréger, autant que possible, une entrevue qui pouvait le compromettre.

Encore ébloui de son passage subit du jour à la nuit, Marceau étendait ses bras comme un homme qui rêve, cherchant à prononcer le nom de Blanche, qu'il ne pouvait articuler, et ne pouvant percer de ses regards les ténèbres qui l'environnaient; il entendit un cri : la jeune fille se jeta dans ses bras; elle l'avait reconnu aussitôt : sa vue, à elle, était déjà habituée à la nuit.

Elle se jeta dans ses bras, car il y eut un instant où la terreur lui fit oublier âge et sexe : il ne s'agissait plus que de la vie ou de la mort. Elle se cramponna à lui comme un naufragé à une roche, avec des sanglots inarticulés et des étreintes convulsives.

— Ah! ah! vous ne m'avez donc pas abandonnée! s'écria-t-elle enfin. Ils m'ont arrêtée, traînée ici; dans la foule qui me suivait, j'ai aperçu Tinguy; j'ai crié : « Marceau! Marceau! » et il a disparu. Oh! j'étais loin d'espérer de vous revoir... même ici... Mais vous voilà... vous voilà... vous ne me quitterez plus... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas?... vous ne me laisserez point ici.

— Je voudrais, au prix de mon sang, vous en arracher l'instant même; mais...

— Oh! voyez donc; tâtez ces murs ruisselants, cette

paille infecte; vous qui êtes général, ne pouvez-vous...?

— Blanche, voici ce que je puis : frapper à cette porte, brûler la cervelle au guichetier qui l'ouvrira, vous traîner jusque dans la cour, vous faire respirer l'air, voir le ciel, et me faire tuer en vous défendant; mais, moi mort, Blanche, on vous ramènera dans ce cachot, et il n'existera plus sur la terre un seul homme qui puisse vous sauver.

— Mais le pouvez-vous, vous?

— Peut-être.

— Bientôt?

— Deux jours, Blanche; je vous demande deux jours. Mais répondez à votre tour, répondez à une question de laquelle dépendent votre vie et la mienne... Répondez comme vous répondriez à Dieu... Blanche, m'aimez-vous?

— Est-ce le moment et le lieu où une telle question doive être faite, et où l'on puisse y répondre? Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour?

— Oui, c'est le moment; car nous sommes entre la vie et la tombe, entre l'existence et l'éternité. Blanche, hâte-toi de me répondre : chaque instant nous vole un jour, chaque heure une année... Blanche, m'aimes-tu?

— Oh! oui, oui...

Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille, qui, oubliant qu'on ne pouvait voir sa rougeur, cacha sa tête dans les bras de Marceau.

— Eh bien, Blanche, il faut à l'instant même que tu m'acceptes pour époux.

Tout le corps de la jeune fille tressaillit.

— Quel peut être votre dessein ?

— Mon dessein est de t'arracher à la mort ; nous verrons s'ils osent envoyer à l'échafaud la femme d'un général républicain.

Blanche comprit alors toute sa pensée; elle frémit du danger auquel il s'exposait pour la sauver. Son amour en prit une nouvelle force ; mais, rappelant son courage :

— C'est impossible, dit-elle avec fermeté.

— Impossible ? interrompit Marceau, impossible ? Mais c'est folie ! et quel obstacle peut s'élever entre nous et le bonheur, puisque tu viens de m'avouer que tu m'aimes ? Crois-tu donc que ce soit un jeu ? Mais écoute donc, écoute, c'est ta mort ! Vois ! la mort de l'échafaud, le bourreau, la hache, la charrette !

— Oh ! pitié, pitié ! c'est affreux ! Mais toi, toi, une fois que je serai ta femme, si ce titre ne me sauve pas, il te perd avec moi !...

— Voilà donc le motif qui te fait rejeter la seule voie de salut qui te reste ! Eh bien, écoute-moi, Blanche ; car, à mon tour, j'ai des aveux à te faire. En te voyant, je t'ai aimée ; l'amour est devenu passion, j'en vis comme de ma vie, mon existence est la tienne, mon sort sera le tien ; bonheur ou échafaud, je partagerai tout avec toi ; je ne te quitte plus, nulle puissance humaine ne pourra nous séparer ; ou, si je te quitte, je n'ai qu'à crier : *Vive le roi !* ce mot me rouvre ta prison, et nous n'en sortons plus qu'ensemble. Eh bien, soit : ce sera quelque chose

qu'une nuit dans le même cachot, le trajet dans la même charrette, la mort sur le même échafaud.

— Oh! non, non, va-t'en; laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi !

— Que je m'en aille? Prends garde à ce que tu dis et à ce que tu veux; car, si je sors d'ici sans que tu sois à moi, sans que tu m'aies donné le droit de te défendre, j'irai trouver ton père, ton père auquel tu ne songes pas, et qui pleure, et je lui dirai : « Vieillard, elle pouvait se sauver, ta fille, et elle ne l'a point voulu; elle a voulu que tes derniers jours se passassent dans le deuil, et que son sang rejaillît jusque sur tes cheveux blancs... Pleure, pleure, vieillard, non de ce que ta fille est morte, mais de ce qu'elle ne t'aimait pas assez pour vivre. »

Marceau avait repoussé Blanche; elle était allée tomber à genoux à quelques pas de lui, et lui se promenait, les dents serrées, les bras sur la poitrine, avec le rire d'un fou ou d'un damné. Il entendit les sanglots de Blanche; les larmes lui sautèrent des yeux, ses bras retombèrent sans force, et il alla rouler à ses pieds.

— Oh! par pitié, par ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, par la tombe de ta mère, Blanche, Blanche, consens à devenir ma femme : il le faut, tu le dois.

— Oui, tu le dois, jeune fille, interrompit une voix étrangère qui les fit tressaillir et relever tous deux; tu le dois, car c'est le seul moyen de conserver une vie qui commence à peine; la religion te l'ordonne, et moi, je suis prêt à bénir votre union.

Marceau, étonné, se retourna, et il reconnut le curé de

Sainte-Marie de Rhé, qui faisait partie du rassemblement qu'il avait attaqué la nuit où Blanche devint sa prisonnière.

— O mon père, s'écria-t-il en lui saisissant la main et en l'entraînant, ô mon père, obtenez d'elle qu'elle consente à vivre.

— Blanche de Beaulieu, reprit le prêtre avec un accent solennel, au nom de ton père, que mon âge et l'amitié qui nous unissait me donne le droit de représenter, je t'adjure de céder aux instances de ce jeune homme, car ton père lui-même, s'il était ici, ferait ce que je fais.

Blanche semblait agitée de mille sentiments contraires; enfin, elle se jeta dans les bras de Marceau :

— O mon ami ! lui dit-elle, je n'ai point la force de te résister plus longtemps. Marceau, je t'aime ! je t'aime et je suis ta femme.

Leurs lèvres se joignirent; Marceau était au comble de la joie ; il semblait avoir tout oublié. La voix du prêtre l'arracha bientôt à son extase.

— Hâtez-vous, enfants, disait-il ; car mes instants sont comptés ici-bas ; et, si vous tardez encore, je ne pourrai plus vous bénir que du haut des cieux.

Les deux amants tressaillirent : cette voix les rappelait sur la terre !

Blanche promena autour d'elle des regards effrayés.

— O mon ami, dit-elle, quel moment pour unir nos destinées ! quel temple pour un hymen ! Penses-tu qu'une union consacrée sous des voûtes sombres et lugubres puisse être une union durable et fortunée ?

Marceau tressaillit ; car lui-même était atteint d'une terreur superstitieuse. Il entraîna Blanche vers un endroit du cachot où le jour, glissant à travers les barreaux croisés d'un étroit soupirail, rendait les ténèbres moins épaisses ; et, là, tombant tous deux à genoux, ils attendirent la bénédiction du prêtre.

Celui-ci étendit les bras et prononça les paroles sacrées. Au même instant, un bruit d'armes et de soldats se fit entendre dans le corridor ; Blanche, effrayée, se jéta dans les bras de Marceau.

— Serait-ce déjà moi qu'ils viennent chercher ? s'écria-t-elle. O mon ami, mon ami, combien en ce moment la mort serait affreuse !

Le jeune général s'était jeté au devant de la porte, un pistolet de chaque main. Les soldats étonnés reculèrent.

— Rassurez-vous, leur dit le prêtre en se présentant ; c'est moi que l'on vient chercher, c'est moi qui vais mourir.

Les soldats l'entourèrent.

— Enfants, s'écria-t-il d'une voix forte, en s'adressant aux jeunes époux ; enfants, à genoux ; car, un pied dans la tombe, je vous envoie ma dernière bénédiction, et la bénédiction d'un mourant est sacrée.

Les soldats, étonnés, gardaient le silence ; le prêtre avait tiré de sa poitrine un crucifix qu'il était parvenu à dérober à toutes les recherches ; il l'étendait vers eux ; prêt à mourir, c'était pour eux qu'il priait. Il y eut un instant de silence et de solennité où tout le monde crut à Dieu.

— Marchons, dit le prêtre.

Les soldats l'entourèrent; la porte se referma, et tout disparut comme une vision nocturne.

Blanche se jeta dans les bras de Marceau :

— Oh! si tu me quittes, et qu'on vienne me chercher ainsi, si je ne t'ai pas là pour m'aider à passer cette porte, oh! Marceau, te figures-tu, à l'échafaud, moi! moi à l'échafaud, loin de toi, pleurant et t'appelant, sans que tu me répondes! Oh! ne t'en va pas, ne t'en va pas!... Je me jetterai à leurs pieds, je leur dirai que je ne suis pas coupable, qu'ils me laissent en prison avec toi toute ma vie, et que je les bénirai. Mais, si tu me quittes... Oh! ne me quitte donc pas.

— Blanche, je suis sûr de te sauver, je réponds de ta vie; en moins de deux jours, je serai ici avec ta grâce, et alors ce ne sera pas toute une vie de prison et de cachot, ce sera une vie d'air et de bonheur, une vie de liberté et d'amour. La porte s'ouvrit, le geôlier parut. Blanche serra plus fortement Marceau dans ses bras; elle ne voulait pas le quitter, et cependant chaque instant était précieux; il détacha doucement ses mains, dont la chaîne le retenait, lui promit qu'il serait de retour avant la fin de la deuxième journée.

— Aime-moi toujours, lui dit-il en s'élançant hors du cachot.

— Toujours! dit Blanche en retombant et en lui montrant dans ses cheveux la rose rouge qu'il lui avait donnée; et la porte se referma comme celle de l'enfer.

V

Marceau trouva le général Dumas qui l'attendait chez le concierge ; il demanda de l'encre et du papier.

— Que vas-tu faire? lui dit celui-ci effrayé de son agitation.

— Écrire à Carrier, lui demander deux jours, lui dire que sa vie me répond de la vie de Blanche.

— Malheureux ! reprit son ami en lui arrachant la lettre commencée : tu menaces, et c'est toi qui es en sa puissance ; n'as-tu pas désobéi à l'ordre que tu as reçu de rejoindre l'armée? Crois-tu que, te redoutant une fois, ses craintes s'arrêteraient même à chercher un prétexte plausible? Avant une heure, tu serais arrêté ; et que pourrais-tu alors et pour elle et pour toi? Crois-moi, que ton silence provoque son oubli ; car son oubli seul peut la sauver.

La tête de Marceau était retombée entre ses mains ; il paraissait réfléchir profondément.

— Tu as raison, s'écria-t-il en se relevant tout à coup.

Et il entraîna son ami dans la rue.

Quelques personnes étaient rassemblées autour d'une chaise de poste.

— S'il faisait du brouillard ce soir, dit une voix, je ne sais pas ce qui empêcherait une vingtaine de bons gars d'entrer dans la ville et d'enlever les prisonniers : c'est une pitié comme Nantes est gardée.

Marceau tressaillit, se retourna, reconnut Tinguy, échangea avec lui un regard d'intelligence, et s'élança dans la voiture.

— Paris! dit-il au postillon en lui donnant de l'or.

Et les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair. Partout même diligence, partout, à force d'or, Marceau obtint la promesse que des chevaux seraient préparés pour le lendemain, et que nul obstacle n'entraverait son retour.

Ce fut pendant ce voyage qu'il apprit que le général Dumas avait donné sa démission, demandant la seule faveur d'être employé comme soldat à une autre armée; il avait, en conséquence, été mis à la disposition du comité de salut public, et se rendait à Nantes au moment où Marceau le rencontra sur la route de Clisson.

A huit heures du soir, la voiture qui renfermait les deux généraux entrait à Paris.

Marceau et son ami se quittèrent sur la place du Palais-Égalité.

Marceau prit à pied la rue Saint-Honoré, la descendant du côté de Saint-Roch, s'arrêta au n° 366, et demanda le citoyen Robespierre.

— Il est au théâtre de la Nation, répondit une jeune fille de seize ou dix-huit ans; mais, si tu veux revenir dans deux heures, citoyen général, il sera rentré.

— Robespierre au théâtre de la Nation! Ne te trompes-tu pas?...

— Non, citoyen.

— Eh bien, je vais l'y rejoindre, et, si je ne l'y trouve

pas, je reviendrai l'attendre ici. Voici mon nom : le citoyen général Marceau.

Le Théâtre-Français venait de se séparer en deux troupes : Talma, accompagné des comédiens patriotes, avait émigré à l'Odéon. C'est donc à ce théâtre que Marceau se rendit, tout étonné qu'il était d'avoir à chercher dans une salle de spectacle l'austère membre du comité de salut public.

On jouait *la Mort de César*. Il entra au balcon; un jeune homme lui offrit, sur le premier banc, une place auprès de lui. Marceau l'accepta, espérant apercevoir de là l'homme qu'il cherchait.

Le spectacle n'était point commencé; une étrange fermentation régnait dans le public; des rires et des signes s'échangeaient et partaient, comme d'un quartier général, d'un groupe placé à l'orchestre; ce groupe dominait la salle, un homme dominait ce groupe : c'était Danton.

A ses côtés, parlaient quand il se taisait, et se taisaient quand il parlait, Camille Desmoulins, son séide, Philippaux, Hérault de Séchelles et Lacroix, ses apôtres.

C'était la première fois que Marceau se trouvait en face de ce Mirabeau du peuple; il l'eût reconnu à sa voix forte, à ses gestes impérieux, à son front dominateur, quand même, plusieurs fois, son nom n'eût pas été prononcé par ses amis.

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partageaient la Convention : ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre.

La Commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les girondins, après avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part; après le 31 mai, on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action; l'assemblée était l'autorité la plus étendue; une faction s'était emparée de l'assemblée; quelques hommes commandaient à cette faction; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le comité de salut public, jusqu'au 31 mai, avait été composé de conventionnels neutres; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barrère y resta comme une représentation de l'ancien comité; mais Robespierre en fut élu membre; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Hérault de Séchelles et Robert Lindet; Saint-Just se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leur forme les propositions trop violentes dans le fond; Billaud-Varennes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départements; Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or) et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs; et Barrère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête

commande au corps matériel et en fait agir chaque membre à sa volonté.

C'était dans ce parti que la Révolution s'était incarnée; il la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût, un jour, jouir de tous ses résultats.

Ce parti avait à lutter contre deux autres : l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient :

Celui de la Commune, représenté par Hébert.

Celui de la Montagne, représenté par Danton.

Hébert popularisait, dans *le Père Duchesne,* l'obscénité du langage; l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables : l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme; le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées; Anacharsis Clootz devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultra-révolutionnaire qu'on avait crue tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immortalité et l'athéisme; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 1793, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcém en applaudi aux abjurations sur la demande de la Commune, décréta, sur la demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que *toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes étaient défendues.*

Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cassation du gouvernement révolutionnaire; *le Vieux Cordelier,* rédigé par Camille Desmoulins, était

l'organe du parti. Le comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au dedans et vaincre au dehors, et, comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que, plus tard, il ne devînt pas dangereux ; la Révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé.

C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 1794, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité ; puis, à son tour, il était accusé par eux d'ambition, et le mot *dictateur* commençait à circuler.

Voilà donc quel était l'état des choses, lorsque Marceau, comme nous l'avons dit, vit pour la première fois Danton, se faisant de l'orchestre une tribune, et jetant à ceux qui l'entouraient de puissantes paroles. On jouait *la Mort de César ;* une espèce de mot d'ordre avait été donné aux dantonistes ; ils se trouvaient tous à cette représentation, et, sur un signal de leur chef, ils devaient faire à Robespierre une application des vers suivants :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieux ! maîtresse de l'Inde, esclave aux bords du Tibre,
Qu'importe que son nom commande à l'univers
Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers !
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves !
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis,
Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

Et voilà pourquoi Robespierre, qui avait été prévenu par Saint-Just, était ce soir au théâtre de la Nation ; car il comprenait quelle arme serait entre les mains de ses ennemis, s'ils parvenaient à la populariser, l'accusation qu'ils portaient contre lui.

Cependant Marceau le cherchait vainement dans cette salle ardemment éclairée, où la ligne seule des baignoires restait dans une demi-obscurité à cause de la saillie que les galeries faisaient au-dessus d'elles, et ses yeux, fatigués de cette investigation inutile, retombaient à tout moment sur le groupe de l'orchestre, dont la conversation bruyante attirait l'attention de toute la salle.

— J'ai vu notre dictateur aujourd'hui, disait Danton. On a voulu nous réconcilier.

— Où vous êtes-vous rencontrés ?

— Chez lui ; il m'a fallu monter les trois étages de l'incorruptible.

— Et que vous êtes-vous dit ?

— Que je savais toute la haine que me portait le comité, mais que je ne le redoutais pas. Il me répondit que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de mauvaises intentions contre moi, mais qu'il fallait s'expliquer.

— S'expliquer ! s'expliquer ! c'est bien avec des gens de bonne foi.

— C'est justement ce que je lui ai répondu ; alors ses lèvres se sont pincées, son front s'est plissé. J'ai continué : « Certes, il faut comprimer les royalistes ; mais il faut ne frapper que des coups utiles, et ne pas confondre l'innocent avec le coupable. Eh ! qui vous a dit, a repris Ro-

bespierre avec aigreur, qu'on ait fait périr un innocent ?
— Qu'en dis-tu ? pas un innocent n'a péri ! » me suis-je écrié en m'adressant à Hérault de Séchelles, qui était avec moi ; et je suis sorti.

— Et Saint-Just était-il là ?

— Oui.

— Que disait-il ?

— Il passait sa main dans ses beaux cheveux noirs, et de temps en temps arrangeait le nœud de sa cravate sur celui de Robespierre.

Le voisin de Marceau, dont la tête était appuyée sur ses deux mains, tressaillit, et fit entendre cette espèce de sifflement qui passe entre les dents serrées d'un homme qui se contient ; Marceau n'y prit pas autrement garde, et reporta son attention sur Danton et ses amis.

— Le muscadin ! disait Camille Desmoulins en parlant de Saint-Just, il s'estime tant, qu'il porte sa tête avec respect sur ses épaules, comme un saint-sacrement.

Le voisin de Marceau écarta ses mains ; il reconnut la figure douce et belle de Saint-Just, pâle de colère.

— Et moi, dit celui-ci en se levant de toute sa hauteur, Desmoulins, je te ferai porter la tienne comme un saint Denis !

Il se retourna, on s'écarta pour le laisser passer, et il sortit du balcon.

— Eh ! qui le savait si près ? dit Danton en riant. Ma foi, le paquet est arrivé à son adresse.

— A propos, dit Philippaux à Danton, as-tu vu le pamphlet de Laya contre toi ?

— Comment! Laya fait des pamphlets? Qu'il refasse *l'Ami des Loi*. Je serais curieux de le lire, le pamphlet s'entend.

— Le voici.

Philippaux lui présenta une brochure.

— Et il a signé, pardieu! Mais il ne sait donc pas que, s'il ne se sauve dans ma cave, on lui coupera le cou.

— Chut! chut! voilà la toile qui se lève.

Le mot *chut!* se prolongea dans toute la salle; un jeune homme qui n'était point de la conjuration continuait cependant une conversation particulière, quoique les acteurs fussent en scène. Danton étendit le bras, lui toucha l'épaule du bout du doigt, et, avec une courtoisie où il y avait une légère teinte d'ironie :

— Citoyen Arnault, lui dit-il, laisse-moi écouter comme si on jouait *Marius à Minturnes*.

Le jeune auteur avait trop d'esprit pour ne pas écouter une prière faite en ces termes; il se tut, et le silence le plus parfait permit d'écouter une des plus mauvaises expositions qu'il y ait eu au théâtre, celle de *la Mort de César*.

Cependant, malgré ce silence, il était évident qu'aucun membre de la petite conjuration que nous avons signalée n'avait oublié le motif pour lequel il était venu; des coups d'œil s'échangeaient, des signes se croisaient et devenaient plus fréquents au fur et à mesure que l'acteur approchait du passage qui devait provoquer l'explosion. Danton disait tout bas à Camille :

— C'est à la scène III.

Et il répétait les vers en même temps que l'acteur, comme pour hâter son débit, lorsque vinrent ceux-ci, qui les précèdent :

César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des États donnés par ta bonté.

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté!

Trois salves d'applaudissements les accueillirent.

— Voilà qui va bien, dit Danton.

Et il se leva à demi.

Talma commença :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre...

Danton se leva tout à fait, jetant autour de lui un regard de général d'armée, qui veut s'assurer que chacun est à son poste, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur un point de la salle : la grille d'une baignoire venait de se soulever; Robespierre y passait dans l'ombre sa tête aiguë et livide. Les yeux des deux ennemis s'étaient rencontrés, et ne pouvaient se détacher les uns des autres; il y avait dans ceux de Robespierre toute l'ironie du triomphe, toute l'insolence de la sécurité. Pour la première fois, Danton sentit une sueur froide couler par tout son corps; il oublia le signal qu'il devait donner : les vers passèrent sans applaudissements ni murmures: il retomba

vaincu : la grille de la baignoire se releva, et tout fut fait. Les guillotineurs l'emportaient sur les septembriseurs : 93 fascinait 92.

Marceau, dont l'esprit préoccupé s'occupait de tout autre chose que la tragédie, fut peut-être le seul qui vit, sans la comprendre, cette scène, qui ne dura que quelques secondes ; cependant il eut le temps de reconnaître Robespierre ; il se précipita hors du balcon, et arriva à temps pour le rencontrer dans le corridor.

Il était calme et froid comme si rien ne s'était passé ; Marceau se présenta à lui et se nomma. Robespierre lui tendit la main : Marceau, cédant à un premier mouvement, retira la sienne. Un sourire amer passa sur les lèvres de Robespierre.

— Que voulez-vous donc de moi ? lui dit-il.

— Une entrevue de quelques minutes.

— Ici, ou chez moi ?

— Chez toi.

— Viens alors.

Et ces deux hommes, agités d'émotions si différentes, marchaient à côté l'un de l'autre : Robespierre, indifférent et calme ; Marceau, curieux et agité.

C'était donc là l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Blanche, l'homme dont il avait tant entendu parler, dont l'incorruptibilité seule était évidente, mais dont la popularité devait paraître un problème. En effet, il n'avait, pour la conquérir, employé aucun des moyens qui avaient été mis en œuvre par ses prédécesseurs. Il n'avait ni l'éloquence entraînante de Mirabeau, ni la fer-

meté paternelle de Bailly, ni la fougue sublime de Danton, ni l'ordurière faconde d'Hébert ; s'il travaillait pour le peuple, c'était sourdement et sans en rendre compte au peuple. Au milieu du nivellement général du langage et du costume, il avait conservé son langage poli et son costume élégant * ; enfin, autant les autres prenaient de peine pour se confondre dans la foule, autant, lui, semblait en prendre pour se maintenir au-dessus d'elle ; et l'on comprenait, à la première vue, que cet homme singulier ne pouvait être pour la multitude qu'une idole ou une victime : il fut l'une et l'autre.

Ils arrivèrent : un escalier étroit les conduisit à une chambre située au troisième étage ; Robespierre l'ouvrit : un buste de Rousseau, une table sur laquelle étaient ouverts le *Contrat social* et l'*Émile*, une commode et quelques chaises, formaient tous les meubles de cet appartement. Seulement, la propreté la plus grande régnait partout.

Robespierre vit l'effet que produisait cette vue sur Marceau.

— Voici le palais de César, lui dit-il en souriant ; qu'avez-vous à demander au dictateur ?

— La grâce de ma femme, condamnée par Carrier.

* La mise habituelle de Robespierre est si connue, qu'elle est devenue presque proverbiale. Le 20 prairial, jour de la fête de l'Être suprême, dont il était le pontife, il était vêtu d'un habit bleu barbeau, d'un gilet de mousseline brodé, posé sur un transparent rose ; une culotte de satin noir, des bas de soie blancs et des souliers à boucles complétaient ce costume. Ce fut avec le même habit qu'on le porta à l'échafaud.

— Ta femme, condamnée par Carrier! la femme de Marceau le républicain des jours antiques! le soldat de Sparte! Que fait-il donc à Nantes?

— Des atrocités.

Marceau lui traça alors le tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur. Robespierre, pendant ce récit, se tourmentait sur sa chaise sans l'interrompre; cependant Marceau se tut.

— Voilà donc comme je serai toujours compris, dit Robespierre d'une voix enrouée, car l'émotion intérieure qu'il venait d'éprouver avait suffi pour opérer ce changement dans sa voix, partout où mes yeux ne sont pas pour voir, et ma main pour arrêter un carnage inutile!... Il y a bien cependant assez du sang qu'il est indispensable de répandre, et nous ne sommes pas au bout.

— Eh bien donc, Robespierre, la grâce de ma femme!

Robespierre prit une feuille de papier blanc.

— Son nom de fille?

— Pourquoi?

— Il m'est nécessaire pour constater l'identité.

— Blanche de Beaulieu.

Robespierre laissa tomber la plume qu'il tenait.

— La fille du marquis de Beaulieu, le chef des brigands?

— Blanche de Beaulieu, la fille du marquis de Beaulieu.

— Et comment se fait-il qu'elle soit ta femme?

Marceau lui raconta tout.

— Jeune fou! jeune insensé! lui dit-il; devais-tu...?

Marceau l'interrompit.

— Je ne te demande ni injures ni conseils; je te demande sa grâce ; veux-tu me la donner?

— Marceau, les liens de famille, l'influence de l'amour, ne t'entraîneront jamais à trahir la République?

— Jamais.

— Si tu te trouvais, les armes à la main, en face du marquis de Beaulieu?

— Je le combattrais, comme je l'ai déjà fait.

— Et s'il tombait entre tes mains?

Marceau réfléchit un instant.

— Je te l'enverrais, et toi-même serais son juge.

— Tu me jures cela?

— Sur l'honneur.

Robespierre reprit la plume.

— Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux : depuis longtemps, je te connais; depuis longtemps, je désirais te voir.

S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta.

— Écoute : à mon tour, dit-il en le regardant fixement, je te demande cinq minutes; je te donne une existence tout entière pour cinq minutes : c'est bien payé.

Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua:

— On m'a calomnié près de toi, Marceau; et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas? Écoute donc : trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans

un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées: la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le trône; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève d'abattre, et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée: c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les types de la leur; il y aura dans l'histoire du peuple français trois hommes représentés par trois chiffres: 91, 92, 93. Si l'Être suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms; j'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi, j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère. Si je tombe, mon Dieu! épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure... si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée: la Révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau; car je veux, en tout cas, qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le tabernacle, et tu es un de ces hommes.

Il acheva d'écrire son nom.

— Maintenant, voici la grâce de ta femme... Tu peux partir sans même me donner la main.

Marceau la lui prit et la serra avec force; il voulut

parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier :

— Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre; au revoir !

Marceau s'élança sur l'escalier; le général Dumas montait comme il descendait.

— J'ai sa grâce ! s'écria-t-il en se jetant dans ses bras, j'ai sa grâce. Blanche est sauvée...

— Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami : je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre.

Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du Palais-Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amené.

De quel poids son cœur était soulagé ! que de bonheur l'attendait ! que de félicités après tant de douleurs ! Son imagination plongeait dans l'avenir ; il voyait le moment où, du seuil du cachot, il crierait à sa femme : « Blanche ! tu es libre par moi ; viens, Blanche, et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie. »

De temps en temps, cependant, une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur ; alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore : les roues brûlent le pavé ; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent ! Partout des relais sont préparés, point de retard ; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures, il a laissé derrière lui

Versailles, Chartres, le Mans, la Flèche! il aperçoit Angers; tout à coup il éprouve un choc terrible, épouvantable : la voiture renversée se brise; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux, s'élance rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continue sa route avec plus de rapidité encore.

Enfin, il a traversé Angers, il aperçoit Ingrande, atteint Varades, dépasse Ancenis; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes; Nantes! qui renferme son âme, sa vie, son avenir! Quelques instants encore, il sera dans la ville; il en atteint les portes : son cheval s'abat devant la prison du Bouffays; il est arrivé, qu'importe!

— Blanche! Blanche!

— Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier; elle est sur la première...

— Malédiction!

Et Marceau s'élance à pied, au milieu du peuple qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes; un des condamnés le reconnaît.

— Général, sauvez-la... Je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vivent le roi et la bonne cause!

C'était Tinguy.

— Oui, oui!...

Et Marceau s'ouvre un chemin; la foule le heurte, le presse, mais l'entraîne; il arrive sur la grande place avec

elle ; il est en face de l'échafaud, il agite son papier en criant :

— Grâce ! grâce !

En ce moment, le bourreau saisissant par ses longs cheveux blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux spectacle ; la foule, épouvantée, se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang !... Tout à coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre : Marceau venait de reconnaître, entre les dents de cette tête, la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

UN BAL MASQUÉ

J'avais dit que je n'y étais pour personne : un de mes amis força la consigne.

Mon domestique m'annonça M. Antony R... J'aperçus, derrière la livrée de Joseph, le coin d'une redingote noire ; il était probable que le porteur de la redingote avait, de son côté, vu un pan de ma robe de chambre ; impossible de me celer :

— Très-bien ! qu'il entre, dis-je tout haut. — Qu'il aille au diable ! dis-je tout bas.

Lorsqu'on travaille, il n'y a que la femme qu'on aime qui puisse impunément vous déranger ; car elle est toujours pour quelque chose au fond de ce que l'on fait.

J'allais donc à lui avec ce visage à demi maussade d'un auteur interrompu dans un de ces moments où il craint le plus de l'être, lorsque je le vis si pâle et si défait, que les premiers mots que je lui adressai furent ceux-ci :

— Qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ?

— Oh ! laissez-moi respirer, dit-il ; je vais vous conter cela ; d'ailleurs, c'est peut-être un rêve, ou peut-être suis-je fou.

Il se jeta sur un fauteuil et laissa tomber sa tête entre ses deux mains.

Je le regardai avec étonnement : ses cheveux étaient mouillés par la pluie ; ses bottes, ses genoux et le bas de son pantalon étaient couverts de boue. J'allai à la fenêtre ; je vis, à la porte, son domestique et son cabriolet : je n'y comprenais rien.

Il vit ma surprise.

— J'ai été au cimetière du Père-Lachaise, dit-il.

— A dix heures du matin ?

— J'y étais à sept... Maudit bal masqué !

Je ne devinais pas ce qu'un bal masqué et le Père-Lachaise avaient à faire ensemble. Je pris mon parti, et, tournant le dos à la cheminée, je me mis à rouler un cigaritto entre mes doigts avec le flegme et la patience d'un Espagnol.

Lorsqu'il fut arrivé à son point de perfection, je le tendis à Antony, que je savais très-sensible, ordinairement, à ce genre d'attention.

Il me fit un signe de remercîment, mais il repoussa ma main.

Je me baissai afin d'allumer le cigaritto pour mon propre compte : Antony m'arrêta.

— Alexandre, me dit-il, écoutez-moi, je vous en prie.

— Mais il y a un quart d'heure que vous êtes là et que vous ne me dites rien.

— Oh ! c'est une aventure bien étrange !

Je me relevai, posai mon cigare sur la cheminée et me croisai les bras comme un homme résigné ; seulement, je commençais à croire comme lui qu'il pouvait bien être devenu fou.

— Vous vous rappelez le bal de l'Opéra, où je vous rencontrai ? me dit-il après un instant de silence.

— Le dernier, où il y avait deux cents personnes au plus ?

— Celui-là même. Je vous quittai dans l'intention de me rendre à celui des Variétés, dont on m'avait parlé comme d'une curiosité au milieu de notre époque si curieuse : vous voulûtes me dissuader d'y aller ; une fatalité m'y poussait. Oh ! pourquoi n'avez-vous pas vu cela, vous, vous qui avez des mœurs à retracer ? Pourquoi Hoffman ou Callot n'étaient-ils pas là pour peindre le tableau à la fois fantastisque et burlesque qui se déroula sous mes yeux ? Je venais de quitter l'Opéra vide et triste ; je trouvai une salle pleine et joyeuse : corridors, loges, parterre, tout était encombré. Je fis le tour de la salle : vingt masques m'appelèrent par mon nom et me dirent le leur. C'étaient des sommités aristocratiques ou financières sous d'ignobles déguisements de pierrots, de postillons, de paillasses ou de poissardes. C'étaient tous jeunes gens de nom, de cœur, de mérite ; et, là, oubliant famille, arts, politique, rebâtissant une soirée de la Régence au milieu de notre époque grave et sévère. On me l'avait dit, et cependant je ne l'avais pas cru !... Je remontai quelques marches, et, m'appuyant sur une co-

lonne, à demi caché par elle, je fixai les yeux sur ce flot de créatures humaines qui se mouvait au-dessous de moi. Ces dominos de toutes les couleurs, ces costumes bigarrés, ces grotesques déguisements, formaient un spectacle qui ne ressemblait à rien d'humain. La musique se mit à jouer. Oh! ce fut alors!... Ces étranges créatures s'agitèrent au son de cet orchestre dont l'harmonie n'arrivait à moi qu'au milieu des cris, des rires, des huées; elles s'accrochèrent les unes aux autres par les mains, par les bras, par le cou; un long cercle se forma, commençant par un mouvement circulaire; danseurs et danseuses frappant du pied, faisant jaillir avec bruit une poussière dont la lumière blafarde des lustres rendait les atomes visibles; tournant dans leur vitesse croissante avec des postures bizarres, des gestes obscènes, des cris pleins de débauche; tournant toujours plus vite, renversés comme des hommes ivres, hurlant comme des femmes perdues, avec plus de délire que de joie, avec plus de rage que de plaisir; semblables à une chaîne de damnés qui accomplit, sous la verge des démons, une pénitence infernale. Cela se passait sous mes yeux, à mes pieds. Je sentais le vent de leur course; chacun de ceux que je connaissais me jetait, en passant, un mot à me faire rougir. Tout ce bruit, tout ce bourdonnement, toute cette confusion, toute cette musique, étaient dans ma tête comme dans la salle! J'arrivai promptement à ne plus savoir si ce que j'avais devant les yeux était songe ou réalité; j'arrivai à me demander si ce n'était pas moi qui étais insensé et eux qui étaient raisonnables; il me prenait d'étranges tenta-

tions de me jeter au milieu de ce pandémonium, comme Faust à travers le sabbat, et je sentais qu'alors j'aurais des cris, des gestes, des postures, des rires comme les leurs. Oh ! de là à la folie, il n'y a qu'un pas. Je fus épouvanté ; je me jetai hors de la salle, poursuivi jusqu'à la porte de la rue par des hurlements qui ressemblaient à ces rugissements d'amour qui sortent de la caverne des bêtes fauves.

» Je m'étais arrêté un instant sous le portique pour me remettre ; je ne voulais pas me hasarder dans la rue avec tant de confusion encore dans l'esprit ; peut-être n'aurais-je pas retrouvé mon chemin ; peut-être me serais-je jeté sous les roues d'une voiture que je n'aurais pas vue venir. J'étais comme doit être un homme ivre qui commence à retrouver assez de raison dans son cerveau obscurci pour s'apercevoir de son état, et qui, sentant revenir la volonté, mais non pas encore le pouvoir, s'appuie, immobile, les yeux fixes et atones, contre une borne de la rue ou contre un arbre d'une promenade publique.

» En ce moment, une voiture s'arrêta devant la porte, une femme descendit de la portière ou plutôt s'en précipita.

» Elle entra sous le péristyle, tournant la tête à droite et à gauche comme une personne égarée : elle était vêtue d'un domino noir, avait la figure couverte d'un masque de velours. Elle se présenta à la porte.

» — Votre billet ? lui dit le contrôleur.

» — Mon billet ? répondit-elle. Je n'en ai pas.

» — Alors, prenez-en un au bureau.

» Le domino revint sous le péristyle, fouillant vivement dans toutes ses poches.

» — Pas d'argent ! s'écria-t-elle. Ah ! cette bague... Un billet d'entrée pour cette bague, dit-elle.

» — Impossible, répondit la femme qui distribuait les cartes ; nous ne faisons pas de ces marchés-là.

» Et elle repoussa le brillant, qui tomba à terre et roula de mon côté.

» Le domino était resté sans mouvement, oubliant l'anneau, abîmé dans une pensée.

» Je ramassai la bague et la lui présentai.

» Je vis, à travers son masque, ses yeux se fixer sur les miens ; elle me regarda un instant avec hésitation ; puis, tout à coup, passant son bras sous le mien :

» — Il faut que vous me fassiez entrer, me dit-elle ; par pitié, il le faut.

» — Je sortais, madame, lui dis-je.

» — Alors, donnez-moi six francs de cette bague, et vous m'aurez rendu un service pour lequel je vous bénirai toute ma vie.

» Je lui remis l'anneau au doigt ; j'allai au bureau, je pris deux billets. Nous rentrâmes ensemble.

» Arrivé dans le corridor, je sentis qu'elle chancelait. Elle forma alors, avec sa seconde main, une espèce d'anneau autour de mon bras.

» — Souffrez-vous ? lui dis-je.

» — Non, non, ce n'est rien, reprit-elle ; un éblouissement, voilà tout...

» Elle m'entraîna dans la salle.

» Nous rentrâmes dans ce joyeux Charenton.

» Trois fois nous en fîmes le tour, fendant à grand'peine ces flots de masques qui se ruaient les uns sur les autres; elle, tressaillant à chaque parole obscène qu'elle entendait; moi, rougissant d'être vu donnant le bras à une femme qui osait entendre de telles paroles; puis nous revînmes à l'extrémité de la salle. Elle tomba sur un banc. Je restai debout devant elle, la main appuyée sur le dossier de son siége.

» — Oh! cela doit vous paraître bien bizarre, dit-elle, mais pas plus qu'à moi, je vous le jure. Je n'avais aucune idée de cela (elle regardait le bal); car je n'avais pas même pu voir de telles choses dans mes rêves. Mais on m'a écrit, voyez-vous, qu'il serait ici avec une femme; et quelle femme doit-ce être que celle qui peut venir dans un pareil lieu?

» Je fis un geste d'étonnement; elle le comprit.

» — J'y suis bien, n'est-ce pas, voulez-vous dire? Oh! mais, moi, c'est autre chose: moi, je le cherche; moi, je suis sa femme. Ces gens, c'est la folie et la débauche qui les poussent ici. Oh! moi, moi, c'est la jalousie infernale! J'aurais été partout le chercher; j'aurais été la nuit dans un cimetière, j'aurais été en Grève le jour d'une exécution; et cependant, je vous le jure, jeune fille, je ne suis jamais sortie une fois dans la rue saas ma mère; femme, je n'ai pas fait un pas dehors sans être suivie d'un laquais; et cependant me voilà ici, comme toutes ces femmes qui en savent le chemin; me voilà donnant le bras à un homme que je ne connais pas, rougissant,

sous mon masque, de l'opinion que je dois lui inspirer! Je sais tout cela!... Avez-vous été jaloux, monsieur?

» — Affreusement, lui répondis-je.

» — Alors, vous me pardonnez, vous savez tout. Vous connaissez cette voix qui vous crie : « Va!... » comme à l'oreille d'un insensé; vous avez senti ce bras qui vous pousse à la honte et au crime, comme celui de la fatalité. Vous savez qu'en un pareil moment on est capable de tout, pourvu que l'on se venge.

» J'allais lui répondre; elle se leva tout à coup, les yeux fixés sur deux dominos qui passaient en ce moment devant nous.

» — Taisez-vous! dit-elle.

» Et elle m'entraîna sur leurs traces.

» J'étais jeté au milieu d'une intrigue à laquelle je ne comprenais rien; j'en sentais vibrer tous les fils, et aucun ne pouvait me mener au but; mais cette pauvre femme paraissait si agitée, qu'elle était intéressante. J'obéis comme un enfant, tant une passion vraie est impérieuse, et nous nous mîmes à la suite des deux masques, dont l'un était évidemment un homme et l'autre une femme. Ils parlaient à demi-voix; les sons parvenaient à peine à nos oreilles.

» — C'est lui! murmurait-elle, c'est sa voix; oui, oui, c'est sa taille...

» Le plus grand des deux dominos se mit à rire.

» — C'est son rire, dit-elle; c'est lui, monsieur, c'est lui! La lettre disait vrai. O mon Dieu! mon Dieu!

» Cependant les masques avançaient, et nous les suivions.

toujours; ils sortirent de la salle, et nous en sortîmes après eux; ils prirent l'escalier des loges, et nous le montâmes à leur suite; ils ne s'arrêtèrent qu'à celles du cintre: nous semblions leurs deux ombres. Une petite loge grillée s'ouvrit: ils y entrèrent; la porte se referma sur eux.

» La pauvre créature que je tenais sous le bras m'effrayait par son agitation: je ne pouvais voir sa figure; mais, pressée contre moi comme elle l'était, je sentais battre son cœur, frissonner son corps, tressaillir ses membres. Il y avait quelque chose d'étrange dans la manière dont arrivaient à moi les souffrances inouïes dont j'avais le spectacle sous les yeux, dont je ne connaissais nullement la victime, et dont j'ignorais complétement la cause. Cependant, pour rien au monde, je n'aurais abandonné cette femme dans un pareil moment.

» Lorsqu'elle avait vu les deux masques entrer dans la loge et la loge se refermer sur eux, elle était restée un moment immobile et comme foudroyée; puis elle s'était élancée contre la porte pour écouter. Placée comme elle l'était, le moindre mouvement dénonçait sa présence et la perdait; je la tirai violemment par le bras, j'ouvris le ressort de la loge contiguë, je l'y entraînai avec moi, j'abaissai la grille et je tirai la porte.

» — Si vous voulez écouter, lui dis-je, du moins écoutez d'ici.

» Elle tomba sur un genou et colla son oreille contre la cloison, et moi, je me tins debout de l'autre côté, les bras croisés, la tête inclinée et pensive.

» Tout ce que j'avais pu voir de cette femme m'avait

paru un type de beauté. Le bas de son visage, que ne cachait pas son masque, était jeune, velouté, arrondi ; ses lèvres étaient vermeilles et fines ; ses dents, que faisait paraître plus blanches encore le velours qui descendait jusqu'à elles, étaient petites, séparées et brillantes ; sa main était à mouler, sa taille à prendre entre les doigts ; ses cheveux noirs, soyeux, s'échappaient en profusion de la coiffe de son domino, et le pied d'enfant qui dépassait sa robe, semblait avoir peine à soutenir ce corps, tout léger, tout gracieux, tout aérien qu'il était. Oh ! ce devait être une merveilleuse créature ! Oh ! celui qui l'aurait tenue dans ses bras, qui aurait vu toutes les facultés de cette âme employées à l'aimer, qui aurait senti sur son cœur ces palpitations, ces tressaillements, ces spasmes névralgiques, et qui aurait pu dire : « Tout cela, tout cela, c'est de » l'amour, de l'amour pour moi, pour moi seul au milieu » des hommes, pour moi, ange prédestiné ! » oh ! cet homme !... cet homme !...

» Voilà quelles étaient mes pensées, quand tout à coup je vis cette femme se relever, se tourner vers moi et me dire d'une voix entrecoupée et furieuse :

» — Monsieur, je suis belle, je vous le jure ; je suis jeune, j'ai dix-neuf ans. Jusqu'à présent, j'ai été pure comme l'ange de la création... eh bien... — Elle jeta ses deux bras à mon cou. — Eh bien, je suis à vous... prenez-moi !...

» Au même instant, je sentis ses lèvres se coller aux miennes, et l'impression d'une morsure, plutôt que celle d'un baiser, courut par tout son corps frissonnant et éperdu ; un nuage de flamme passa sur mes yeux.

» Dix minutes après, je la tenais entre mes bras, renversée, demi-morte et sanglotante.

» Elle revint lentement à elle ; je distinguai, à travers son masque, ses yeux hagards ; je vis le bas de sa figure pâle, j'entendis ses dents se heurter les unes contre les autres, comme dans le frisson de la fièvre. Je vois encore tout cela.

» Elle se rappela ce qui venait de se passer, tomba à mes pieds.

» — Si vous avez quelque compassion, me dit-elle en sanglotant, quelque pitié, détournez la vue de moi, ne cherchez jamais à me connaître ; laissez-moi partir et oubliez tout : je m'en souviendrai pour deux !...

» A ces mots, elle se releva, rapide comme une pensée qui nous fuit, s'élança contre la porte, l'ouvrit, et, se retournant encore une fois :

» — Ne me suivez pas, au nom du ciel, monsieur, ne me suivez pas ! dit-elle.

» La porte, repoussée violemment, se referma entre elle et moi, me la dérobant comme une apparition. Je ne l'ai pas revue !

» Je ne l'ai pas revue ! et depuis, depuis les dix mois qui se sont écoulés, je l'ai cherchée partout, aux bals, aux spectacles, aux promenades ; toutes les fois que je voyais de loin une femme à la taille fine, au pied d'enfant, aux cheveux noirs, je la suivais, je m'approchais d'elle, je la regardais en face, espérant que sa rougeur allait la trahir. En aucun lieu je ne la retrouvai, nulle part je ne la revis... que dans mes nuits, que dans mes rêves ! Oh ! là,

BERNARD

HISTOIRE POUR LES CHASSEURS

Ce que je vais vous raconter n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni un drame; c'est tout bonnement un souvenir de jeunesse, une de ces choses comme il en arrive tous les jours, et, si le récit prend quelque couleur, ce ne sera ni par l'art du narrateur, ni par le talent de l'historien, ce sera par le caractère exceptionnel de l'homme qui en est le héros.

Commençons par dire que cet homme était tout bonnement un garde forestier.

Je suis né au milieu d'une belle et giboyeuse forêt. Mon père, grand chasseur, me mit tout enfant un fusil entre les mains. A douze ans, j'étais déjà un excellent braconnier.

Je dis braconnier, parce que je ne chassais guère qu'en cachette; je n'étais pas d'âge à obtenir un port d'armes, je n'étais pas d'importance à être invité chez les gens qui

pouvaient s'en passer; enfin, l'inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets, bon et excellent homme, à la mémoire duquel je garde un profond souvenir de l'amitié qu'il avait pour moi, qui était mon parent et qui m'aimait de tout son cœur, trouvant qu'il valait infiniment mieux, pour mon avenir, que j'expliquasse les *Géorgiques* et le *De Viris*, que de tuer des lapins au départ, ou de faire coup double sur des perdrix, avait intimé l'ordre à tous les gardes de la forêt de ne jamais, sans une permission expresse de sa main, me laisser chasser sur leurs gar-deries.

Et pourtant, cela n'empêchait point que je ne chassasse, ou plutôt, comme je l'ai dit, que je ne braconnasse. Ma mère, qui partageait entièrement les opinions de l'inspecteur à mon égard, et qui, d'ailleurs, craignait sans cesse les accidents qui pouvaient m'arriver, tenait sous clef mon fusil, et ne le laissait sortir que les grands jours, les jours de permission spéciale, les jours où, comme récompense du travail de la semaine, M. de Violaine — c'était le nom de l'inspecteur — venait me dire :

— Allons, Dumas, en route, mon ami ! mais ne nous y habituons pas : c'est pour aujourd'hui seulement, et parce que l'abbé est content de toi.

Ah ! ces jours-là, c'était grande fête. Je prenais ma carnassière, je passais mes longues guêtres de chasse, j'endossais ma veste de coutil, je jetais sur mon épaule un joli fusil à un coup qui venait de mon père, et je traversais fièrement toute la ville côte à côte avec les chasseurs, au milieu des aboiements de nos meutes et des souhaits

de toutes nos connaissances, qui nous regardaient passer du seuil de leurs portes et nous criaient :

— Bonne chance !

Mais cette faveur spéciale arrivait une fois à peine par mois, et c'était bien triste de ne chasser qu'un jour sur trente ; aussi, les vingt-neuf autres jours, j'avais trouvé moyen de substituer, à mon fusil enfermé, une autre arme de mon invention. C'était un long pistolet du temps de Louis XIV, auquel j'avais adapté une crosse. Le soir venu, je mettais la crosse dans ma poche, le canon sous ma veste, et je m'en allais innocemment, mon cerceau ou ma toupie à la main, pour qu'on n'eût aucun soupçon de l'escapade que je méditais ; puis, lorsque j'étais hors de vue, je laissais, dans un coin quelconque, toupie ou cerceau, je prenais mes jambes à mon cou, je gagnais la lisière de la forêt, je me couchais à plat ventre dans les broussailles du fossé, je montais sur sa crosse mon pistolet, chargé d'avance, et j'attendais.

Si un lapin avait le malheur de s'aventurer en plaine, à vingt-cinq pas autour de moi, c'était un lapin parfaitement mort.

Si c'était, par hasard, un lièvre, il va sans dire que c'était exactement la même chose. Un jour, il sortit un chevreuil, et, je le dis bien bas, il en fut, ma foi, du chevreuil comme si c'eût été un lapin ou un lièvre.

Ces différentes pièces de gibier me servaient à faire des cadeaux à des braves gens de mes amis, qui, pour que ces cadeaux se renouvelassent, m'entretenaient, de leur côté, de poudre et de plomb.

quelque coup de boutoir à la cuisse ou quelques chevrotines dans les reins. Mais Bernard avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait parfaitement. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de la niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisait lécher sa plaie par Rocador ou par Fanfaro, et, pour réparer le sang perdu, avalait, pendant ce temps-là, ce qu'il appelait sa tisane. Le soir, il n'y paraissait presque plus, et, le lendemain, il était parfaitement guéri.

Bernard m'aimait beaucoup, parce que, tout enfant, il avait chassé vingt fois avec mon père, et, moi, j'aimais beaucoup Bernard, qui me racontait toujours une foule d'histoires qui lui étaient arrivées, à lui et à son oncle Berthelin, du temps du général.

C'était donc double fête pour moi, quand M. de Violaine m'invitait, comme je l'ai dit, à quelque chasse et que le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve.

Nous partions alors, certains de ne pas faire buisson creux; puis, au détour de cette belle route taillée au milieu de la forêt, nous apercevions de loin Bernard, debout sur le chemin, à quatre pas en avant de sa porte, son cor de chasse au poignet, et nous saluant d'un *lancer* ou d'un *hallali* plein de verve; cela voulait dire que l'animal était à nous, ou que nous serions des mazettes.

Puis, dans la maison, cinq ou six bouteilles de tisane, comme il appelait son vin blanc, des verres scrupuleusement rincés, un pain de dix livres, blanc comme la neige, nous attendaient. On mangeait un morceau, on faisait

des compliments à madame Bernard sur son pain et sur ses yeux, et l'on se mettait en chasse.

Il faut dire que Bernard adorait sa femme, et, sans motif aucun, en était jaloux à la rage. Ses camarades le plaisantaient quelquefois là-dessus; mais la plaisanterie était courte. Bernard devenait pâle comme la mort; puis, se retournant vers l'imprudent qui touchait imprudemment à cette plaie de son cœur, que la langue de ses chiens ne pouvait guérir :

— Tiens, lui disait-il, un tel, si j'ai un conseil à te donner, tais-toi et tais-toi tout de suite; plus tôt tu te tairas, et mieux cela vaudra pour toi.

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt : ajoutons même que, de jour en jour, les allusions qu'on osait faire à la seule faiblesse de cet homme si fort devenaient plus rares et promettaient même, dans un temps très-court, de ne plus se renouveler du tout.

Un samedi soir, que j'étais occupé à donner à souper, sur le pas de notre porte, à deux éperviers que je nourrissais, et que je voulais absolument dresser à la chasse de l'alouette, M. de Violaine passa.

— Eh bien, garçon, me dit-il, avons-nous bien travaillé cette semaine ?

— J'ai été le second en version.

— Bien vrai ?

Je lui montrai une petite croix d'argent que je portais fièrement à ma boutonnière, soutenue par un ruban rouge, et qui était la preuve incontestable de ce que j'avançais.

— Alors, monsieur le second, je vous invite à venir chasser le sanglier avec nous, demain.

Je bondis de joie.

— Et où cela, cousin?

— Chez Bernard, à la Maison-Neuve.

— Oh! tant mieux! tant mieux! nous aurons du plaisir.

— Je l'espère.

— Voilà donc comme vous le gâtez? dit ma mère en paraissant sur le pas de la porte. Au lieu de m'aider à le guérir de cette malheureuse passion de la chasse, qui amène chaque jour tant d'accidents, vous lui en donnez le goût. Écoutez, je ne vous le confie qu'à la condition qu'il ne vous quittera pas.

— Soyez tranquille, je le placerai près de moi.

— Alors, à cette condition-là, c'est bien, dit ma pauvre mère, qui ne savait rien me refuser; mais souvenez-vous que, s'il lui arrivait quelque malheur, ajouta-t-elle à voix basse, j'en mourrais de chagrin.

— N'ayez donc pas peur, dit M. de Violaine, c'est un gaillard qui sait son métier sur le bout du doigt. Ainsi, c'est chose convenue, entends-tu, garçon, à demain, six heures.

— Merci, cousin, merci; je ne me ferai pas attendre, allez.

Et je remis mes éperviers sur leur perchoir, pour m'occuper de la chasse du lendemain.

Ces préparatifs consistaient à laver le canon de mon fusil, à huiler les ressorts et à fondre des balles.

A six heures du matin, nous partîmes; tout le long du

la route, nous recrutâmes les gardes, qui nous attendaient sur leurs garderies respectives; enfin nous arrivâmes au détour de la route, et, de loin, nous aperçûmes Bernard, son cor de chasse à la main.

Il sonnait d'un air si joyeux et nous envoyait des notes si sonores, que nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine. En effet, en arrivant à la Maison-Neuve, nous apprîmes que Bernard avait détourné, vers la montagne de Dampleux, c'est-à-dire à une lieue de là, à peu près, un magnifique tiéran. — On appelle tiéran, en terme de chasse, un sanglier arrivé au tiers de son âge.

M. de Violaine fit part alors aux gardes d'une lettre qu'il venait de recevoir de l'administration centrale des forêts de M. le duc d'Orléans. Cette lettre énumérait les réclamations des propriétaires riverains de la forêt, lesquels se plaignaient des dégâts que causaient les sangliers, et contenait l'injonction la plus formelle de détruire ces animaux jusqu'au dernier.

De pareils ordres sont toujours bien reçus des gardes : le sanglier étant un gibier royal, ils n'ont pas le droit de tirer dessus, ou, quand ils tirent dessus, par hasard, c'est qu'on leur en demande pour la bouche. Alors le coup de fusil leur est purement et simplement payé douze sous, je crois. Mais, dans les cas de destruction, la bête appartient de droit à celui qui la tue, et un sanglier dans le saloir est, comme on le comprend bien, un fameux surcroît aux provisions d'hiver.

Il fut donc convenu que les chasses se continueraient jusqu'à extinction totale de tous les sangliers qui se trou-

vaient dans la forêt de Villers-Cotterets. Quant à moi, je n'étais pas moins content que les gardes; car il était évident que je m'accrocherais à quelques-unes de ces belles chasses.

Nous partîmes, après avoir mangé le croûton de pain et bu le verre de vin blanc, non pas en faisant les *craques* ordinaires, — qu'on me pardonne le mot, il est consacré entre chasseurs, — chacun connaissait trop bien son voisin et était trop bien connu de lui pour essayer de lui imposer par quelques-uns de ces innocents mensonges dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite, mais en convenant, au contraire, avec une bonhomie parfaite, de l'adresse des plus forts. Or, les plus forts étaient Berthelin, l'oncle de Bernard, Mona, vieux garde, qui, quelque temps auparavant, s'était emporté le poignet gauche et qui n'en tirait que mieux pour cela, et un nommé Mildet, lequel, à balle surtout, faisait des choses surprenantes.

Il va sans dire que les maladroits étaient, de leur côté, raillés avec acharnement.

Parmi ceux-ci était un brave homme nommé Niquet, et surnommé, je ne sais pourquoi, Bobino, lequel avait la réputation d'être homme d'esprit, ce qui était vrai, mais lequel joignait à cette réputation celle d'être un des plus mauvais tireurs de la troupe, ce qui était encore vrai.

On racontait donc les prouesses de Berthelin, de Mona et de Mildet; mais on raillait impitoyablement Bobino.

Ce à quoi Bobino répondait par les coq-à-l'âne les plus

plaisants et les plus spirituels, auxquels son accent provençal donnait une allure tout à fait amusante.

Arrivés à l'endroit où le sanglier était baugé, Bernard nous fit signe de nous taire. A partir de ce moment, pas un chuchottement ne se fit entendre. Alors Bernard fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Bernard, avec son limier, qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouler.

Je demande bien humblement pardon de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le baron des *Fâcheux* de Molière, mais eux seuls peuvent rendre la pensée, et, d'ailleurs, je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

M. de Violaine tint parole à ma mère : il me plaça entre lui et Mona, me recommanda de me tenir complétement abrité derrière un chêne, puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revînt sur le coup, de m'accrocher à une grosse branche, de m'enlever à la force des poignets et de laisser passer l'animal au-dessous de moi. Tout chasseur un peu expérimenté sait que c'est là la manœuvre généralement adoptée en pareille circonstance.

Au bout de dix minutes, tout le monde était à son poste; le signal fut aussitôt donné. Au bout d'un instant, la voix du chien de Bernard, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui prouvaient qu'il approchait de l'animal. Tout à coup, on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis, pour mon compte passer quelque chose; mais, avant que j'eusse

épaulé, ce quelque chose avait disparu. Mona envoya son coup de fusil au juger; mais il secoua lui-même la tête, en signe qu'il ne croyait pas avoir touché la bête. Puis, un peu plus loin, on entendit retentir un second coup de fusil, puis enfin un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'hallali, poussé du fond de ses poumons, par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoique, en reconnaissant la voix de l'appelant, chacun pensât tout bas qu'il était dupe de quelque mystification de la part du spirituel loustic.

Mais, à notre grand étonnement à tous, nous aperçûmes, en arrivant sur la grande route, Bobino assis tranquillement sur le sanglier, son brûle-gueule à la bouche, et battant le briquet pour avoir du feu.

A son coup de fusil, l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine le concert de félicitations qui s'éleva autour du vainqueur, lequel prenait son air le plus modeste, et se contentait, toujours assis sur son trophée, de répondre entre des bouffées de fumée :

— Eh! tron de l'air! voilà comme nous carambolons ces petites bêtes, nous autres Provençaux.

En effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé derrière l'oreille; Mona, Berthelin ou Mildet n'aurait pas fait mieux.

Bernard arriva le dernier.

— Que diable me chante-t-on, Bobino? cria-t-il du

plus loin qu'il put être entendu; on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile?

— Qu'il se soit jeté dans le coup ou que le coup se soit jeté dans lui, dit le triomphateur, il n'est pas moins vrai que ce pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui. A part M. l'inspecteur, dit Bobino en ôtant sa casquette, lequel fera toujours infiniment plaisir et honneur à son très-humble, quand il voudra goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu que, selon lui, Bobine était naturellement le féminin de Bobino.

— Merci, Niquet, merci, répondit l'inspecteur; ce n'est pas de refus.

— Pardieu! Bobino, dit Bernard, comme tu ne fais pas de ces coups-là tous les jours, il faut, avec la permission de M. de Violaine, que je te décore.

— Décore, mon ami, décore! Il y en a plus d'un qui l'a été, décoré, et qui ne le mérite pas tant que moi.

Et Bobino continua de fumer avec le flegme le plus comique, tandis que Bernard, tirant son couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

Le sanglier poussa un grognement sourd.

— Eh bien, qu'est-ce donc, petit? dit Bobino tandis que Bernard attachait la queue de l'animal à la bouton-

nière de son vainqueur, il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle?

Le sanglier poussa un second grognement et gigota d'une patte.

— Bon! dit Bobino, bon! nous essayons donc d'en rappeler, petit? Eh bien, tron de l'air! rappelons-en, voyons, et ce sera drôle.

Bobino avait à peine achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière et sa pipe brisée entre ses dents.

Le sanglier, qui n'était qu'étourdi, s'était relevé, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite Bernard, et, après s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant encore sur ses quatre pattes.

— Ah! pardieu! dit M. de Violaine, laissez-le faire un peu; il serait curieux que celui-là en revînt.

— Tirez dessus! cria Bernard cherchant son fusil, qu'il avait posé sur le revers du fossé pour procéder plus commodément à l'amputation qu'il venait d'exécuter si heureusement; tirez dessus! je connais les paroissiens, ils ont la vie dure; tirez dessus, et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe.

Mais il était trop tard: les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient élancés sur lui; les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses; tous, enfin, le couvraient si complétement, qu'il n'y avait pas une parcelle du corps de l'animal où l'on pût envoyer une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement

le fossé, entraînant avec lui toute la meute; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé, et qui, furieux de l'affront reçu, voulait à toute force en avoir raison.

— Arrête, arrête! criait Bernard; arrête-le par la queue, Bobino. Arrête, arrête!

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

Puis, au bout d'un instant, on vit revenir Bobino l'oreille basse; il l'avait manqué de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait la voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes toute la journée : il nous mena à cinq heures de là; nous ne l'abandonnâmes que le soir, et nous n'en entendîmes jamais reparler, quoique Bernard eût fait savoir non-seulement aux gardes de la forêt de Villers-Cotterets, mais encore aux gardes des forêts voisines, que, si quelqu'un d'entre eux, par hasard, tuait un sanglier sans queue et qu'il tînt à l'avoir complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Cependant, quoique la chasse eût été sans contredit plus amusante que si elle eût complétement réussi, elle n'avait aucunement rempli le but que se proposait l'inspecteur, puisqu'il avait reçu l'ordre de détruire les sangliers et non de les anglaiser.

Aussi, en se séparant de ses gardes, l'inspecteur indiqua-t-il une chasse pour le jeudi suivant, en donnant l'ordre de détourner d'ici là le plus de sangliers que l'on pourrait.

Or, comme le jeudi est jour de congé, j'obtins de M. de Violaine d'être non-seulement de la prochaine chasse, mais encore de toutes celles qui auraient lieu les jeudis et les dimanches.

Ce jour-là, le rendez-vous était fixé au Regard-Saint-Hubert.

Nous arrivâmes, M. de Violaine et moi, à l'heure militaire; tout le monde s'y trouvait avec la ponctualité habituelle. Il y avait trois bêtes de détournées : deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de oemander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais, à part la queue, qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait reçu aucune notification.

Ce jour-là, il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin, un sur la garderie de Bernard, un sur la garderie de Mona.

On commença par celui qui se trouvait le plus proche : c'était un des ragots détournés par Berthelin; avant qu'il sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui lui coula une balle au travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la brigade de Bernard. C'était à une petite lieue de l'endroit où avait été tué le premier. Bernard, selon son habitude, nous conduisit à la Maison-Neuve, pour y boire un coup et manger un morceau; puis nous repartîmes.

L'enceinte fut formée. M. de Violaine, selon la promesse qu'il avait faite à ma mère, m'avait placé entre lui

et son garde particulier, qu'on appelait François. Après François venait Mona; puis, après Mona, je ne sais plus qui. Cette fois, nous avions affaire à la laie.

Bernard entra dans le taillis avec son limier; un instant après, le sanglier était lancé. Nous l'entendîmes venir, comme la première fois, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. M. de Violaine, à qui il passa le premier, lui envoya ses deux coups, mais sans le toucher. Je lui envoyai le mien; mais, comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour, et l'atteignit en plein corps; aussitôt la laie fit un retour à angle droit, et, avec la rapidité de la foudre, fondit sur celui qui avait tiré sur elle. François lui envoya son second coup presque à bout portant; mais, au même moment, François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse: François était renversé sur le dos; la laie, acharnée sur lui, le fouillait à grands coups de groin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours; mais, à ce moment, une voix cria d'un accent impératif:

— Ne bougez pas!

Chacun s'arrêta, immobile à sa place. Nous vîmes Mona abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un instant, le tireur demeura immobile comme une statue, puis le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux, dit François en se redressant sur ses

jambes; et, si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie à la mort.

— Ça ne vaut pas la peine, dit Mona.

Nous courûmes tous à François; il avait une morsure au bras, voilà tout ; mais ce n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver; aussi, lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité de la blessure, toutes nos exclamations tournèrent-elles en félicitations pour Mona. Mais, comme ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, Mona reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple, et, à son avis, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête. Elle avait reçu les deux balles de François; mais l'une s'était aplatie sur la cuisse, presque sans lui entamer la peau; l'autre avait glissé sur sa tête et lui avait fait un sillon sanglant. Quant à celle de Mona, elle était entrée, comme nous l'avons dit, au défaut de l'épaule, et l'avait tuée roide.

On fit la curée, et on se remit en chasse, comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on avait pu prévoir qu'il arriverait, avant la fin de la journée, un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Mona. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes, l'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre M. de Violaine et Berthelin ; puis Mona, à son tour, entra dans l'enceinte pour la fouiller. Cinq

minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Tout à coup on entendit un coup de carabine; en même temps, je vis un grès, placé à quarante pas de moi à peu près, voler en éclats; puis j'entendis à ma droite un cri de douleur. Je me retournai, et j'aperçus Berthelin, qui d'une main se cramponnait en chancelant à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

Puis il s'affaisa sur lui-même en se courbant en deux, puis il se laissa aller à terre en poussant un profond gémissement.

— Au secours! criai-je; au secours! Berthelin est blessé!

Et je courus à lui, suivi par M. de Violaine, tandis que, sur toute la ligne, les chasseurs se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance; nous le soulevâmes: le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche; la balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard pour savoir lequel de nous avait tiré ce fatal coup de feu, quand nous vîmes sortir du fourré Bernard, sans casquette, pâle comme un spectre, sa carabine à la main, et criant:

— Blessé? blessé? Qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé?

Personne de nous ne répondit; mais nous lui montrâmes de la main le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Bernard s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête; arrivé près du blessé, il poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On fit à l'instant même un brancard, on posa le blessé dessus, puis on le transporta dans la maison de Mona, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Bernard marchait à côté du brancard, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme, et tenant la main de son oncle. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de l'inspecteur, et courait ventre à terre chercher un médecin à la ville.

Le médecin arriva, au bout d'une demi-heure, pour annoncer ce dont chacun se doutait déjà, c'est-à-dire que la blessure était mortelle.

Il fallait transmettre cette nouvelle à la femme du blessé. L'inspecteur se chargea de ce triste message, et s'apprêta à sortir de la maison. Alors Bernard se leva, et, s'approchant de lui :

— Monsieur de Violaine, lui dit-il, il est bien entendu que, tant que Bernard vivra, elle ne manquera de rien, pauvre chère femme! et que, si elle veut venir demeurer chez moi, elle y sera reçue comme ma mère.

— Oui, Bernard, oui, dit M. de Violaine, oui, je sais que tu es un brave garçon; allons, ce n'est pas ta faute.

— Oh! oh! monsieur l'inspecteur, dites-moi encore quelques paroles comme celles que vous venez de me dire... Ah! je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon pauvre garçon, pleure, dit M. de Violaine, cela te fera du bien.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le malheureux en éclatant enfin en sanglots et tombant sur un fauteuil.

Rien ne m'a jamais ému au monde comme une grande force brisée par une grande douleur. La vue de cet homme, luttant contre la mort, m'avait moins impressionné que la vue de cet homme qui pleurait.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire, où il ne resta que le médecin, Mona et Bernard.

Dans la nuit, Berthelin expira.

Le dimanche suivant, il y avait chasse.

Le rendez-vous était à la Bruyère-au-Loup. L'inspecteur avait convoqué tous les gardes, à l'exception de Bernard; mais, convoqué ou non, Bernard n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres; seulement, il n'avait ni carabine ni fusil.

— Pourquoi es-tu venu, Bernard? demanda M. de Violaine.

— Parce que je suis le chef de la brigade, mon inspecteur.

— Mais du moment que je ne t'avais pas convoqué?...

— Oui, oui, je comprends, et je vous remercie. Mais le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé. Mais, quand je

L'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé; vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois: dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert; mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur, et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes; c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

— Allons, allons, Mona, dit M. de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là : il y a assez de chiens tués; finissons-en.

— Hein! que dites-vous, monsieur l'inspecteur? s'écria Bernard arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil, un coup de fusil à un pourceau? Allons donc! un coup de couteau, c'est assez bon pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir.

Bernard tira son couteau, et se rua jusqu'au sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt; et, se confondant avec cette masse mobile et hurlante, pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer; mais, tout à coup, le sanglier fit un violent effort pour s'élancer. Chacun portait déjà la main sur la gâchette de son fusil, quand, tout à coup, Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions, tandis que les chiens, se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit M. de Violaine, c'est à toi, celui-là : va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir,

redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés; mais il était pris dans un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Bernard; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête, et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

— Oui, dit l'inspecteur; seulement, si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps. Mais qu'as-tu à la main?

— Rien, une égratignure; le gredin avait la peau si dure, que mon couteau s'est refermé.

— Et, en se refermant, il t'a coupé le doigt? dit M. de Violaine.

— Net, mon inspecteur, net!

Et Bernard étendit sa main droite, à laquelle manquait la première phalange de l'index; puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur :

— C'est trop juste, monsieur de Violaine, continua-t-il; c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

— Mais il faut soigner cette blessure, Bernard.

— Soigner ça? Ah bien, voilà grand'chose! S'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Et, à ces mots, Bernard, rouvrant son couteau, fit la curée aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante, il revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard, en forme de baïonnette, qu'il avait fait exécuter, sous ses yeux, par son frère, armurier à Villers-Cotterets, et qui ne pouvait ni plier, ni se briser, ni se fermer.

Cette fois, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela; seulement, le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis il en fut ainsi à toutes les autres chasses; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Cependant, tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin; il devenait de plus en plus sombre, et, de temps en temps, il disait à l'inspecteur :

— Voyez-vous, monsieur de Violaine, tout cela n'empêche pas qu'un jour il m'arrivera malheur!...

Trois ou quatre ans s'étaient passés depuis les événements que nous venons de raconter; j'avais quitté Villers-Cotterets, et je revenais y passer quelques jours. C'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Après avoir embrassé ma mère, je courus chez M. de Violaine.

— Ah! ah! dit-il en me voyant, te voilà, garçon? Tu arrives juste pour la chasse au loup.

— S'il faut vous le dire, j'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne pas m'être trompé dans ma prévision.

— Oui, on a connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et, comme il y en a deux sur la garderie de Bernard, je lui ai donné, hier, l'ordre de les détourner, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin.

— A la Maison-Neuve, toujours?

— Toujours.

— Eh bien, que devient-il, ce pauvre Bernard? tue-t-il toujours des sangliers à coups de baïonnette?

— Oh! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Bernard les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé?

— Non; le pauvre diable est plus sombre et plus triste que jamais. Tu le trouveras bien changé. J'ai pourtant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin. Mais tout cela ne fait rien à son chagrin. Il est mordu au cœur. Avec cela, il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement?...

— C'est-à-dire que sa pauvre petite femme est un ange.

— Alors, c'est de la monomanie. Au reste, tout cela ne l'empêche pas d'être toujours un de vos bons gardes, n'est-ce pas?

— Excellent.

— Et il ne nous fera pas faire buisson creux demain?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il faut : le temps fera le reste.

— Le temps ne fera qu'empirer la chose, et je commence à croire, comme lui, qu'il lui arrivera malheur.

— C'est à ce point là?

— Ma foi, oui. Quant à moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils?

— A merveille.

— Mildet?

— Coupe toujours en deux les écureuils, à balle.

— Mona?

— Nous avons chassé, avant-hier, ensemble, dans les marais de Coyolles, et il m'a tué dix-sept bécassines sans en manquer une.

— Et Bobino?

— Bobino a fait faire un sifflet pour les chiens de la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos, en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de l'animal.

— Alors, excepté Bernard, tout va bien?

— Parfaitement.

— Ainsi le rendez-vous?...

— Est à six heures du matin, au bout des grandes allées.

— Nous y serons.

Je quittai M. de Violaine pour aller serrer la main à tous les vieux amis que j'ai conservés dans mon pays. Un

des bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Moi, je sais que, lorsque je retourne, par hasard, dans ce pauvre petit bourg à peu près inconnu au reste du monde, je descends de voiture une demi-lieue avant d'être arrivé, puis je m'achemine à pied, reconnaissant les arbres de la route, parlant à chaque personne que je rencontre, et retrouvant une émotion jusque dans les choses insensibles et dans les objets inanimés. Je me promettais donc une grande fête de me retrouver, le lendemain, avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je revis toutes mes vieilles figures avec du givre aux favoris; car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à l'endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf s'élança par-dessus la route, encaissée en cet endroit entre deux talus; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse; il n'était pas tombé de neige depuis douze heures; rien n'avait donc recouvert les brisées. Les loups, si on les avait pu détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant où Bernard avait coutume de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes, de la part d'un homme aussi exact que l'était Bernard, commença à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas, et nous arrivâmes au tournant d'où l'on voyait la Maison-Neuve, à un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même à une distance assez éloignée, étaient parfaitement distincts. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres; nous voyions une légère colonne de fumée qui, s'échappant de la cheminée, montait dans l'air; nous voyions un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, qui se promenait devant la porte; mais nous ne voyions pas Bernard.

Seulement, nous entendions ses chiens, qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres, en secouant instinctivement la tête, et nous doublâmes le pas. En approchant, rien ne changea.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous. Nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous avions presque fait halte.

— Cependant, dit l'inspecteur, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans dire une parole.

En nous voyant venir, le cheval tendit le cou de notre côté et se mit à hennir.

De leur côté, les chiens s'élancèrent contre les barreaux de leur niche, qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison, il y avait une flaque de sang et un pistolet d'arçon déchargé.

Puis, de cette flaque de sang partait, en accompagnant des pas marqués sur la neige et qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes : personne ne répondit.

— Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Bernard étendu à terre près de son lit, dont il tordait les couvertures entre ses mains crispées ; à sa tête, sur la table de nuit, étaient deux bouteilles, dont l'une vide et l'autre entamée ; il avait, au côté gauche, une large blessure dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud et venait d'expirer il n'y avait pas dix minutes.

Voici ce qui s'était passé ; nous le sûmes, le lendemain, par le facteur d'un village voisin qui avait presque assisté à l'événement :

Bernard était jaloux de sa femme ; et, quoique, comme nous l'avons dit, cette jalousie ne reposât sur rien, elle n'avait fait qu'augmenter. Il était parti à une heure, profitant d'un magnifique clair de lune, pour détourner les deux loups qui se trouvaient dans sa brigade.

Une heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son père avait une attaque d'apoplexie, et demandait à la voir avant de mourir. La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant

même, sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant, à cinq heures du matin, Bernard avait trouvé la maison vide. Il avait tâté le lit, le lit était froid; il avait appelé sa femme, sa femme avait disparu.

— C'est bien, avait-il dit, elle a profité de mon absence, ne croyant pas que je rentrerais si tôt. Elle me trompe; il faut que la tue.

Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon; il mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept. On retrouva quatorze chevrotines dans celui qui était resté chargé et les dix-sept autres dans son corps.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie, et l'amena devant sa porte. Alors il prit ses pistolets, en mit un dans la fonte gauche; celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte droite étant, par hasard, plus étroite, le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place. Bernard voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit. Pour plus de commodité, Bernard tenait la fonte appuyée contre lui; toute la charge pénétra dans le flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là; il accourut à la détonation. Le colosse était resté debout, cramponné à la selle.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il, monsieur Bernard? demanda-t-il.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau. J'ai tué mon oncle d'un coup de fusil, et je viens de me tuer d'un coup de pistolet.

— Vous tuer, vous, monsieur? Vous n'avez rien.

Bernard se tourna de son côté; ses habits brûlaient encore, et le sang coulait à flots.

— Oh! mon Dieu! que puis-je faire pour vous? Voulez-vous que j'aille vous chercher un médecin?

— Un médecin? Qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse? Est-ce que le médecin a sauvé mon pauvre oncle Berthelin?

— Mais, enfin, ordonnez-moi quelque chose!

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave, et détache-moi Rocador.

Le facteur, qui souvent buvait, le matin, la goutte avec Bernard, prit la clef, descendit à la cave, tira deux bouteilles, alla détacher Rocador, et rentra.

Il trouva Bernard assis devant une table et écrivant.

— Voilà, dit-il.

— C'est bien, mon ami, répondit le blessé; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va à tes affaires.

— Mais, Bernard...

— Va, te dis-je.

— Vous le voulez donc?

— Oui.

— Au revoir.

—Adieu.

Le facteur était alors parti, tout courant, espérant que Bernard était blessé moins dangereusement qu'il ne l'é-

tait ; car comment, en voyant un tel sang-froid et une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort ?

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait.

Seulement, selon toute probabilité, Bernard avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles. Puis il avait voulu monter sur son lit ; mais ses forces lui avaient fait défaut : il était alors tombé à terre, et il était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table.

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient écrites ces quelques lignes :

« Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy ; l'autre a décampé.

» Adieu, monsieur de Violaine ! Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

» Votre dévoué,

» BRNARD, garde-chef. »

Vous le voyez, cher lecteur : ce n'était ni une nouvelle, ni un drame, ni un roman, que j'avais à vous raconter ; c'était une simple catastrophe.

Seulement, cette catastrophe a, je vous le jure, laissé dans mon esprit un ineffaçable souvenir.

DOM MARTINS DE FREYTAS

I

— Mais, mon père, dit en souriant Mercedès, d'où vous vient donc ce grand et étrange amour pour le roi dom Sanche II ?

Celui auquel la jeune fille adressait cette question était un vieillard de soixante ans, à peu près, couvert d'une cotte de mailles, ajustée avec autant de soin que s'il eût été en son camp, devant les Mores d'Ourique ou de Cordoue, et non en son bon château de la Horta, entouré de sa fidèle garnison, en pleine paix. Le casque seul manquait à son armure complète de capitaine : encore était-il posé à quelques pas, sur un bahut, près duquel un écuyer se tenait debout et tout prêt à obéir aux ordres de son maître. On pouvait donc voir sa figure vénérable, sur laquelle luttait, comme sur celle du lion, un singulier mélange de force et de calme. Cette figure était encadrée

de longs cheveux qui avaient blanchi plus encore par la fatigue que par l'âge, et portait une ou deux cicatrices prouvant que les coups qui venaient en face étaient, pour elle, les bienvenus. Il était assis près d'une table et le coude appuyé près d'un banap d'argent plein de vin cuit, auquel, de temps en temps, il donnait une large accolade ; entre ses jambes était à demi couché un grand lévrier africain qui, quoique la partie postérieure de son corps reposât entièrement à terre, avait, en se dressant sur ses pattes de devant, glissé son long cou de serpent sur la cuisse de son maître, où, tout en paraissant dormir, il ouvrait, à chaque mouvement que faisait celui-ci, ou à chaque parole qui sortait de sa bouche, un œil intelligent et doux. Le reste de l'appartement, dont l'architecture appartenait au x[e] siècle, et l'ameublement au XII[e], était occupé par un jeune bachelier de dix-neuf à vingt ans, qui se tenait respectuesement debout, appuyé contre la cheminée ; par deux pages, qui riaient dans un coin en faisant des niches à une vieille suivante, laquelle s'était endormie en filant sa quenouille ; par un vieillard du même âge à peu près que celui qui paraissait le maître de la maison, et qui était assis de l'autre côté de la table, mais un peu en arrière, pour indiquer son infériorité ; et, enfin, par la jeune fille aux cheveux noirs, aux lèvres rouges et aux blanches dents qui avait fait cette question, bien naturelle à cette époque où tout le Portugal murmurait contre lui : « Mais, mon père, d'où vous vient donc ce grand et étrange amour pour le roi dom Sanche II ? »

Le vieillard regarda son compagnon à cheveux blanc

comme pour lui dire : « Elle le demande ! » Puis, se retournant vers sa fille :

— C'est que, lui dit-il, je l'ai vu plus petit et plus faible que je ne t'ai vue toi-même, toi qui es ma propre fille ; attendu que j'étais là quand la reine dona Sancha, dont Dieu garde l'âme, accoucha de lui sur la terre de Sicile, où nous avions fait relâche pour lui donner du repos, et que je le vis sortir seul, pauvre et nu, comme dit l'Écriture, du lit de sa mère ; tandis qu'au contraire j'étais en terre sainte, lorsque toi, mon enfant, tu vis le jour ; de sorte que tu avais déjà trois ans lorsque je revins, et que tu étais presque aussi grande et surtout aussi raisonnable que tu l'es aujourd'hui.

— Est-ce que, tout enfant, demanda le jeune écuyer, on l'emmena aussi en Palestine ?

— Non, répondit le vieux chevalier ; c'est moi qui le ramenai en Portugal. Et voilà, si vous voulez le savoir, d'où m'est venu ce grand amour pour lui : c'est de la grande confiance et du grand honneur que m'avait fait le roi, son père ; car, la veille du jour où nous devions faire tous nos embarquements, au moment où je venais d'entendre la messe, il me fit venir dans sa propre chambre, où il était assis, entouré de sa cour, près de madame la reine, qui, étendue sur un fauteuil, les pieds sur une chaise, était encore pâle et souffrante de sa délivrance, car il n'y avait que vingt-cinq jours qu'elle était accouchée, et il me dit :

» — Certes, seigneur dom Martins de Freytas, s'il est

un homme au monde envers lequel nous soyons obligés, la reine et moi, c'est bien vous.

» Je voulus répondre, mais il continua :

» — C'est bien vous ! car vous étiez avec moi à la bataille d'Alcaçar-do-Sal, où nous battîmes le roi more de Jaen, et où vous vous jetâtes entre moi et un Sarrasin qui allait me tuer : si bien que vous reçûtes sur votre casque, et même sur votre figure, le coup qui m'était destiné ; car, lorsque, frappé d'interdit par le souverain pontife de Rome, tout le monde m'abandonnait, vous m'êtes resté fidèle ; car, enfin, à la première nouvelle que je vous ai fait savoir que mon intention était de me croiser, vous êtes revenu de Romanie me rejoindre à Catane, m'amenant vingt-cinq hommes d'armes, nourris et habillés à vos frais, quand vous ne me deviez que le service de votre personne. Eh bien, continua-t-il, quoique les services que vous nous avez rendus soient si grands et si nombreux, que nous ne savons comment vous en donner jamais récompense, aujourd'hui, telle est notre position, qu'au-dessus de tous les services passés va s'élever celui que nous vous prions, à cette heure, de nous rendre ; et cela, je me plais à le dire en présence de tous ces chevaliers et seigneurs qui nous écoutent.

» J'allai au seigneur roi, je mis un genou en terre, et, lui ayant rendu grâce du bien qu'il avait dit de moi :

» — Seigneur, lui dis-je, ordonnez ce qu'il faut que je fasse, et, tant que mon âme tiendra en mon corps, je ne manquerai à rien de ce que vous m'aurez ordonné.

» — J'attendais cela de vous, me répondit-il, et ce que

nous désirons, la reine et moi, nous allons vcus le dire. Il est bien vrai qu'il nous serait fort nécessaire que vous vinssiez avec nous en ce voyage saint que nous avons entrepris, et que nous y aurions grand besoin de vous; mais le service que nous vous demandons nous tient tant à cœur, qu'il faut que tout autre cède à celui-là. Vous savez, puisque vous étiez présent à sa naissance, que véritablement Dieu nous a donné notre fils dom Sanche, de madame notre femme. Nous vous prions donc de le recevoir de nous, de le porter à la reine notre mère, et de le remettre entre ses mains. Vous noliserez des nefs et armerez des galères, ou tout autre bâtiment sur lequel vous penserez qu'on puisse aller en plus grande sûreté; nous vous donnerons une lettre pour notre trésorier, afin qu'il vous avance tout l'argent dont vous aurez besoin, et qu'il croie en tout ce que vous lui direz de notre part. Nous écrirons de même à madame notre mère et au seigneur roi de Mayorque, qui est notre allié, et nous vous donnerons une charte de procuration générale pour toutes les parties du monde où le vent pourrait vous pousser, du ponant au levant, dn midi au nord. Tout ce que vous promettrez, ferez ou direz, pour nous, à cavaliers, à gens de pied ou à tous autres, nous le tenons pour bien promis, bien fait et bien dit, et nous le confirmons. Nous ne vous en dédirons en rien, et nous en donnerons comme caution toutes les terres, châteaux et autres lieux que nous possédons et espérons posséder avec l'aide de Dieu. Ainsi vous partirez avec notre plein et entier pouvoir; et, lorsque vous aurez remis notre fils à madame la reine notre

mère, vous irez chez vous, et reconnaîtrez et arrangerez toutes vos affaires, qui doivent être fort en désordre par votre campagne de Romanie. Puis, quand vous aurez tout terminé, vous reviendrez nous rejoindre avec toutes les troupes à cheval et à pied que vous pourrez réunir; et notre allié, le roi de Mayorque, vous comptera tout l'argent que vous lui demanderez pour payer les troupes qui vous suivront. Voilà ce que nous désirons que vous fassiez pour nous.

» Et moi, continua le chevalieraprès une courte pause, je fus fort ébahi de la grande charge qu'il plaçait sur mes épaules, c'est-à-dire le seigneur infant son fils, qui, tout petit qu'il était, se trouvait déjà l'héritier d'un royaume. Je demandai en grâce, au seigneur dom Alphonse et à la reine, de me donner un collègue qui partageât au moins ma responsabilité. Le roi me répondit qu'il ne me donnerait aucun collègue, mais que je me tinsse prêt à le garder comme mon seigneur et mon propre fils; et il ajouta :

» — Maintenant, dom Martins de Freytas, comme nous ne savons pas ce que Dieu peut décider de nous, faites-moi serment qu'en mon absence ou après ma mort, vous regarderez toujours l'infant dom Sanche comme votre seul roi, et que vous ne remettrez à d'autres que lui, et en ses propres mains, les clefs des villes, forteresses ou châteaux qui vous seraient confiés ; enfin, que vous lui demeurerez, jusqu'à sa mort ou la vôtre, fidèle et loyal serviteur, comme vous l'avez été pour moi, à moins que lui ou moi ne vous relevions de votre serment.

» Alors je me mis de nouveau à genoux, je lui baisai la main, je prononçai sur cette épée le serment qu'il demandait, et je fis le signe de la croix pour que ce serment fût reçu du ciel.

» Et aussitôt le seigneur roi ordonna à dom Luiz de la Trueba, qui tenait son fils en garde dans le château de Catane, de me le livrer, à moi, et non à aucun autre, toutes et quantes fois je jugerais à propos de le réclamer. Le chevalier me fit serment et hommage, et, à compter de cette heure, l'infant dom Sanche fut en mon pouvoir : et, ce jour-là, il y avait vingt-cinq jours qu'il était né, et pas davantage.

» Et ceci étant terminé, le seigneur roi s'embarqua le même jour, et me laissa à Catane, très-fier et très-embarrassé de la mission qu'il m'avait donnée... »

Dom Martins de Freytas en était là de son récit lorsque l'on entendit le son d'un cor qui retentissait vers la porte du Douro, aux pieds des murailles du château de la Horta. Dom Martins se retourna aussitôt vers l'écuyer qui gardait son casque, lui ordonna d'aller demander ce que voulait celui qui donnait du cor à une pareille heure, et continua son récit.

— Je ne perdis pas de temps pour accomplir mon message ; je nolisai une nef de Baracas, qui se trouvait au port de Palerme et qui appartenait au seigneur dom Juan de Carralhal, qui voulut bien me la céder. Aussitôt ce premier point arrêté, j'allai trouver le noble dom Bérenger de la Sarria, qui avait pour femme une très-noble dame, qui se nommait madame Agnès d'Adri, et qui avait

eu vingt-deux enfants. Je priai ledit seigneur dom Bérenger, qui était un mien ami, de me prêter sa femme afin de confier à ses soins le seigneur infant dom Sanche. Il voulut bien m'accorder ma demande, ce dont je fus fort content, d'abord parce que madame Agnès était fort bonne, fort pieuse, de très-noble parage, et me paraissait devoir merveilleusement se connaître en fait d'enfants, en ayant eu, comme je l'ai dit, un aussi beau nombre. Alors je fis choix de six autres dames, dont chacune avait un enfant encore à la mamelle, afin que, si l'une venait à manquer, les autres pussent la remplacer, et je les pris avec leurs enfants, afin que leur lait ne vînt point à se gâter. Puis, comme le seigneur infant dom Sanche avait déjà une nourrice qui était de Catane, et le soignait à merveille, je m'en procurai encore deux autres en cas d'accident; et, outre cela, j'embarquai une chèvre. Enfin, toutes ces mesures prises, je disposai mon propre passage, j'armai fort bien ma nef, la pourvoyant de tout ce qui était nécessaire à notre nourriture et à notre défense. J'y plaçai cent vingt hommes d'armes, dont chacun valait trois hommes ordinaires pour le courage et la noblesse. Je fis ranger tout mon monde sur le pont, et je sommai dom Luiz de la Trueba de me faire remettre le seigneur infant à la porte de Catane, où je l'attendais.

» Au bout d'une heure, je le vis venir, accompagné de tout ce qu'il avait pu rassembler de chevaliers portugais, catalans et latins, tous notables citoyens ou seigneurs de race. Quand il fut en ma présence, il se tourna de leur

côté, et, leur montrant le seigneur infant qu'il portait entre ses bras :

» — Messeigneurs, leur dit-il, reconnaissez-vous que cet enfant soit l'infant dom Sanche, fils du roi Alphonse II de Portugal et de dona Sancha, son épouse?

» Et tous répondirent :

» — Oui, bien assurément! car nous avons assisté à son baptême; puis nous l'avons vu et connu presque tous les jours depuis cette époque, et nous déclarons, comme chose certaine, que cet enfant est bien l'infant dom Sanche.

» Alors, il me présenta le seigneur infant; mais je ne voulus pas le prendre qu'on ne l'eût déshabillé en la présence de tous, afin de m'assurer qu'on me le remettait sain de corps et en bon état, ce dont je pus m'assurer ainsi que tout le monde. Mais, comme, pendant l'opération, le seigneur infant avait toussé trois ou quatre fois, j'eus soin de consigner sur mon reçu qu'on me l'avait remis enrhumé; puis j'apposai mon sceau auprès de ma signature, et je donnai cette charte de décharge à dom Luiz de la Trueba. Tout cela étant terminé, je pris à mon tour le seigneur infant dans mes bras, et, l'emportant hors de la ville, suivi de plus de six mille personnes qui m'accompagnèrent jusqu'au port, je le déposai dans la nef, entre les bras de sa nourrice, que ne devaient pas perdre de vue les six dames sur lesquelles veillait à son tour madame Agnès. Et tous le signèrent et le bénirent.

En ce moment, arriva à bord un huissier du seigneur roi de Sicile, qui apportait, de la part de son maître, deux paires d'habits de drap d'or pour le seigneur infant.

Puis incontinent nous mîmes à la voile. — C'était le 1er du mois d'avril de l'an de grâce 1218.

» Arrivé à Trapani, je reçus des lettres dans lesquelles on me disait de me bien garder de quatre galères armées qui croisaient dans cette mer, montées par des Sarrasins d'Afrique, et guettant les vaisseaux portugais, génois ou catalans qui naviguent en grand nombre entre Sardaigne et Sicile. Je fis, en conséquence, renforcer ma nef, j'y mis le meilleur armement et le plus grend nombre d'hommes qu'il me fut possible, et je me remis en mer, confiant dans la sagesse de Dieu, qui veille sur les rois; de sorte que nous arrivâmes sans danger, et par le plus beau temps du monde, à l'île Saint-Pierre.

» Pendant cette première traversée, le Seigneur permit que ni le seigneur infant, ni personne de sa suite ne fût indisposé.

» Nous restâmes vingt-sept jours en station dans l'île; puis, y ayant été rejoints par vingt-quatre bâtiments montés de Catalans et de Génois qui faisaient même route que nous, nous partîmes tous ensemble, par un saint jour de dimanche, après avoir dévotement entendu la messe à terre.

» Le troisième jour de notre traversée, nous fûmes assaillis par un orage terrible. Mon premier soin fut de monter sur le pont et de donner tous les ordres nécessaires. Je rappelai au pilote qu'outre nous, qui n'étions que d'humbles pécheurs, il eût à se rappeler qu'il avait à bord un dépôt royal et précieux. Le pilote répondit qu'il ferait tout son possible pour sauver le seigneur infant, puis nous, puis lui-même. Alors je redescendis dans la

chambre des femmes pour voir comment cela se passait.

» Toutes choses étaient au pire : les unes avaient le mal de mer et étaient couchées, pareilles à des cadavres; les autres avaient perdu la tête de frayeur, et criaient que leur lait allait tourner. Au milieu de tout ce sabbat, je cherchai la nourrice; elle était assise contre un panneau, les bras pendants, les yeux morts, et avait laissé glisser le seigneur infant de ses genoux sur le parquet, où il faisait à lui seul des cris plus perçants que toutes les femmes ensemble.

» Je le pris respectueusement dans mes bras et cherchai quelqu'un à qui le remettre; mais toutes les femmes, y compris madame Agnès, étaient dans un tel état d'atonie ou de terreur, que je ne voulus me fier qu'à moi-même. Comme la tempête continuait et, au lieu de diminuer, allait toujours croissant, j'ordonnai à tous les hommes de l'équipage qui n'étaient point occupés à la manœuvre de se mettre en prières; puis je me fis attacher le seigneur infant autour du corps, afin de me noyer ou de me sauver avec lui; et, comme il continuait de pleurer, je commençai à croire que c'était, non pas le mal de mer, mais bien la faim qui le faisait gémir ainsi. Je m'assis donc au pied du grand mât, et, faisant venir la chèvre, j'approchai le seigneur infant, qui, dès qu'il sentit les mamelles, cessa de pleurer, et se mit à téter comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie. Ce fut alors que je bénis ardemment le ciel de ne m'en être pas rapporté à madame Agnès, à mes trois nourrices et à mes six dames pour m'accompagner.

» La tempête dura ainsi tout le jour et toute la nuit.

Pendant cet intervalle, je ne quittai pas d'une minute le seigneur infant, le berçant entre mes bras tandis qu'il dormait, et l'approchant de la chèvre aussitôt qu'il poussait le moindre cri. Dieu permit que, pendant tout ce temps, ni le seigneur infant, ni moi, ni la chèvre, n'eussions le mal de mer. Lorsque le jour vint, le temps commença de s'améliorer, et ce fut une grande grâce que nous fit le ciel, car notre nef commençait de faire eau, et sept bâtiments de notre convoi avaient été engloutis.

» Peu à peu, chacun se remit : madame Agnès revint la première, puis les trois nourrices, puis les six dames; quant aux nourrissons, comme personne ne s'était occupé d'eux, sur huit, on en trouva trois de morts, et deux ne se trouvèrent ni morts ni vivants. On présuma que les morts avaient été étouffés et que les absents étaient tombés à la mer. Quant au seigneur infant, par la grâce de Dieu et les soins que j'en avais eus, il se portait que c'était merveille.

» Je le remis aux mains de madame Agnès, qui ne voulait pas le reprendre, disant qu'elle en était indigne; mais j'insistai fort, et elle céda.

» A compter de ce moment, le vent fut favorable, et, quinze jours après, nous abordâmes à Mafra, dans l'Estramadure. Dès que nous eûmes mis pied à terre, je fis prévenir madame la reine mère, qui était à Coïmbre, que j'étais débarqué à Mafra avec le seigneur infant, son petit-fils, et que je me mettrais en route pour aller la rejoindre aussitôt que le seigneur infant aurait pris quelque repos. Je m'occupai aussitôt, comme le temps était pluvieux, à faire faire une litière. C'était une espèce de palanquin

recouvert d'un drap enduit de cire, afin qu'il ne fût pas accessible à la pluie, et orné, par-dessus ce drap, d'une étoffe de velours rouge. J'y fis étendre un matelas, sur lequel auraient pu tenir six hommes de taille ordinaire; la nourrice s'y coucha avec ses plus beaux vêtements, et près d'elle le seigneur infant, que je fis revêtir d'un des habits de drap d'or que lui avait donnés le roi de Sicile; puis vingt hommes le portèrent, les uns avec des bâtons, les autres avec des lisières. Au bout de deux jours de marche, nous rencontrâmes, à quatre lieues en avant de Leria, monseigneur Raymond de Sagardia, avec dix chevaucheurs, qui nous étaient envoyés par les deux reines, à savoir, la reine douairière de Portugal et la reine de Mayorque, sa fille; et nous continuâmes la route avec eux. Quand nous fûmes près de Pombal, comme il y avait un ravin à passer, les plus notables sortirent de la ville et prirent les bâtons et les lisières des mains des porteurs, et ils firent passer le ravin au seigneur infant, à qui mon invention plaisait tellement, que c'est tout au plus si, dans toute la route, il pleura plus de trois ou quatre fois par jour.

» A la porte de la ville de Coïmbre, et en avant du pont jeté sur le Mondego, nous trouvâmes, comme à Pombal, les consuls et les prud'hommes de la ville, accompagnés de quatre huissiers, qui venaient nous recevoir. Ils prirent les bâtons à leurs mains et les lisières à leur cou, et nous entrâmes à grand honneur dans la ville; puis nous nous dirigeâmes vers le château, où se trouvaient madame la reine, aïeule du seigneur infant, et la reine de Mayorque, sa tante. Toutes deux attendaient sur la plus haute tour,

et, dès qu'elles virent que nous montions vers le château, elles descendirent jusqu'à la porte. Alors, comme elles avaient été obligées de s'asseoir toutes deux sur un banc de pierre, tant elles étaient joyeuses, je pris entre mes bras le seigneur infant, et, plein d'une véritable joie d'être venu si heureusement à bout d'une si pénible entreprise, je le portai devant les reines.

» Que Dieu vous accorde autant de joie, mes enfants, dit le vieux chevalier interrompant son récit et étendant les mains comme pour bénir ceux qui l'entouraient, qu'en eurent ces nobles dames quand elles virent leur petit-fils et leur neveu si bien portant et si gracieux, avec sa petite figure riante et belle, vêtu d'un manteau à la catalane et d'un paletot de drap d'or.

» Alors, continua le vieillard, dont les yeux se mouillaient de larmes et dont la voix tremblait à ce souvenir, je m'agenouillai, je baisai la main des reines, et je fis baiser par le seigneur infant la main de son aïeule. Elle voulut le prendre dans ses bras ; mais alors je fis un pas en arrière, et je lui dis :

» — Madame, sauf votre bonne grâce et merci, ne me sachez pas mauvais gré ; mais, tant que je n'aurai pas un reçu en bonne forme du seigneur infant, comme j'en ai donné un moi-même, vous ne le toucherez pas, quand vous seriez la Vierge Marie en personne.

» La reine se mit à rire à ces paroles, et me dit qu'elle trouvait bon que je fisse ainsi. Alors je demandai :

» — Madame, y a-t-il ici un lieutenant du seigneur roi?

» La reine me répondit :

» — Oui, seigneur.

» Et elle le fit avancer. Je demandai ensuite si se trouvaient présents au château le bailli, le viguier et les consuls de la ville de Coïmbre. Ils répondirent :

» — Nous voici.

» Car tous ceux que j'avais nommés étaient attelés à la litière. Je demandai encore un notaire public; et il s'y trouva comme les autres, tant tous ceux qui avaient quelque nom ou quelque charge s'étaient empressés de venir au-devant de nous. Il y avait de plus, et outre ceux que je viens de nommer, un grand nombre de chevaliers et d'hommes notables de Coïmbre. Lorsque tous furent présents, je fis venir madame Agnès, puis les deux nourrices, puis les six dames pour accompagner, et, en présence des reines, je leur demandai trois fois :

» — Cet enfant, que je tiens entre mes bras, est-il bien le seigneur infant dom Sanche, fils de dom Alphonse II, roi de Portugal, et de dona Sancha, son épouse?

» Et tous répondirent :

» — Oui !

» Et de cette première déclaration, je fis dresser, par le notaire, une charte publique; après quoi, je dis à madame la reine, aïeule du seigneur infant :

» — Madame, croyez-vous que cet enfant que je tiens dans mes bras soit le seigneur infant dom Sanche, fils de dom Alphonse II, roi de Portugal?

» Je lui fis trois fois la même demande, et trois fois elle me répondit : « Oui ; » et de cette parole je fis aussitôt dresser une seconde charte par le notaire.

II

Or, voici ce qui s'était passé à Lisbonne entre dom Sanche II et les grands de son royaume :

Les nobles étaient assemblés dans la salle du conseil, et attendaient le roi Sanche II pour délibérer avec lui des affaires du royaume. Soudain la porte s'ouvrit, et, au lieu du roi, l'on vit paraître dom Hernand d'Alméida, son favori, vêtu d'un habit de cheval, un cor au côté et un fouet à la main; il venait annoncer que le seigneur roi ne pouvait venir présider le conseil, attendu qu'il partait, le lendemain matin, pour chasser dans ses forêts de Sarzedar et de Castel-Branco; et que, tout entier à ces préparatifs importants, il ne pourrait s'occuper des affaires de l'État.

Cette mission, dont le favori s'acquitta avec sa morgue accoutumée, fut suivie, aussitôt son départ, d'un murmure terrible dans toute l'assemblée. En effet, dom Sanche ne pouvait choisir un messager plus odieux pour un message plus insolent. Dom Hernand, qu'il avait fait comte d'Alméida, sans être d'une naissance tout à fait obscure, était du moins de noblesse si nouvelle, qu'à côté des vieux noms portugais auxquels on avait voulu l'égaler, son nom tout moderne faisait tache. C'était, disait-on, le frère de lait d'Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal et aïeul de dom Sanche, qui l'avait amené avec lui de la Bourgogne, où il était né, lorsqu'en 1228 il dépouilla sa

mère, Thérèse de Castille, de la régence du royaume, et se fit nommer comte et, bientôt, roi de Portugal. Depuis ce temps, le fils et le petit-fils de Guimarens avaient servi le fils et le petit-fils d'Alphonse Henriquez avec fidélité, sans doute, mais non point avec assez d'éclat pour que dom Sanche fût autorisé à l'élever ainsi à la hauteur des premières maisons de l'Estramadure, en le nommant comte d'Alméida. Il est vrai que cette faveur avait une cause; mais la cause elle-même paraissait à ces nobles seigneurs odieuse et infâme. Le roi était, depuis trois années, amoureux de Maria, sœur de dom Hernand, et l'on assurait que l'élévation subite du favori avait été mesurée à la complaisance qu'il avait mise à favoriser les amours du roi avec sa sœur; et, quoique celle-ci vécût retirée loin de la cour et en dehors réellement de toute intrigue, comme c'était depuis trois ans que dom Sanche avait surtout abandonné le soin des affaires de son royaume, ou, chaque fois qu'il s'en était mêlé, l'avait fait au grand mécontentement de toute la noblesse, celle-ci avait enveloppé dans la même haine l'amour pur de la sœur et le favoritisme intéressé du frère; de sorte que la bouche qui s'ouvrait pour maudire l'un se refermait rarement sans maudire en même temps l'autre.

Et cependant Maria était pure de toute tache et innocente de tout mal. Dans la retraite où elle avait été élevée par sa mère et où elle continuait de demeurer près de sa tombe, elle avait vu dom Sanche sans savoir que c'était le roi; et, comme celui-ci avait cru remarquer qu'il avait, par sa jeunesse, son air noble et sa courtoisie, fait quel-

que impression sur l'esprit de la belle recluse, il avait exigé de son frère, dom Hernand, qu'elle continuât d'ignorer sa naissance et son rang. Maria l'avait donc toujours envisagé, sinon comme son égal, — car, aussi humble que son frère était orgueilleux, elle n'avait point oublié comme lui son extraction obscure, — du moins comme un seigneur dont la noblesse n'était point assez haute pour mettre entre eux une barrière infranchissable. Or, dans cette croyance, elle l'avait aimé, et ce ne fut que plus tard que dom Sanche lui apprit qu'elle aimait un roi.

Alors la douleur de la pauvre Maria n'avait plus eu de bornes : à ses propres yeux, elle n'était plus qu'une fille perdue. Dans tous ses souvenirs, elle voyait les maîtresses des rois vouées à l'exécration des peuples, lesquels leur attribuaient toujours les fautes qui venaient d'eux-mêmes, les malheurs qui venaient du ciel. Aussi, lorsque, pour la distraire de sa tristesse, le roi dom Sanche lui avait proposé de l'emmener de Santarem à Lisbonne, et, là, de lui donner des serviteurs, des pages et un palais, avait-elle constamment refusé ses offres et préféré, à ce brillant déshonneur, la solitude, où elle pouvait, sinon aimer sans remords, du moins pleurer sans témoins. Mais, si bien voilée de son obscurité que le fût Maria, elle n'avait pu échapper aux regards des mécontents, qui, depuis trois ans, ayant vu s'accroître la fortune et l'influence de dom Hernand, avaient recherché la cause de cette faveur étrange, et pensaient l'avoir trouvée dans l'amour de sa sœur. Dès lors, toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les insultes du roi, avaient été attribuées à l'in-

fluence désastreuse de Maria : et, comme dom Sanche, naturellement faible et paresseux, avait abandonné à dom Hernand la conduite presque entière du royaume, on voyait l'influence de la sœur dans l'impuissance du frère, et on maudissait la source où elle était puisée, plus encore que le pouvoir qui en découlait.

On ne sera donc point étonné de l'effet que produisit, sur la première noblesse du royaume, l'apparition de dom Hernand d'Alméida sur le seuil de la porte par laquelle on s'attendait à voir entrer le roi. Or, comme le message dont il était chargé n'était point de nature à diminuer les sentiments de haine que chacun lui portait déjà, le mécontentement général éclata aussitôt qu'il eut disparu ; mais toute cette tempête de paroles et de menaces s'apaisa comme elle s'était élevée, lorsque dom Manrique de Carvajal étendit la main et réclama le silence.

C'est que dom Manrique de Carvajal était un de ces hommes qui commandent le respect à tous. Noble de race, brave en guerre, sage au conseil, il eût été l'âme du royaume sous tout autre roi que le roi dom Sanche. Mais tel est le malheur des gouvernements faibles ou cauteleux, que tout ce qui est fort ou loyal leur devient ennemi. Dom Manrique de Carvajal étendit donc la main et dit :

— Messeigneurs, le roi dom Sanche, que Dieu conserve, a rompu notre conseil de jour en son palais. Je vous invite tous, tant que vous êtes, à un conseil de nuit en ma maison. Là, nous élirons l'un de nous pour nous présider, et nous verrons à prendre une déci-

sion sur ce qu'il faut faire pour l'honneur de la noblesse et le bien du royaume. En attendant, pas de cris qui puissent nous trahir, pas de menaces qui puissent mettre nos ennemis sur leurs gardes. Soyons calmes, et nous serons justes; soyons unis, et nous serons forts.

Alors toute l'assemblée s'était dispersée avec dignité et en silence; et le roi qui, caché derrière un rideau avec dom Hernand d'Alméida, les regardait s'éloigner, crut voir encore des serviteurs humbles et soumis là où il n'y avait déjà plus que des rebelles et des conjurés.

La nuit se passa tranquille en apparence; rien ne vint troubler le sommeil du roi, aucun songe ne lui apporta l'écho des paroles terribles que l'on disait contre lui en ce conseil suprême et nocturne, qui se tenait en la maison de dom Manrique de Carvajal; et cependant tout fut arrêté, résolu et décidé, comme si, depuis le commencement des âges, la sentence eût été écrite sur le livre éternel, par la plume de fer du destin.

Le matin, au moment où dom Sanche sortait de sa chambre, botté, éperonné et tout prêt à monter à cheval, il rencontra monseigneur de Léria, qui était archevêque d'Evora. Le roi fronça le sourcil, car il avait dit qu'il ne voulait recevoir personne.

— Sire, lui dit l'archevêque, que votre colère tombe sur moi seul; car je vous ai attendu ici malgré tout le monde, et pages et serviteurs ont fait ce qu'ils ont pu pour que je me retirasse. Mais j'avais à parler à Votre Altesse de la part des nobles de votre royaume.

— Et que désirent-ils? demanda le roi.

— Ils désirent savoir si votre bon plaisir ne serait pas, au lieu d'aller aujourd'hui à la chasse, de présider le conseil; les affaires dont il devait être question sont urgentes et ne souffrent point de retard.

— Monseigneur d'Evora, répondit le roi, mêlez-vous de toucher les revenus de votre archevêché, qui, Dieu merci, est l'un des plus riches, non-seulement de l'Alentejo, mais encore du royaume, et laissez-moi faire, à moi, ma besogne de roi.

— Et c'est justement parce que vous ne la faites pas, sire, que je suis député devers vous, pour vous dire que de toute cette faiblesse et de tout cet abandon, il vous arrivera malheur. La besogne d'un roi, sire, est aux rudes affaires de la politique et de la guerre, et non aux plaisirs de l'amour et aux amusements de la chasse.

— Et, répondit le roi, si je ne me rends pas aux conseils que vous voulez bien me donner, au nom de ma noblesse, puis-je savoir, monseigneur, quel est ce malheur qui m'arrivera ?

— Ce malheur, sire, c'est que, quelque soir, en revenant de visiter votre maîtresse ou de courir le daim, vous trouverez les portes de Lisbonne ouvertes pour tout le monde, mais fermées pour vous.

— Alors, monseigneur, reprit en riant avec mépris dom Sanche, j'irai à Coïmbre : le Portugal est riche en villes royales, et c'est une couronne qui a plus d'un fleuron.

— Coïmbre sera fermée comme Lisbonne, sire.

— Alors il me restera Setuval.

— Setuval sera fermée comme Coïmbre.

— Eh bien, dites à ma noblesse, reprit le roi, que, quand mon bon plaisir eût été de présider mon conseil aujourd'hui, je le remettrais à huitaine, tant je serais curieux de voir pareille chose.

— Vous le verrez, sire, répondit l'archevêque d'Evora.

Puis, s'inclinant devant le roi, il sortit avec le même calme et la même dignité qu'il avait conservés dans cette dernière démarche tentée près de dom Sanche, et dont il venait de reconnaître l'inutilité.

De son côté, le roi monta à cheval avec son favori, traversa toute la ville sans s'apercevoir d'aucun changement, puis se dirigea sur Santarem, où demeurait sa maîtresse.

Ce jour-là, dom Sanche trouva Maria plus triste et cependant plus affectueuse encore que d'habitude. Le roi s'aperçut tout en entrant de cette tristesse, et, s'arrêtant devant la jeune fille assise sur un divan moresque :

— Maria, lui dit-il, quand les nuages voilent les étoiles, le roi du ciel souffle et les nuages se dispersent et les étoiles brillent. Ne pourrai-je donc jamais en faire autant pour toi, moi qui suis un roi de la terre ? Quelqu'un a-t-il osé t'insulter, Maria ? Nomme-le moi : fût-ce mon frère Alphonse, par le ciel ! il me rendra compte de cette offense.

— Non, cher seigneur, répondit Maria en secouant la tête et en faisant tomber deux perles qui tremblaient aux cils de ses yeux, non, personne ne m'a insultée, et vous ne devez punir que moi-même, qui suis une insensée de ne point me trouver heureuse quand tant de femmes seraient fières d'être à ma place.

— N'essaye pas de me tromper, Maria, dit dom Sanche; je sais que ton âme d'ange te porte au pardon. Mais le pardon enhardit les traîtres, car c'est être traître à son roi, que de ne point aimer ce qu'il aime. C'est ta faute aussi, Maria; si tu étais venue à la cour, au lieu de rester dans cette solitude, ils t'eussent vue de près, ils t'eussent connue, et alors ils t'eussent adorée comme moi. Mais il est encore temps, mon doux soleil; viens, et, dès que tu luiras, on sentira tes rayons.

— Oh! bien loin de là, monseigneur, s'écria Maria en joignant les mains d'un air suppliant; si j'avais une grâce à vous demander, ce serait, au contraire, de me permettre de me retirer dans un couvent et de ne pas demeurer plus longtemps ainsi entre vous et votre peuple; car il nous arrivera malheur à tous les deux, sire.

— Tu vois bien que tu me trompais, Maria, et que quelque misérable t'aura donné ces avertissements. Au nom du ciel, Maria, nomme-moi celui qui a osé te menacer.

— La menace, si c'en était une, monseigneur, viendrait de trop haut pour que vous pussiez atteindre celui qui l'aurait faite... Mais tranquillisez-vous, sire, ce n'est point une menace, c'est un rêve.

— Un rêve, Maria? Je regrette alors de ne pas avoir amené avec moi le rabbin Ismaël; il explique les songes comme Joseph, et il t'eût dit ce que le tien signifiait.

— Hélas! monseigneur, répondit en soupirant Maria, il était si clair, qu'il n'avait point besoin d'interprète.

— Et il t'annonçait des malheurs? C'était un songe

bien malavisé, et qui ne se doutait point que j'étais là pour le faire mentir. Viens avec nous, ma belle Maria, et le plaisir dissipera cette vision aussi rapidement que le soleil fond un nuage.

— Et où allez-vous donc, monseigneur?. demanda Maria avec inquiétude.

— A la chasse.

Maria pâlit; puis, d'une voix tremblante :

— Seul ? lui dit-elle.

— Avec ton frère.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, plus de doute, plus de doute, et mon rêve était un pressentiment !

— Encore ton rêve ! murmura dom Sanche avec un léger mouvement d'impatience. Voyons, Maria, dis-moi ce rêve. N'ai-je point droit à tes pensées, à tes pensées de la nuit comme à celles du jour ? Parle, je t'écoute.

— Oh ! mon cher seigneur, dit Maria en se laissant glisser aux pieds de dom Sanche, voilà où je reconnais cette bonté que tout le monde ignore, parce qu'elle reste au fond de votre cœur. Au lieu de rire de ma faiblesse, vous voulez la guérir. Eh bien, c'est peut-être Dieu qui vous donne cette compassion pour une crainte qu'un autre traiterait de folie. N'est-ce pas que vous ne me raillerez pas de ma terreur ?

— Non, sois tranquille ; parle.

— Eh bien, monseigneur, vous étiez venu, dans mon rêve, comme vous voilà en réalité. Dans mon rêve, vous m'avez proposé, comme vous venez de le faire, de m'em-

mener à la chasse, et j'avais accepté. J'étais partie avec vous, et je chevauchais à vos côtés, toute fière de votre bonne grâce et de votre adresse, et me disant en moi-même que, si vous n'eussiez pas été roi de naissance, quelque peuple vous eût élu.

— Et toi aussi, Maria, tu me flattes? dit en souriant le roi.

— Non, mon bien-aimé seigneur, je vous dis la vérité toujours, ou, si je ne vous dis pas la vérité, je vous dis au moins ce que je pense. Vous chevauchiez donc ainsi près de moi, lorsque nous entrâmes dans une sombre forêt où vos chiens ne tardèrent pas à lancer un daim. Chacun le poursuivit alors avec de grands cris de joie, et, moi, je le poursuivis ainsi que les autres, mais triste et comme emportée dans un tourbillon. Je voulais crier instinctivement, je voulais arrêter mon cheval, je voulais, sans savoir pourquoi, vous dire de ne point poursuivre ainsi ce pauvre animal; mais j'étais sans voix et sans force, et ma poitrine se serait plutôt brisée que de laisser échapper un son. Enfin, après une course dont je ne pus mesurer la longueur, et dans laquelle nos chevaux, comme s'ils eussent eu des ailes, franchissaient montagnes, rivières et précipices, le malheureux daim commença de se lasser, et, chose étrange, tout en suivant la chasse, qui était encore trop éloignée pour le voir, je le voyais, moi, haletant, se traînant à peine, n'avançant plus que par élans désespérés, chaque fois qu'il entendait plus près de lui les aboiements des chiens ou les fanfares du cor. Tout à coup une flèche partit d'un buisson, sans que

je visse quelle main l'avait lancée, et le daim, frappé à l'épaule, fit encore quelques pas, puis tomba sur ses genoux, puis se roula dans son sang; et, à mesure qu'il avançait vers son agonie, — vous avez dû faire quelquefois de ces rêves, n'est-ce pas, monseigneur? où le vrai et le faux, le fantastique et le positif sont tellement mêlés ensemble, qu'on ne sait plus distinguer la réalité de l'illusion, — ses membres, qui se roidissaient, cessaient confusément d'être ceux d'un animal et prenaient la ressemblance de ceux d'un homme. Enfin, après quelques minutes de cette métamorphose, je jetai un cri; je venais de reconnaître mon frère. Oui, monseigneur, mon frère, percé d'une flèche au-dessous du bras, et qui, dans une dernière convulsion, rassembla toutes ses forces pour se tourner de mon côté et me dire :

» — Maria, Maria, prends garde à la chasse!

» Puis aussitôt il expira.

— Folle que tu es, dit dom Sanche, ne reconnais-tu pas, dans ce rêve insensé, les incohérentes visions de la nuit?

— Oh! non, non! s'écria Maria. Non, croyez-moi bien, monseigneur, j'ai fait d'autres rêves dans ma vie; mais aucun ne m'a laissé une impression pareille. Oh! monseigneur, ne méprisez pas cet avertissement. Après tout autre rêve, peu à peu j'ai senti s'effacer, si je puis le dire ainsi, le cadre dans lequel il était enfermé; montagnes, forêts, paysages, une fois mes yeux ouverts, disparaissaient, à la clarté du jour, comme une vapeur; tandis qu'aujourd'hui je vois tout encore, comme si je n'étais

pas éveillée : le cadavre de mon frère est couché au pied d'un grand rocher couronné de sapins, près d'une fontaine où se réunissent les eaux d'une cascade ; il y a, en face de lui, une ruine, qui est un ancien ermitage ruiné par les Mores, et que surmonte une croix brisée. Tenez, monseigneur, que j'aie les yeux ouverts ou fermés, tout cela est devant moi sans cesse et plein de réalité.

— Il est, du moins, heureux que ce rêve, en menaçant ton frère, ait respecté ma belle Maria ; car, si imposteur que je le croie, je ne serais pas, je l'avoue, sans inquiétude en face d'une telle conviction.

— Oh ! ce n'est pas tout, monseigneur, reprit Maria, et toute la famille est enveloppée dans la proscription. Je n'en restai point là, et je m'enfonçai plus avant encore dans mon rêve ensanglanté. La chasse continua ; car moi seule semblais être accessible à cette impitoyable vision. Toujours sans voix, toujours entraînée par une force supérieure, je repris ma course à travers la forêt, et presque aussitôt les chiens lancèrent une biche blanche qui descendit la vallée de toute la rapidité de sa course ; et alors la même chose se renouvela. Comme si j'eusse été douée d'une double vue, je la suivis à travers les mille détours qu'elle faisait pour tromper les chiens ; seulement, cette fois, c'était moi qui éprouvais toutes ses terreurs, c'était moi qui tressaillais à chaque aboiement des chiens, à chaque son du cor. Enfin nous la rejoignîmes, et une flèche partit qui alla la percer au flanc. A l'instant même, je ressentis au côté une vive douleur ; et, de même que le sang coula sur sa blanche fourrure, je vis le sang

teindre ma robe. Alors une seconde flèche partit et alla l'atteindre au côté opposé; et, au côté opposé, qui était celui du cœur, je sentis une douleur vive, aiguë, mortelle. Le sang jaillit de cette seconde blessure comme de la première. La biche tomba, pleurant et bramant, et alors un homme s'approcha d'elle un couteau à la main : cet homme me causait une terreur aussi grande que s'il fût venu à moi. Cet homme s'approcha d'elle, et, malgré ses plaintes, ses gémissements, sans faire attention à moi, qui essayais par mes gestes de suppléer à mes paroles, monseigneur, avec ce couteau, il lui ouvrit la gorge, et, sur mon âme, oui, monseigneur, je vous le jure, je le sentis entrer, tranchant et froid, et je jetai enfin un grand cri qui me réveilla. Je fus longtemps à croire que je n'étais pas blessée, la main sur mon cou, cherchant des yeux, à mes deux côtés, ces plaies que j'avais reçues, et prenant pour du sang la sueur mortelle qui me courait par tout le corps. Oh! voyez-vous, monseigneur, continua Maria en portant sa main aux endroits indiqués, c'était là, là et là; et, rien qu'à en parler, je souffre et je me sens près de mourir. Ayez donc pitié de moi, je vous en supplie, monseigneur, et n'allez point à cette chasse; car je suis certaine que, si j'avais continué mon rêve, après mon frère, après moi, c'était vous, monseigneur, que cette menace allait atteindre.

Dom Sanche sourit à ce récit. Comme tous les caractères faibles, il affectait le doute, afin de paraître fort; puis, prenant sa maîtresse entre ses bras :

— Maria, lui répondit-il, j'ai toujours entendu dire

qu'en marchant droit à un fantôme on le faisait évanouir. Je ferai ainsi de ton rêve; nous marcherons droit à lui, et il disparaîtra.

— Oh! non, non, monseigneur, à moins que vous n'ordonniez; car je suis votre servante, et j'obéirai à vos ordres. Non, je n'irai point à cette chasse, et, si vous m'en croyez, monseigneur, vous n'irez pas non plus.

— Tu feras selon ton plaisir, Maria, et non point selon ma volonté. Tu crois que quelque danger te menace à me suivre? Reste ici, ma bien-aimée; je veux t'épargner jusqu'à l'ombre de la crainte. A mon retour, je t'y retrouverai, et tu auras tout oublié, excepté notre amour. Adieu, ou plutôt au revoir.

Maria resta un instant pendue au cou de dom Sanche, renversée en arrière, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, comme si elle était évanouie; mais, au bout d'un moment, sa poitrine se gonfla, ses larmes jaillirent, et elle éclata en de tels sanglots, que dom Sanche sentit sa résolution chanceler et demeura un instant incertain, commençant à douter qu'une telle douleur pût être l'effet d'un songe; et, croyant qu'elle avait appris quelques nouvelles qu'elle ne voulait pas lui dire:

— Maria, lui dit-il, il est impossible qu'un rêve te cause de pareilles angoisses; promets-moi de me dire ce que tu as réellement, et je resterai.

— Non, non, dit Maria, allez à la chasse, monseigneur; je n'ai rien autre chose que ce que je vous ai dit; mais revenez vite, car je sens que je n'aurai quelque tranquillité d'esprit qu'en vous revoyant.

— Tes désirs sont des ordres, répondit dom Sanche; au lieu d'aller à Castel-Branco, je n'irai qu'à Sanzedar; au lieu d'être huit jours, je n'en serai que trois. Adieu, donc, et à bientôt!

Maria lui dit adieu de la tête, car elle n'osait parler, tant sa voix était pleine de sanglots. Elle le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir à travers les portes de l'appartement; puis, lorsqu'il eut disparu, elle courut à la fenêtre, afin de le saluer encore une fois. Enfin dom Sanche disparut à l'angle de la rue, et cependant Maria resta encore longtemps immobile au même endroit et les yeux fixés sur la même place, comme si elle se fût attendue à le voir reparaître.

Pendant ce temps, il se passait à Lisbonne des choses qui justifiaient les pressentiments de Maria.

III

Les nobles avaient répondu avec empressement à l'appel de dom Manrique de Carvajal, et, comme c'était un seigneur riche et puissant, personne ne s'était inquiété de voir entrer chez lui une si nombreuse assemblée. Mais, le lendemain matin, l'étonnement fut grand, lorsqu'on vit des ouvriers construire un vaste échafaud dans une prairie qui s'étend entre Lisbonne et le petit golfe qui s'avance dans les terres, au-dessus de la ville. Comme tout le monde ignorait dans quel but cet échafaud était

dressé, tous ceux qui passaient s'arrêtaient devant lui. D'un autre côté, les curieux de la ville, ayant appris le travail étrange qui se faisait à la porte, accoururent avec empressement; si bien que, dès l'heure de midi, il y avait déjà une foule considérable, attendant l'issue de cette construction.

A dix heures, la charpente étant achevée, on étendit sur les marches et sur la plate-forme de cet échafaud un tapis magnifique, sur lequel on éleva un trône surmonté des armes de Portugal, en tout semblable à celui du roi. Bientôt on plaça sur ce trône une statue représentant le roi dom Sanche; elle avait la couronne en tête, le sceptre en main et l'épée de justice au côté; elle était revêtue de la robe royale, sur laquelle brillaient les insignes de la royauté; puis une forte troupe d'écuyers et de gardes s'approcha. Les écuyers, qui portaient chacun les pennons de leurs maîtres, montèrent les marches et allèrent se placer derrière le trône, abaissant leurs bannières sous la bannière de Portugal. Les soldats se rangèrent en cercle autour de l'échafaud, et chacun attendit, plus curieux et plus étonné que jamais.

A midi, toute la noblesse de Lisbonne, qui venait d'entendre dévotement la messe, sortit de l'église, conduite par dom Manrique de Carvajal. Elle conduisait, au milieu d'elle, le seigneur dom Alphonse, frère puîné du roi dom Sanche, que l'on croyait en Catalogne, et qui, sur un message qu'il avait reçu huit jours auparavant, était arrivé secrètement à Lisbonne. Elle se dirigea vers la prairie, précédée d'une musique guerrière, comme si elle

eût marché à une bataille ou à une fête, et suivie d'une foule plus grande encore que celle qui attendait. En voyant cette noble assemblée, les rangs des soldats s'ouvrirent. Dom Manrique de Carvajal et l'archevêque d'Evora se placèrent sur des degrés, à des distances qui indiquaient leur rang. Un crieur public monta sur la dernière marche, et une fanfare bruyante retentit pour commander l'attention. Tous les nobles tirèrent leur épée, et le crieur public fit entendre ces mots :

— Vous tous Portugais, grands *ricos hombres* *, prélats, chevaliers, écuyers et citoyens, oyez! oyez! oyez!

» Le roi dom Sanche de Portugal, mentant à la race dont il est sorti et oubliant les devoirs qui lui sont imposés, s'étant rendu indigne de la couronne qu'il déshonore, il plaît à Dieu, par l'entremise des nobles confédérés, réunis pour la prospérité du royaume, de le condamner à la déposition qu'il a méritée.

» Il a mérité cette déposition surtout pour quatre motifs, et ces quatre motifs les voici :

» Premièrement. Le roi dom Sanche est indigne de la couronne, puisqu'il ne peut porter la couronne lui-même, et que c'est, non pas lui, mais le funeste dom Hernand d'Alméida qui gouverne la nation avec une insolence insupportable pour des esprits aussi fiers que les Portugais. En conséquence, puisque le roi ne peut porter sa couronne, il est temps qu'elle soit placée sur une tête plus

* Voir dom Telesforo de Trucha, à qui tous les détails suivants sont empruntés.

capable et plus digne de la porter. Que le roi dom Sanche perde donc la couronne!... »

Après ces paroles, le crieur public s'arrêta, et un silence profond s'étendit sur l'assemblée; on eût dit que toute cette multitude n'avait que des yeux et pas de souffle, car tous les regards brillaient comme des flammes, et pas une haleine ne se faisait entendre au milieu de cette stupeur générale. Monseigneur d'Evora, archevêque de Léria, s'approcha lentement et solennellement de la statue du roi, et lui ôta la couronne de dessus la tête. A cette vue, la multitude éclata en applaudissements si frénétiques, que, de ce moment, les nobles jugèrent que leur cause était gagnée devant le peuple. Pour ne point laisser refroidir les esprits, ils firent signe au crieur public de continuer, et le crieur continua :

« Secondement. Le roi dom Sanche de Portugal est indigne de porter l'épée de justice, puisqu'il oublie de s'en servir pour la protection de ses sujets. Ce n'est point son esprit, c'est l'esprit d'une courtisane qui dirige sa volonté; ce n'est point sa bouche, c'est la bouche d'un courtisan qui dicte les décrets; ce n'est point sa main, c'est la main d'un courtisan qui signe les actes; et cela au préjudice du bien et de l'intérêt commun. Il faut, en conséquence, que l'épée de justice ne soit pas déshonorée plus longtemps par des mains indignes de la porter. Que dom Sanche de Portugal perde donc l'épée de justice! »

Le crieur public fit de nouveau silence. Alors dom Manrique de Carvajal s'approcha de la statue, et lui arracha du côté l'épée de justice. De nouvelles acclamations de

tentirent, plus furieuses encore que les premières. Et le crieur passa à la charge suivante.

« Troisièmement. Le roi dom Sanche de Portugal est indigne de porter le sceptre. Pour le porter dignement, un roi doit présider ses conseils, conduire ses armées, et non point passer sa vie en chasses, en bals et en fêtes; pour porter dignement le sceptre, un prince doit être ferme et juste. Dom Sanche, au contraire, est faible, indolent, prodigue, dissipateur des revenus de l'État. Que dom Sanche de Portugal perde donc le sceptre! »

Alors le comte de Rodrigo s'approcha de la statue, et lui enleva le sceptre des mains; puis le crieur public passa à la quatrième charge.

» Quatrièmement. Le roi dom Sanche de Portugal est indigne d'être assis sur le trône; car, outre qu'il s'est rendu coupable de tous les actes de trahison que nous avons dits contre l'honneur de la nation portugaise, il a encore poursuivi injustement de sa haine son frère dom Alphonse, seul et véritable héritier de la couronne, l'ayant exilé sans motif, sans doute dans l'espoir de lui substituer quelque enfant illégitime; mais Dieu ne permettra pas tant de honte et de déshonneur, et les nobles ligués les préviendront en décernant le trône à celui qui le mérite par sa naissance, par son courage et par sa sagesse. Que dom Sanche de Portugal soit donc chassé du trône! »

Aussitôt dom Diego de Salvaterra s'approcha du trône, saisit la statue, et la fit tomber la tête la première : en même temps, les confédérés enlevèrent dom Alphonse sur leurs bras, et, le plaçant sur le trône vide, le procla-

mèrent roi à la place de son frère. Cette proclamation fut accueillie avec de grands cris de joie par le peuple, qui croit toujours gagner quelque chose à changer de souverain. En un instant, dom Alphonse III fut revêtu des insignes de la royauté, et l'évêque d'Evora, s'avançant le premier, lui rendit hommage en lui baisant la main. Dom Manrique de Carvajal vint après; il fut suivi du comte de Rodrigo et de dom Diego de Salvaterra; puis, après ces délégués de la ligue, vinrent tous les nobles qui la composaient. Enfin le nouveau roi, monté sur un magnifique cheval blanc, couvert du harnais royal, et escorté de la noblesse et suivi du peuple, rentra dans la ville de Lisbonne et se dirigea vers la cathédrale, où l'évêque de Coïmbre chanta un *Te Deum*. Le reste de la journée se passa en fêtes et en réjouissances.

Pendant ce temps, dom Sanche s'avançait vers la forêt de Sarzedar, accompagné de dom Hernand d'Alméida et de quelques-uns de ses plus familiers serviteurs; car, depuis quelque temps, aucun noble n'allait plus là où allait dom Hernand. Mais le roi dom Sanche était tellement aveuglé par l'amour qu'il avait pour la sœur et par l'amitié qu'il portait au frère, qu'il avait laissé s'éloigner de lui la vieille noblesse sans rien faire pour la retenir; dans cette chasse fatale, il n'était donc accompagné que de son favori et de ses piqueurs.

Des ordres avaient été donnés d'avance, et, en arrivant au rendez-vous, dom Sanche apprit qu'un daim magnifique avait été détourné pendant la nuit. A peine prit-il le temps de déjeuner, tant était grande son ardeur pour

la chasse. Les relais de chevaux et de chiens furent disposés; puis le piqueur entra, avec son limier, dans l'enceinte, et, au bout d'un instant, on entendit le son d'un cor qui annonçait que le daim était lancé; en même temps on le vit, comme une ombre traverser d'un bond et sans toucher la terre l'allée où attendaient le roi et dom Hernand. Les chiens furent aussitôt découplés sur lui, dom Sanche et son favori s'élancèrent sur la voie des chiens, et la chasse commença.

Dès les premiers pas qu'il fit, le cheval de dom Hernand sembla animé d'une vitesse surnaturelle, et, quoique le roi montât un coursier du plus pur sang more, le cheval andalous de dom Hernand essaya plusieurs fois de le dépasser. Il s'établit, entre la monture et le cavalier, une lutte dans laquelle on ne pouvait deviner quel serait le vainqueur, lorsque le roi, voyant que les écarts du cheval et du cavalier dérangeaient la chasse, cria à son favori de laisser aller. A peine, pour obéir, celui-ci eut-il lâché la bride, que son coursier l'emporta avec la rapidité d'une vision. Le roi s'élança derrière lui de toute la vitesse de sa monture, et pendant longtemps il le suivit, perdant peu à peu sur lui, mais continuant à le distinguer encore à travers les arbres. Enfin dom Hernand dépassa les chiens eux-mêmes et disparut dans un taillis épais. Bientôt on entendit le bruit de son cor, qui sonnait la vue; il allait d'une vitesse égale au daim. Au bout de dix minutes, son cor se fit entendre un seconde fois; mais, quelques efforts qu'eût faits la chasse pour le suivre, le roi vit qu'il avait encore gagné sur elle : cette course dura deux

heures ainsi, le son du cor s'affaiblissant chaque fois. Enfin il s'arrêta tout à coup et tout à fait au milieu d'une fanfare. Le roi ne comprenait rien à cette interruption, et, commençant à être inquiet, il redoubla de vitesse et se sépara à son tour de ses gardes. Son cheval, comme s'il eût été guidé par une main invisible, semblait suivre une trace. Le paysage devenait de plus en plus sauvage et désert. Le roi n'en continua pas moins sa route; peu à peu, il lui sembla entrer dans un passage qui ne lui était pas étranger et qu'il était cependant certain de ne pas avoir vu. Il reconnut un ermitage en ruine, surmonté d'une croix brisée. Il chercha en face, car il lui semblait qu'il devait y avoir un grand rocher tout hérissé de noirs sapins; les sapins et le rocher étaient en face de l'ermitage. Ses yeux se portèrent aussitôt au fond, et il chercha une fontaine et une cascade qui devaient s'y trouver; la fontaine et la cascade étaient au fond. Alors ses yeux se portèrent avec une angoisse inexprimable sur le gazon. Sur le gazon était un homme étendu dans les dernières convulsions de l'agonie. Il se jeta à bas de son cheval, courut à cet homme, et jeta un cri. Cet homme, c'était dom Hernand; son cheval l'avait précipité du haut en bas du rocher, et lui avait brisé le front contre une pierre. Alors le roi se rappela d'où lui venait le souvenir de ce paysage: c'était celui que Maria avait vu en rêve et lui avait si fidèlement décrit. Le cadavre était couché au pied d'un rocher couvert de sapins et avait devant lui un petit ermitage en ruine, avec sa croix brisée; au fond était un vaste bassin naturel où se réunissaient les eaux d'une cascade,

Le roi voulut secourir dom Hernand ; mais il était trop tard : dom Hernand était mort. Il porta alors son cor à ses lèvres pour appeler à lui toute sa suite, et sonna à pleine poitrine. Au bout d'un instant, on vit apparaître quelques chiens égarés et ayant perdu la voie ; puis, derrière eux, on entendit la voix des piqueurs ; enfin quelques-uns parurent, pleins d'inquiétude et de terreur. Lorsqu'ils arrivèrent, le roi avait transporté le cadavre de dom Hernand près de la fontaine, et, ne pouvant pas le croire entièrement expiré, essayait de le faire revenir, en lui jetant de l'eau sur le visage. Quant au reste de la chasse, il s'était dirigé d'un autre côté, emporté à la poursuite d'une biche blanche qui avait fait prendre le change aux chiens, quelque peine qu'eussent prise les piqueurs pour les rompre et les distraire de cette nouvelle voie.

A cette nouvelle, en apparence si indifférente dans la circonstance où l'on se trouvait, dom Sanche tressaillit comme frappé d'une nouvelle terreur. Il laissa tomber le cadavre de dom Hernand, qu'il soulevait sur son genou, redemanda une seconde fois les mêmes détails, pâlissant à mesure qu'on les lui donnait ; enfin, quand le capitaine eut fini de parler, il écouta un instant d'où venait la voix des chiens que l'on entendait dans l'éloignement, et, laissant le corps de son favori aux mains des piqueurs, il s'élança sur son cheval et le poussa, comme un insensé, vers le côté d'où partait le bruit.

Dom Sanche venait de se rappeler la seconde partie du rêve de Maria, qui avait rapport à elle-même.

Le cheval de dom Sanche semblait avoir des ailes, et

cependant il lui déchirait les flancs de ses éperons. C'est qu'il lui semblait, après la réalité affreuse qu'avait prise la première partie du songe de Maria, que c'était sa maîtresse elle-même qui était en danger. Il voulait donc arriver à temps pour rompre les chiens et interrompre la chasse maudite ; mais, quelle que fût la vélocité de l'enfant du désert, qui l'emportait comme un tourbillon, il ne se rapprochait que peu à peu des chiens, qui, de temps en temps, par de longs aboiements, prouvaient qu'ils revoyaient l'animal qu'ils poursuivaient. Enfin, après trois heures de cette poursuite incessante, il se rapprocha au point d'entendre le bruit du cor, qui, de minute en minute, sonnait la vue ; ce qui prouvait que l'animal se fatiguait et allait incessamment être rejoint par les chasseurs ; enfin le terrible hallali vint à son tour. Dom Sanche précipita son cheval, et arriva au moment où la biche, percée de plusieurs flèches, dont la dernière traversait le cœur, venait d'expirer.

Il est impossible de décrire l'impression que cette vue produisit sur le roi. La vie fantastique était tellement mêlée pour lui, depuis le matin, à la vie réelle, que ce ne fut qu'en tremblant qu'il jeta les yeux sur la malheureuse bête étendue dans son sang : il lui semblait qu'il allait voir la biche prendre une forme humaine et se lever devant lui comme une apparition. Le regard mourant qu'elle tourna vers lui augmenta encore son trouble, tant il était plein de détresse et de douleur. Dès lors, il n'eut plus de doute, et, certain que Maria courait quelque danger, il prit un nouveau cheval, ordonna à une partie de

sa suite d'aller rejoindre le corps de dom Hernand, et, suivi de l'autre, il s'élança en hâte sur la route de Santarem.

A peine avait-il fait quelques lieues, que, ne pouvant résister à son impatience et voyant que le reste des chasseurs, moins bien montés que lui, ne pourrait le suivre, il mit son cheval au galop, fixant Santarem pour lieu du rendez-vous. A son tour, un pressentiment terrible le poussait en avant, et il se reprochait amèrement de n'avoir point cédé aux instances de Maria. De temps en temps, des alternatives d'espérance le reprenaient, pendant lesquelles il respirait, comme on fait lorsque l'on sort d'un rêve terrible ; puis, bientôt encore, comme un dormeur qui retombe dans le même songe, il se laissait reprendre à ses terreurs et enfonçait de nouveau ses éperons dans le ventre de son cheval, qui l'emportait de nouveau avec la vitesse du vent.

La nuit vint. Dom Sanche ne ralentit point pour cela sa course, qui prit, au contraire, de l'obscurité même, un caractère plus sombre et plus fantastique. Dans l'espèce de vertige auquel il était en proie, il lui semblait voir, dans les arbres qui bordaient la route, autant de fantômes sortant de terre et le suivant aux deux côtés du chemin ; enfin, aux premiers rayons de la lune, il aperçut les clochers de Santarem. Il avait fait, en moins de six heures, le chemin qui, la veille, lui avait pris toute une journée.

Arrivé à la maison de Maria, dom Sanche sauta à bas de son cheval, et, le laissant aller à sa volonté, s'avança vers une petite porte par laquelle il avait l'habitude d'entrer,

lorsqu'il venait de nuit. Arrivé à cette porte, il s'arrêta un instant pour respirer, écoutant avec anxiété s'il n'entendrait pas quelque bruit qui justifiât ses craintes : tout était calme et silencieux. Dom Sanche reprit quelque assurance.

En entrant dans le jardin, dom Sanche jeta machinalement les yeux vers un berceau de jasmins et de grenadiers, retraite favorite de Maria : il lui sembla alors la voir assise sous ce berceau, comme mille fois il l'avait vue, et se détourna de son chemin pour aller à elle; mais, à mesure qu'il avançait, la vision devenait moins distincte. Arrivé au berceau, ce qu'il avait pris pour un corps se dissipa comme un brouillard : il crut entendre une plainte qui le fit frissonner par tout le corps; mais, regardant autour de lui, et n'apercevant rien, qu'une légère vapeur sans forme qui flottait en rasant la terre, comme les plis d'une robe, il monta l'escalier du perron; la vapeur montait devant lui et semblait lui montrer le chemin. A la porte, elle s'arrêta, comme si elle ne pouvait passer, et dom Sanche entendit une nouvelle plainte. Il s'élança aussitôt vers la porte, et crut sentir sur sa figure l'impression d'une chevelure mouillée de rosée; mais cette impression fut si rapide, qu'il ne put croire à sa réalité. La porte s'ouvrit, et la vapeur glissa sur les dalles, passant par les portes entr'ouvertes et s'acheminant vers la chambre de Maria. Dom Sanche suivit ce guide étrange, les genoux tremblants et la sueur sur le front. Arrivé à l'entrée de la chambre, il s'arrêta sur le seuil. La vapeur se glissa entre les rideaux du lit, qui étaient fermés, et disparut. Dom Sanche demeura immobile, sans

souffle, promenant ses regards d'un bout à l'autre de l'appartement, éclairé à peine par une lampe qui brûlait aux pieds d'une madone; puis, voyant que tout y était tranquille et chaque chose à sa place, il s'avança doucement vers le lit, retenant sa respiration et écoutant s'il n'entendrait pas le souffle jeune et léger de Maria. Aucune haleine ne flottait dans la nuit. Dom Sanche tira les rideaux d'une main tremblante. Maria était couchée. Il se baissa vers elle; aucun souffle ne monta vers lui. Il posa ses lèvres sur les lèvres de Maria; elles étaient glacées. Il arracha le drap qui la recouvrait; le lit était plein de sang. Dom Sanche jeta un cri, s'élança vers la madone, et, à la lueur de la lampe, il vit qu'elle avait reçu, pendant son sommeil, une blessure au cœur. Les deux parties du rêve étaient accomplies.

Dom Sanche appela au secours. Les femmes de Maria accoururent; mais tout fut inutile : elle était morte, morte assassinée par un assassin si expert, qu'il n'avait donné qu'un coup et qu'elle n'avait pas jeté un cri, puisque les femmes, qui étaient couchées dans la chambre voisine, n'avaient rien entendu.

Le roi passa la nuit tout entière au chevet du lit de sa maîtresse, roulant dans sa tête des projets de vengeance d'autant plus terribles que, quoiqu'il ignorât quel était l'assassin, il croyait se douter d'où le coup partait. Au point du jour, sa suite arriva, rapportant le cadavre de dom Hernand. Dom Sanche les fit coucher tous deux sur chacun un lit de parade, et, se mettant à la tête de sa petite troupe, marcha sur Lisbonne.

En arrivant aux portes de la ville, il les trouva fermées. Il fit le tour de la ville; partout des pierres, du fer et du bois. Il sonna du cor; nul ne répondit : on eût dit une cité morte ou enchantée.

Dom Sanche étant presque seul et ne pouvant rien faire, résolut d'aller à Coïmbre et de revenir avec la garnison de la forteresse. Il se mit donc en marche vers Coïmbre, et y arriva le lendemain matin. Les portes de Coïmbre étaient fermées comme celles de Lisbonne.

Dom Sanche n'avait plus d'espoir qu'en Setuval; il traversa le Zerere, le Tage et le Zatas, et, au bout de trois jours, arriva devant Setuval. Setuval était fermée comme Coïmbre et Lisbonne.

La prédiction de l'évêque d'Evora était accomplie, et dom Sanche voyait ce qu'il avait désiré voir.

Pendant ces différents voyages, sa suite avait graduellement diminué : à Coïmbre, il n'avait plus avec lui que dix hommes; à Setuval, il n'en avait plus que trois; aux frontières d'Espagne, il était seul.

Dom Sanche, abandonné de tout le monde, se retira à Tolède, où le roi de Castille lui donna un asile.

Il ne lui était resté de fidèle, dans tout son royaume, que dom Martins de Freytas, gouverneur de la citadelle de la Horta; malheureusement, dom Sanche l'avait oublié depuis longtemps.

Et cependant dom Martins de Freytas avait fait fermer les portes et doubler les sentinelles.

IV

Lorsque le roi Alphonse III eut appris que tout le Portugal s'était soumis à son autorité, excepté la forteresse de la Horta, il envoya contre elle dom Manrique de Carvajal avec quatre mille hommes. Dom Martins, de son côté, avait pris toutes ses précautions pour n'être point atteint au dépourvu : il avait réuni tous ses vassaux, fait entrer dans la forteresse tout ce qu'elle pouvait contenir de vivres, et rassembler sur les remparts toutes les machines et tous les engins en usage à cette époque : il en résultait qu'il avait deux cents hommes de garnison, des vivres pour six mois et des munitions pour dix assauts. — Un matin, on annonça à dom Martins de Freytas que l'on apercevait les bannières de dom Manrique de Carvajal qui se déroulaient dans la plaine. Dom Martins ordonna à toutes les trompettes de sonner leurs fanfares les plus vives en signe de joie. Elles firent si grand bruit, que dom Manrique de Carvajal les entendit de l'autre côté du Mondego, et dit, en se retournant vers le comte de Rodrigo, qui commandait sous lui :

— Il paraît qu'il y a fête au château de la Horta.

Le soir, dom Manrique s'arrêta à trois portées de trait des murs de la forteresse, et envoya un héraut pour ordonner à dom Martins de Freytas de reconnaître dom Alphonse III pour roi de Portugal, et de lui remettre la clef de la citadelle. Dom Martins de Freytas répondit

qu'il ne connaissait point Alphonse III, et qu'il ne remettrait les clefs qu'à dom Sanche.

Dans la nuit, dom Manrique établit son camp autour de la Horta, et, le lendemain, envoya une seconde fois le héraut faire la même sommation : le héraut revint avec la même réponse. La journée se passa dans une observation mutuelle. Le lendemain, au point du jour, le héraut retourna à la forteresse pour la troisième fois. Dom Martins répondit comme il avait fait les deux premières.

Dom Manrique de Carvajal se prépara à donner l'assaut et dom Martins de Freytas à le soutenir; tous deux se connaissaient pour sages et vaillants capitaines : aussi ni l'un ni l'autre nè négligèrent-ils rien.

L'assaut fut donné, terrible, acharné, sanglant. Après douze heures de combat corps à corps, après avoir étreint les tours de ses six mille bras, après avoir trois fois porté la main sur les créneaux des remparts, dom Manrique de Carvajal fut forcé de se retirer, entraînant deux cents hommes dans les fossés de la forteresse.

Quatre autres assauts se succédèrent aussi inutiles, aussi meurtriers. Dom Manrique de Carvajal, après avoir perdu mille de ses meilleurs soldats, résolut d'essayer de réduire par la famine la citadelle qu'il ne pouvait prendre par la force ; il convertit ce siége en blocus.

De ce moment, rien n'arriva plus jusqu'à la citadelle. Dom Manrique ferma jusqu'aux passages les plus secrets, et le château de la Horta fut séparé du reste du monde par une ligne infranchissable. Pendant les quatre premiers mois, dom Martins de Freytas subit ce blocus sans pa-

naître en éprouver une grande inquiétude; mais, voyant que son ennemi ne s'apprêtait point à lever le siége et qu'il ne lui restait plus que pour deux mois de provisions, il mit tout son monde à la demi-ration. Grâce à cette mesure, des deux mois qui lui restaient, il en faisait quatre.

Dom Manrique tint bon. Au bout de deux autres mois, dom Martins fut encore obligé de réduire de moitié les distributions : cette fois, il n'y avait pas moyen de prolonger la défense par une réduction nouvelle ; chaque homme recevait juste ce qu'il lui fallait strictement pour ne pas mourir de faim. Les provisions s'épuisèrent ; la forteresse ne renfermait de vivres que pour six mois, et elle en avait tenu dix. On mangea les chevaux, puis les chiens, puis les chats, puis les rats et les souris ; puis enfin on commença à faire bouillir le cuir des harnais, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de mordre dedans.

Dom Manrique ne bougeait pas de place. On voyait, du haut de la citadelle, arriver dans son camp des troupeaux de bœufs et de moutons : la vie des assiégeants se passait en festins, et, quand la nuit était calme, les sentinelles entendaient les refrains de leurs chansons à boire.

Il en était tout le contraire des assiégés ; la détresse augmentait chaque jour ; faibles, hâves et décharnés, à peine s'ils pouvaient soutenir le poids de leurs armes. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des fantômes ; et, s'il était venu à dom Manrique l'idée de livrer un sixième assaut, certes il aurait eu bon marché des malheureux partisans de dom Sanche. Il aimait mieux les laisser mourir de faim : c'était plus long mais plus sûr.

Dom Martins de Freytas était au désespoir, car il ne se faisait pas illusion sur la possibilité de tenir plus longtemps, et il voyait qu'un moment ou l'autre il lui faudrait céder. Sa résistance était à l'agonie; c'était une question de temps; déjà il ne comptait plus que par jours, et bientôt il ne compterait plus que par heures.

Ce moment arriva. Après avoir mangé jusqu'aux feuilles des arbres, la garnison, un beau matin, n'eut plus rien à manger du tout; elle jeûna un jour tout entier, n'osant pas se plaindre, car dom Martins de Freytas jeûnait depuis deux. — La nuit se passa encore tant bien que mal; chacun fit de son mieux pour dormir; quelques-uns y réussirent et rêvèrent qu'ils étaient à même un splendide repas : ceux-là se réveillèrent plus affamés encore que ceux qui n'avaient pas dormi. — Le jour vint. Dom Martins n'espérait plus qu'en un miracle, car c'était un vieux chevalier, véritablement croyant et religieux. Il alla à la chapelle pour prier Dieu de le faire; il le pria de se souvenir qu'il avait été deux fois en terre sainte, et avait pourfendu maint infidèle sans avoir jamais rien demandé pour cela. Mais la circonstance était si grave, qu'il ne pouvait plus faire autrement que de rappeler ses services, puisqu'on avait l'air de les oublier. — Sa prière faite, il sortit plein de foi. Ses yeux se portèrent autour de lui, et il vit un aigle pêcheur qui descendait du ciel comme un éclair et s'abattait sur le fleuve. Un instant, l'oiseau sembla lutter à la surface de l'eau, puis bientôt il reprit son vol en emportant entre ses serres une superbe truite.

L'aigle prit son vol vers le château de la Horta, et,

comme il passait au-dessus de la citadelle, il laissa tomber sa truite aux pieds de dom Martins de Freytas.

Dom Martins ne douta point que le miracle demandé ne fût accompli. Il ramassa la truite, la fit assaisonner du mieux qu'il put; puis, la posant sur un magnifique plat d'argent, il la fit porter à dom Manrique de Carvajal, avec une lettre, dans laquelle il lui disait que, peiné des privations qu'il devait souffrir depuis ce long siége, durant lequel il ne lui voyait manger que du bœuf et du mouton, il le priait d'accepter une truite de son réservoir, pour changer son ordinaire. Dom Manrique pensa que des gens qui envoyaient de pareils cadeaux à leurs ennemis devaient vivre dans l'abondance, et que c'était perdre son temps que d'essayer de les prendre par famine. En conséquence, le même jour, il leva le siége, déclarant seulement rebelle au nouveau roi quiconque aurait des relations avec dom Martins ou aucun des hommes de sa suite. Cette déclaration fut proclamée, à son de trompe, dans les villes et dans les villages environnants. — Le lendemain, tous les assiégeants avaient disparu. Il était temps! un jour de plus, tous les assiégés étaient morts.

Dom Martins de Freytas n'avait fait que changer de blocus; seulement, celui-ci était plus étendu. Les villages environnants, effrayés par la menace de dom Manrique de Carvajal, traitaient dom Martins de Freytas et sa petite troupe comme des parias. Ceux-ci étaient obligés de pêcher et de chasser pour vivre, car personne ne voulait leur vendre ni viande ni poisson. Quant aux jeunes filles,

lorsqu'elles apercevaient, par hasard, un page ou un écuyer d'un côté, elles fuyaient de l'autre.

Au bout d'un an d'isolement au milieu de cette espèce de cordon sanitaire, cette brave garnison, qui avait supporté six jours d'assaut et dix mois de faim, ne pouvant supporter l'ennui, se trouva réduite par la désertion à une vingtaine d'hommes. Ceux qui étaient restés étaient les écuyers et les pages, tous jeunes gens de grande et haute famille, qui tenaient à lâcheté d'abandonner leur capitaine; cependant leur tour vint d'être découragés comme les autres, et ils envoyèrent l'un d'entre eux à dom Martins de Freytas.

— Monseigneur, dit le député, je viens, au nom de mes camarades, vous supplier humblement de prendre en considération leur misère.

— De quoi se plaignent-ils? demanda dom Martins.

— Ils se plaignent, monseigneur, d'être obligés, comme des manants, de chasser et de pêcher pour vivre; ils se plaignent de rester dans l'obscurité et l'oubli, tandis que beaucoup, qui ne les valent ni en race ni en courage, sont comblés d'honneurs à la cour.

— Allez dire à ceux qui vous envoient, repondit dom Martins de Freytas, que la chasse et la pêche sont des plaisirs de roi et non de vilain, et la preuve est que notre roi dom Sanche, que Dieu conserve, a perdu son trône pour avoir trop chassé. Ajoutez que, loin d'être dans l'oubli, le nom du dernier de nos pages est, à cette heure, plus connu dans tout le Portugal que celui du premier seigneur de la cour du roi dom Alphonse, et qu'à défaut

des honneurs qui entourent les courtisans, ils ont l'honneur qui immortalise les fidèles.

Le député retourna vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur rapporta textuellement la réponse de dom Martins de Freytas. Ils prirent patience. Un an s'écoula encore. Au bout de cette année, un envoyé du roi dom Alphonse se présenta devant la citadelle de la Horta; il venait annoncer, de la part du roi dom Alphonse, à dom Martins de Freytas, qu'il pouvait présentement lui remettre les clefs de la citadelle, le roi dom Sanche étant mort à Tolède.

— Envoyez-moi un sauf-conduit, répondit dom Martins.

Quinze jours après, le messager revint avec le passeport demandé. Dom Martins laissa la garde du château à son vieil écuyer, qui était un autre lui-même, se revêtit de sa plus forte cuirasse, ceignit sa plus forte épée, prit en main sa meilleure lance, monta sur son cheval de bataille, et chemina tant par voies et par chemins, qu'il arriva à Tolède. A peine arrivé, il alla trouver le bailli.

— Est-il vrai, lui dit-il, que le roi dom Sanche soit mort?

— Oui, répondit le bailli.

— Où est-il enterré? demanda dom Martins.

— Dans l'église des frères mineurs.

— Merci.

Dom Martins se rendit dans l'église des frères mineurs.

— Est-il vrai, dit-il au sacristain, que le roi dom Sanche soit enterré dans cette église?

— Oui, répondit le sacristain.

— Où est son tombeau? demanda dom Martins.

— Le voici.

— Levez la pierre.

Le sacristain leva la pierre, et dom Martins reconnut le roi.

Il se mit à genoux, fit une prière pour le salut de son âme; puis, se relevant et tirant une clef de sa poche, il la lui remit dans la main.

— Monseigneur et cher sire, lui dit-il, voici la clef de ton château de la Horta, que je t'ai fidèlement gardé pendant ta vie, et que je te rends fidèlement après ta mort; j'ai tenu mon serment: dors en paix!

Puis il fit refermer la tombe, et partit pour Lisbonne, où il se fit annoncer au roi Alphonse III.

Le roi Alphonse III, curieux de voir un homme aussi extraordinaire, le fit aussitôt entrer au milieu de son conseil, qu'il présidait en ce moment.

— Sire, lui dit dom Martins de Freytas, vous pouvez envoyer maintenant quatre femmes de la reine, avec leurs quenouilles, et elles prendront le château de la Horta, que dom Manrique de Carvajal n'a pas pu prendre avec quatre mille lances.

— Jure-moi fidélité comme tu l'as jurée à mon frère dom Sanche, répondit le roi, et non-seulement je t'en laisse le gouvernement, mais je t'en donne la propriété, ainsi que celle de toutes les terres qui l'entourent.

— Merci, sire, répondit dom Martins de Freytas en secouant la tête et en poussant un soupir. Je n'ai fait qu'un serment, et il m'a coûté trop cher.

Six ans après, dom Martins mourut moine et en odeur de sainteté, dans le couvent des franciscains de Setuval.

LE CURÉ CHAMBARD

Ce que je raconte ici n'est ni un roman ni une histoire dramatisée ; c'est un fait pur et simple, rapporté dans toute sa simplicité et dans toute sa nudité primitive et tel qu'on le retrouverait dans la *Gazette des Tribunaux* du temps, s'il y avait eu une *Gazette des Tribunaux* au commencement du XVIIe siècle.

Le lecteur sait ou ne sait pas que j'ai publié plusieurs volumes de fastes juridiques, intitulés *Crimes célèbres*. Cette publication me valut de nombreuses communications, envoyées de différents points de la France, comme si chaque province eût voulu fournir sa gerbe à cette sanglante moisson. C'est un de ces envois que je mets aujourd'hui sous les yeux du lecteur. Outre l'intérêt qu'il peut contenir en lui-même, il renferme l'intelligence d'une grave question de discipline ecclésiastique.

Souvent, en explorant l'histoire du moyen âge, j'avais regardé comme une sorte d'anomalie sociale, ou tout au moins comme une cruauté injuste, que les lois canoniques de l'Église défendissent d'ordonner prêtre quiconque ne

jouirait pas de ses qualités *physiques et intellectuelles* dans toute la plénitude de leur puissance. Certes, pour les facultés intellectuelles, il n'y avait rien à dire : celui qui est destiné à être le flambeau à la lueur duquel les autres marchent, doit briller de la flamme la plus vive. Pour expliquer et faire comprendre les grandes vérités de la religion catholique, il faut que l'âme soit un miroir parfait dans lequel se réfléchissent ces vérités. Mais il me semblait inutile d'être beau, grand, vigoureux, pour remplir scrupuleusement le vœu de chasteté ; et telle nature maladive et étiolée que j'avais connue m'avait souvent révélé une plus grande somme d'intelligence que telle autre nature en apparence bien plus complète. C'est que je n'avais pas encore bien compris l'esprit de l'Église catholique; c'est que je n'avais pas réfléchi qu'il n'y a point de dévouement sans sacrifice, point de victoire sans combat, point de combat sans force. L'Église dominante voulait logiquement, pour que le sacerdoce conservât toute sa puissance, que le prêtre imposât à la foule par tous les moyens possibles ; qu'il parlât aux sens aussi bien qu'à l'esprit ; qu'il produisît non-seulement des impressions, mais encore des sensations ; que, du haut de la chaire chrétienne, du milieu de la pompe religieuse, l'homme consacré au culte divin agît, par la voix, par le regard, par le geste, sur la foule investie, afin qu'il pût descendre ensuite isolément dans les fonctions les plus intimes de son ministère. Voilà pourquoi elle voulait que le prêtre fût intelligent et beau. L'Église militante

voulait que le prêtre fût sans infirmité morale ou physique, parce que, dans le martyre, une infirmité morale ou physique pouvait lui ôter de sa force et le faire succomber sous la menace qu'il devait braver, ou sous la douleur qu'il devait vaincre. Voilà pourquoi elle voulait que le prêtre fût beau et fort.

Donc, si des sublimités de la pensée la pente est rapide aux bas lieux de l'exécution, n'en accusons que la fragilité de la nature humaine. Les hiérarques romains conçurent une grande et belle institution, ils ont demandé aux prêtres, c'est-à-dire aux derniers soldats de leur Église, toutes les qualités qui souvent manquent aux chefs, c'est-à-dire l'éloquence, la force et le courage. Ils ont posé des conditions pour que les prêtres fussent ainsi. L'institution est restée belle; c'est la faute de ceux qui, comme moi, n'avaient pas compris la pensée primitive, si elle a cessé d'être grande. Le martyre lent d'une vie d'abnégation a bien fait quelques saints parmi nos curés de campagne; mais, il faut le dire, cette armée du Seigneur, qui devait faire la plus grande force de notre religion, se compose aujourd'hui et se composait depuis longtemps d'éléments plus qu'ordinaires.

Revenons à notre histoire, qui n'est, au reste, que le développement de cette théorie ecclésiastique, que, pour que le prêtre soit à la hauteur de sa mission, il doit jouir de toute la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles.

I

Le presbytère de la Croix-Daurade, petit village de la banlieue de Toulouse, était, en 1700, occupé titulairement par Pierre-Célestin Chambard, saint homme dans les conditions de son époque, brave homme dans l'acception de tous les temps; possédant toutes les qualités requises pour diriger ses ouailles dans la voie du salut; aimé et considéré dans sa paroisse, où il était le médiateur des intérêts de localité, le conciliateur des querelles intestines, le conseiller des cas difficiles, le convive de tous les repas de famille; un bon curé enfin dans la meilleure acception de ce mot, comme on en trouve encore quelques-uns de nos jours, dans les localités où ne passent ni les chemins de fer ni les bateaux à vapeur.

La seule chose que l'on reprochât au curé Chambard, c'était une faiblesse d'esprit dont il n'était pas le maître, et qui le rendait facilement accessible à la crainte; ainsi, si au milieu de la nuit on venait le chercher pour assister quelque agonisant à son lit de mort, il faisait attendre le messager pour s'en aller avec lui, et si, ses fonctions saintes accomplies, le jour n'était pas venu, il se faisait reconduire par lui. Nous citons ce fait pour donner une idée de son caractère timide, caractère qu'il attribuait à une maladie qu'il avait faite pendant son enfance et qui l'avait tenu longtemps faible et souffreteux; de sorte qu'au moment

de prendre le parti des armes, parti auquel il était destiné, ses parents le firent homme d'Église, pensant qu'il fallait moins de force et de courage pour servir dans la milice du Seigneur que dans celle du roi, et répondant aux objections qu'on leur faisait à cet égard, que le temps des luttes sanglantes était passé pour l'Église, et que, si le clergé catholique avait encore à fournir sa liste de saints, heureusement la persécution ne lui demandait plus son contingent de martyrs.

Pierre-Célestin Chambard fut donc ordonné prêtre, et, pour le plus grand bonheur de ses paroissiens, nommé curé de la Croix-Daurade, qu'à l'époque où commence ce récit, il habitait depuis vingt-sept ou vingt-huit ans, sans que, comme nous l'avons dit, un ennemi, si acharné qu'il fût, eût pu porter contre lui une accusation quelconque.

La vieille Marie, qui dirigeait à son gré les affaires intérieures du presbytère de la Croix-Daurade, prétendait bien, d'accord avec ce que nous avons dit, que le digne pasteur, dans toutes les occasions, pensait à lui d'abord; inculpation, au reste, que sa charité bien connue rendait moins grave; puis ensuite qu'il manquait d'énergie, qu'il cédait trop volontiers à ses marguilliers dans les conseils de la fabrique, qu'il se laissait trop facilement émouvoir par la crainte des puissants et par la sonorité de poumons robustes. Mais, à ces reproches, le bon curé répondait :

— Que veux-tu, ma pauvre Marie! n'est pas qui veut un saint Bernard!

En effet, si le curé de Chambard n'avait pas l'âme trem-

pée à la même flamme que ces confesseurs qui bravèrent Néron dans le cirque et Dioclétien au Colysée, on lui savait gré de cette faiblesse même qui donnait l'assurance qu'il n'abuserait jamais de sa puissance morale ni de son autorité temporelle.

Un jour, c'était le 26 avril, la vieille Marie, qui avait chez le pasteur toutes les privautés attachées au titre d'ancienne servante, entra plus tôt que de coutume dans la chambre à coucher de l'abbé, et, ouvrant ses rideaux avec grand fracas :

— Allons, allons, dit-elle, il faut vous lever, m nsieur le curé; entendez-vous sonner l'*Angelus ?*

— Et pourquoi me lever si matin, Marie ? demanda le curé avec un accent qui prouvait qu'il n'était aucunement disposé à faire résistance, quelle que fût la raison que l'on donnât à ce réveil, selon lui, un peu trop matinal.

— Parce que vous devez aller à la ville, vous le savez bien.

— Moi, je dois aller à la ville ? tu crois, Marie ?

— Sans doute; n'avez-vous point affaire à l'archevêché?

— C'est juste, Marie, mais à midi seulement; il n'y a donc rien qui presse.

— Pourquoi à midi plutôt qu'à une autre heure? Ce qui est fait est fait, allez monsieur le curé. Partez donc de bon matin, visitez là-bas tous vos amis, et ne vous pressez pas de revenir.

— J'irai après ma messe.

— Non; vous direz votre messe à la cathédrale.

— Alors, attends-moi vers une heure pour dîner.

— Mais, puisque vous serez à Toulouse, profitez donc de cela pour aller dîner chez l'abbé Mariotte, qui vous fait toujours des invitations que vous n'acceptez jamais.

— C'est-à-dire que tu veux avoir ta journée à toi, n'est-ce pas, Marie? Je vois cela.

— Eh bien, quand cela serait? Après tout, est-ce que je n'ai pas quotidiennement assez de mal au presbytère, pour que vous me donniez de temps en temps un congé d'un jour?

— Oh! si fait ma bonne Marie, et je ne te le reproche pas...

— C'est bien heureux!

— Ainsi, ne m'attends qu'à cinq heures.

— Vous n'avez besoin d'être ici qu'à sept; pourquoi reviendriez-vous auparavant?

— Ai-je donc quelque chose à faire à sept heures précisément? demanda le bon curé, qui d'ordinaire recevait le catalogue de sa journée, tout tracé, de la main de sa gouvernante.

— Vous avez à aller souper chez les Siadoux.

— Mais le père est absent.

— Il revient ce soir.

— Qui t'a dit cela?

— Ils vous ont écrit en vous envoyant la lettre qu'ils ont reçue hier de leur père.

Et la vieille gouvernante présenta au curé les deux lettres tout ouvertes, ce qui prouvait que, sur la procu-

ration générale que Marie tenait de la confiance de son maître, il n'y avait pas de restriction à l'endroit du respect épistolaire.

Le curé prit la lettre que Saturnin Siadoux avait écrite à ses enfants, et lut tout haut ce qui suit :

« Mes enfants, quand vous recevrez la présente, j'aurai déjà quitté Narbonne pour Castelnaudary, où réside un de mes bons amis d'enfance. Je compte rester deux jours près de lui, afin de me reposer un peu, puis me remettre aussitôt en route. J'arriverai donc sans faute à la maison le mardi 26 courant, dans la soirée.

» Aussitôt cette lettre reçue, l'un de vous s'en ira à Toulouse prévenir ma sœur Mirailhe que je désire vivement la trouver à mon arrivée à la Croix-Daurade, afin de lui communiquer les renseignements que je me suis procurés sur la conduite antérieure de Cantagrel. Ils sont tels que je les espérais et les craignais à la fois.

» Afin de nous réjouir du résultat de mon voyage, vous inviterez M. le curé à venir souper mardi avec nous. Engagez aussi à être des nôtres mes compères Delguy et Cantagre, car il nous faut livrer sans délai douze barriques d'huile à la maison Delmas et six à la maison Pierreleau.

» Celui d'entre vous qui se rendra à Toulouse devra éviter avec soin de passer par la rue des Pénitents-Noirs, où demeure Cantagrel, de peur que celui-ci, venant à le reconnaître, ne se doute de quelque chose et ne le suive

chez votre tante, de laquelle il pourrait savoir mon voyage à Narbonne, qu'il doit, au contraire, complétement ignorer.

» Ainsi donc, à mardi soir.

» Votre père, qui vous embrasse tendrement,

» SATURNIN SIADOUX. »

Cette lettre, que Marie avait conservée comme un dernier argument pour convaincre le curé que son retour à la Croix-Daurade serait précipité s'il avait lieu avant sept heures du soir, eut son plein et entier effet. Le bon pasteur aimait fort ses voisins les Siadoux, et il avait beaucoup connu feu Miraihe, de son vivant fripier sur la place Saint-Georges, à Toulouse. La veuve de ce dernier, laquelle avait, comme survivante, hérité de la fortune de la communauté, était une femme de quarante ans, belle encore, aimant d'autant plus à se l'entendre dire que cette jouissance d'amour-propre ne pouvait durer bien longtemps; ce qui n'empêchait pas, comme on lui savait un capital d'une soixantaine de mille livres, qu'elle n'eût toujours à sa suite bon nombre de poursuivants.

Au nombre de ceux-ci, on remarquait Cantagrel.

Ce Cantagrel, dont le nom se trouve prononcé avec un sentiment de crainte dans la lettre de Saturnin Siadoux, était un des bouchers les plus renommés de Toulouse, où sa force lui avait fait, surtout parmi ses confrères, une grande réputation. Dans les ferrades des villes environnantes, on l'avait vu déployer, en face des terribles ani-

maux auxquels il avait affaire, une puissance musculaire qui eût fait envie à Milon de Crotone lui-même. Ainsi, bien souvent, il lui était arrivé d'attendre le taureau qui le poursuivait, et, le saisissant par les cornes, de le coucher sur le flanc et de le maintenir immobile, tandis que son garçon le marquait avec un fer rouge au chiffre de son maître. Il va sans dire que jamais un bœuf frappé par lui ne s'était relevé, ni pour tomber n'avait eu besoin d'un second coup. De plus, on racontait qu'un jour, en chassant l'ours dans les Pyrénées, il s'était pris corps à corps avec un de ces terribles animaux et avait roulé avec lui dans un précipice. Tous deux devaient inévitablement périr dans cette chutte, qu'on estimait avoir été faite d'une hauteur de plus de cent vingt pieds; mais le bonheur avait voulu que l'ours tombât dessous, et, tout en préservant son ennemi du choc, il s'était brisé les reins contre un rocher. Cantagrel avait roulé tout étourdi à dix pas de l'animal; mais, comme ses amis, guidés par un pâtre qui, de loin, avait été témoin de la lutte, accouraient à son secours, ils aperçurent Cantagrel qui remontait vers eux, portant sur ses épaules son ennemi mort. Quant à Cantagrel, il en avait été quitte pour une morsure à la joue dont il avait conservé la cicatrice, et qu'il montrait avec orgueil comme une marque honorable de sa force et de son courage.

Cela faisait que, malgré certains bruits qui couraient sur les antécédents de Cantagrel, Cantagrel était fort respecté. Lorsque Saturnin Siadoux, qui, pour plusieurs

raisons, se souciait peu que le boucher devint son beau-frère, prit des renseignements sur lui à Toulouse, il n'obtint donc que des données fort vagues sur le fait qu'il désirait approfondir. On ne savait pas, on avait entendu dire, mais on ne pouvait pas affirmer. Telles étaient les précautions oratoires dont chacun accompagnait son récit, chacun craignant d'avoir à éprouver pour son propre compte cette force prodigieuse dont Cantagrel n'avait jusque-là trouvé l'occasion de faire l'essai que sur les ours, les bœufs et les taureaux.

Le curé Chambard avait donc donné à Saturnin Siadoux, le conseil d'aller chercher à Narbonne, pays qu'avait précédemment habité le terrible boucher, les renseignements qu'il n'avait pu se procurer à Toulouse et qui devaient jeter quelques éclaircissements sur un premier mariage qu'avait contracté Cantagrel avec une jeune fille de cette ville. En effet, s'il fallait en croire les bruits répandus, cette première femme vivait encore, quoique des motifs que l'on ignorait lui fissent garder le silence sur les liens qui l'unissaient à celui qui convoitait l'honneur de devenir, en secondes noces, l'époux de la veuve Mirailhe. Mais, comme nous l'avons dit, ces bruits flottaient si vaguement, qu'on n'avait jamais pu les fixer et qu'ils n'étaient arrivés aux oreilles des intéressés qu'à l'état de calomnies ou tout au moins de propos sans consistance.

Le retour de Saturnin Siadoux allait arrêter tous les doutes à ce sujet. Et, si peu accessible à l'amour-propre que fût le bon curé Chambard, il ne se disait pas moins, avec

une satisfaction intérieure, que c'était au conseil qu'il avait donné que la famille Siadoux serait enfin redevable de connaître la vérité. Quant à lui, bien entendu qu'aucun sentiment d'animosité ne l'avait porté à donner ce conseil à son ami, il ne connaissait pas Cantagrel.

Cependant, une certaine curiosité le poignant, il avait résolu cette fois de connaître Cantagrel, ne fût-ce que de vue. C'était chose facile : la boutique du boucher, comme l'avait dit Saturnin Siadoux, était située rue des Pénitents-Noirs, et il n'était pas difficile, au signalement bien connu du personnage, de le distinguer dans son étal de ses garçons ou de ses pratiques. Le curé se mit donc en route avec le projet bien arrêté de passer par la rue des Pénitents-Noirs, en se rendant chez l'abbé Mariotte.

La distance de la Croix-Daurade à Toulouse est de trois quarts de lieue à peine. Le curé franchit donc cette distance comme d'habitude en marchant au petit pas et en lisant son bréviaire ; puis, arrivé aux portes de Toulouse, il ferma son livre et s'achemina vers la demeure de l'abbé Mariotte. Il pouvait être huit heures du matin.

Le digne curé n'avait pas oublié son projet de passer par la rue des Pénitents-Noirs ; aussi fit-il le léger détour que lui commandait cette résolution et entra-t-il dans la susdite rue : au tiers de sa longueur, à peu près, était la boutique du prétendant à la main de la veuve Mirailhe ; seulement, Cantagrel n'était point à son étal. Un garçon boucher, d'une trentaine d'années, le remplaçait, fort et vigoureux sans doute aussi, comme le sont d'habitude les

hommes de cette profession, dont les pores absorbent, avec les émanations sanguines au milieu desquelles ils demeurent continuellement, tant de parties vitales, mais qui, cependant, était loin, d'après ce qu'avait entendu dire le curé Chambard, de pouvoir être comparé à son maître. Il n'y avait cependant pas à s'y tromper, c'était bien là l'étal du boucher Cantagrel, et son nom, écrit en grosses lettres au-dessus de sa boutique, ne pouvait laisser aucun doute à ce sujet.

Du reste, cette absence était chose si naturelle, que le digne pasteur ne s'en préoccupa point autrement.

Au bout de la rue des Pénitents-Noirs était celle qu'habitait l'abbé Mariotte.

L'abbé Mariotte était chez lui, mais le curé Chambard le trouva sur le point de sortir. Il allait faire une course jusqu'à Blagnac, où l'attendait un de ses amis presque mourant. Le curé de la Croix-Daurade arrivait donc à merveille, non pas pour déjeuner avec son collègue, mais pour dire la messe à sa place dans l'église métropolitaine de Saint-Étienne, dont tous deux étaient bénéficiers. En revenant de dire la messe, le curé Chambard trouverait son déjeuner apprêté par les soins de la cuisinière de l'abbé Mariotte, cuisinière qui, parmi les hommes d'Église de Toulouse et de la banlieue, ne manquait pas d'une certaine réputation. Quant au dîner, le curé Chambard n'avait point à s'en inquiéter : à quelque porte qu'il allât frapper à l'heure où l'on a l'habitude de se mettre à table, il serait bien reçu, et peut-être même que M. le grand vicaire ou

monseigneur l'archevêque, à qui il avait affaire, le retiendraient l'un ou l'autre à la mense archiépiscopale.

En se rendant à Saint-Étienne, l'abbé passa pour la seconde fois dans la rue des Pénitents-Noirs, et jeta de nouveau un regard scrutateur dans la boutique de Cantagrel : le boucher était encore absent, et le garçon trônait toujours sur le siége du maître. Le curé continua son chemin vers l'église.

Une fois entré dans la cathédrale, le digne pasteur de la Croix-Daurade chassa toute idée mondaine et se prépara au saint sacrifice qu'il allait accomplir : il traversa pieusement l'église en faisant le salut d'usage devant l'autel principal, se dirigea vers la sacristie, s'y revêtit des habits sacerdotaux de son confrère, puis alla, le calice en main, s'agenouiller à l'autel.

La messe terminée, l'abbé Chambard rentra dans la sacristie et commença de se déshabiller ; il était en train de se dévêtir, lorsqu'un des bedeaux de l'église vint demander si l'abbé Mariotte était là.

— Non, répondit le curé, il est à Blagnac, et m'a prié de dire la messe à sa place. Que lui veut-on?

— C'est un homme qui l'attend au confessionnal, et qui m'a chargé de venir l'en prévenir. Cet homme le priait de ne pas le faire attendre ; il paraît très-pressé.

— Eh bien, répondez-lui que l'abbé Mariotte n'y est pas, mais que je puis le remplacer ; j'ai mes pouvoirs. Ajoutez que, s'il veut attendre jusqu'à demain, l'abbé Mariotte reviendra ce soir.

Un instant après, le bedeau vint dire au curé Chambard que le pénitent l'attendait.

L'abbé Chambard s'achemina vers le confessionnal, qui était situé, comme d'habitude, dans la partie la plus sombre de l'église. L'homme qui l'avait fait demander l'y attendait à genoux; mais il ne put voir son visage, le patient lui tournait le dos et tenait sa tête violemment comprimée entre ses mains.

Le curé s'assit dans le confessionnal, et la révélation commença.

Un quart d'heure après, la porte du tribunal de la pénitence se rouvrit, et l'homme de Dieu reparut livide et se soutenant à peine.

Quant au pénitent, il s'était enfui en poussant un cri de désespoir lorsque le curé Chambard lui avait refusé l'absolution.

Le bon prêtre resta un instant debout, immobile, et se soutenant à une colonne de l'église comme s'il eût senti que les jambes allaient lui manquer; puis, d'un pas chancelant comme celui d'un homme ivre, sans rentrer à la sacristie, sans prendre congé de personne, il s'achemina vers une des portes latérales de l'église, et, se glissant par les rues les plus désertes, il quitta la ville d'un pas redevenu si rapide, qu'on ne l'aurait jamais cru capable de marcher ainsi, oubliant le déjeuner de l'abbé Mariotte, sa visite à l'archevêché, le rêve du dîner de monseigneur, les affaires de la cure et les siennes aussi.

Une fois sur la route de la Croix-Daurade, le curé donna

encore une nouvelle impulsion à son pas. Sa préoccupation était si profonde, qu'il passa devant la croix qui s'élevait à l'entrée du village sans se découvrir devant le Christ, et qu'il arriva tout en nage au presbytère où Marie se prélassait dans une sainte nonchalance. Une fois arrivé, il s'arrêta tout debout au milieu de la chambre, chercha son mouchoir pour s'essuyer le front; mais il avait perdu son mouchoir. Il voulut avoir recours à son bréviaire pour cacher son trouble, il avait laissé son bréviaire dans la sacristie de Toulouse. Rien ne pouvait donc l'aider à se donner un maintien. Le désordre de ses mouvements, comme le désordre de sa toilette, indiquait une grande catastrophe accomplie ou près de s'accomplir. Il était immobile et muet; ses yeux seulement tournaient dans leur orbite; ses genoux tremblaient en se choquant, et cependant il paraissait ne pas songer à s'asseoir. Marie poussa instinctivement un fauteuil derrière lui; il était temps : le pauvre curé allait tomber à la renverse. Il se laissa aller, comme écrasé, dans le fauteuil.

— Jésus-Dieu ! s'écria Marie en se reculant pour embrasser d'un regard tous ces signes de terreur, que vous est-il donc arrivé, monsieur le curé ?

— Ce qui m'est arrivé, demanda le prêtre d'un air effaré? ce qui m'est arrivé, à moi? Dieu merci, rien du tout.

— Mais vous avez l'air tout ébouriffé. Je ne vous ai jamais vu ainsi.

— Tu te trompes, ma bonne Marie, j'ai mon air ordinaire.

— Et pourquoi alors revenir sitôt? Je parie que vous n'avez pas dîné!

— Si, Marie, si; je crois que si.

Le bon curé s'apercevait qu'en affirmant qu'il avait déjeuné, il faisait tout bonnement un gros mensonge.

— Vous n'avez pas déjeuné, monsieur le curé.

— Eh bien, non, Marie.

— Et vous avez faim, alors?

— Non, Marie, je n'ai pas faim, je n'ai pas faim du tout, je t'assure.

— Mais vous ne pouvez pas attendre le souper sans rien prendre?

— Je ne souperai pas, Marie.

— Comment! vous n'avez pas dîné, et vous ne souperez pas? Ah çà! voyons, monsieur le curé, qu'est-ce que cela veut dire? D'ailleurs, vous ne pouvez pas vous dispenser de souper; vous soupez chez les Siadoux.

A ce nom, le curé poussa un cri étouffé; puis, comme si quelque digue intérieure se rompait, deux ruisseaux de larmes longtemps comprimées coulèrent sur les joues creuses et pâles du vieillard.

Alors, Marie, bonne fille au fond, quoiqu'un peu despote, comme doit l'être toute servante de curé qui ne veut pas gâter l'état, comprit que son maître avait éprouvé quelque violente peine qu'il était obligé de renfermer dans son cœur, et qu'il avait, par conséquent, besoin de la solitude et du silence, ces deux grands confidents des douleurs de l'humanité. Elle s'éloigna donc sans dire un mot,

mais non pas sans faire mille conjectures, dont aucune ne pouvait, certes, la rapprocher du but qu'elle cherchait.

Mais, une demi-heure après, inquiète, et incapable, dans son inquiétude d'attendre patiemment que le curé revînt à elle ou l'appelât, elle rentra dans sa chambre une tasse de lait chaud et sucré à la main.

Le curé était agenouillé devant un crucifix et priait; il ne la vit point entrer et continua de prier. Marie se tint debout près de la porte, sa tasse à la main; mais, au bout d'un instant, le pauvre prêtre laissa tomber sa tête sur le prie-Dieu avec un si profond gémissement, que, quoiqu'il pénétrât jusqu'au cœur de la pauvre Marie, elle sentit que ce n'était pas le moment d'intervenir dans une si grande douleur; elle se contenta donc de poser la tasse de lait sur un coin du prie-Dieu, et se retira sur la pointe du pied, sans que le curé se fût même aperçu de sa rentrée et de sa sortie.

A quelques pas de là, la maison des Siadoux présentait un spectacle bien différent de celui que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Les profits d'un grand commerce d'huile, ajoutés au produit d'une centaine d'arpents de terre, y faisaient régner d'ordinaire une grande aisance, et cette aisance y entretenait la gaieté. Ce jour-là surtout, il y avait surcroît d'hilarité dans la maison. D'après les ordres du chef de la famille, on y préparait le repas destiné à fêter son retour. La veuve Miraïlhe était arrivée, et la famille de Saturnin Sia-

doux, qui se composait de trois fils et de deux filles, la comblait de caresses. On riait, on s'embrassait, on chantait, et tout cela avec cette joie éclatante des caractères méridionaux. Il est vrai qu'une fois au milieu de ses neveux et de ses nièces, qu'elle aimait comme s'ils eussent été ses propres enfants, jamais la veuve Miraïlhe ne parlait ni de son défunt mari ni de ceux qui avaient des prétentions à le remplacer; tout au contraire, elle faisait le projet, lorsqu'elle aurait vendu sa boutique de fripière à Toulouse, de venir habiter la Croix-Daurade en famille; projet qui, comme on le pense bien, était accueilli avec enthousiasme par ses trois neveux et ses deux nièces, chez lesquels, il faut le dire à la honte de l'humanité, l'espérance d'un bon héritage n'ajoutait pas médiocrement à l'amour qu'ils lui portaient. Il est vrai qu'une fois de retour à Toulouse, une fois soumise de nouveau aux séductions d'un second mariage, et surtout aux galanteries de Cantagrel, le cœur de la veuve flottait aussitôt dans les nuages de l'irrésolution, et même éprouvait de temps en temps de vives tentations de convoler en secondes noces.

Mais, à la Croix-Daurade, toutes ces mauvaises pensées fuyaient, chassées par le bon génie de la famille. La bonne tante se laissait tout bonnement dorloter par ses nièces et ses neveux. Et le temps passait rapide et joyeux.

Cependant, le jour tombait, et Saturnin Siadoux, qui avait annoncé son arrivée pour l'après-midi, n'était pas encore de retour. Chacun commençait donc déjà à éprouver

cette inquiétude vague qui accompagne toujours les retards, lorsque les compères Delguy et Cantagre vinrent changer le commencement d'inquiétude en une simple impatience. Ils annoncèrent qu'ils avaient appris qu'un orage affreux avait éclaté, la veille, entre Montgiscar et Villefranche. On en conclut naturellement que les chemins défoncés, les ruisseaux accrus, avaient forcé Saturnin Siadoux à rester à Castelnaudary ou à s'arrêter à Montgiscar chez un cousin de la famille. Ce qui justifiait la vraisemblance de cette supposition, c'est que l'orage qui, la veille, avait éclaté à vingt lieues de là, semblait s'étendre à cette heure jusqu'à Toulouse. Le vent s'était élevé, le ciel était chargé de nuages, la pluie tombait avec violence. La nuit devenait noire. On n'espéra donc plus voir arriver Saturnin.

— Mais pourquoi le curé Chambard n'était-il pas arrivé lui-même?

— Marie m'a dit qu'il était parti ce matin pour Toulouse, dit Joséphine Siadoux, en réponse à cette question que lui faisait sa tante, et peut-être n'est-il pas encore revenu.

— Si fait, dit Constance, l'autre fille, car je l'ai vu entrer à l'église vers les quatre heures de l'après-midi, et il se pourrait qu'il fût malade, car il était pâle comme la mort.

— Qui cela? le curé? demanda Jean Siadoux, qui rentrait en ce moment. Il n'est pas malade, car, en allant au devant de mon père, je l'ai aperçu dans le cimetière. Seulement, je n'ai rien compris à ce qu'il y faisait : il était au pied de la croix et semblait y prier.

— Et moi, dit Louis, je l'ai aperçu au bout du village, sans chapeau, malgré la pluie, et j'avoue que, ne comprenant pas ce qu'il faisait là nu-tête, je me suis approché de lui pour le lui demander; mais, en m'apercevant, il a pris par derrière les haies comme pour m'éviter. Ma foi, comme je ne cours pas après ceux qui m'évitent, je l'ai laissé aller.

— C'est étrange! dit la veuve Mirailhe, qui avait une grande affection pour le bon abbé Chambard. — Thomas, ajouta-t-elle en s'adressant à l'aîné des trois fils, vous devriez aller le chercher.

— Volontiers, dit le jeuné homme.

Et il prit son chapeau et sortit sans faire d'autres réflexions. Mais, à moitié chemin, il rencontra la vieille Marie, qu'il reconnut à la lueur de son falot.

— Eh bien, dame Marie, dit-il, à quoi donc songe M. le curé? Nous l'attendions à sept heures, et voilà qu'il en est huit...

— Est-ce que votre père est arrivé? demanda Marie.

— Non; nous ne comptons même plus sur lui pour aujourd'hui; mais nous comptons sur M. le curé.

— Eh bien, mon cher monsieur Thomas, vous comptez, comme on dit, sans votre hôte; car M. le curé, je ne sais pas ce qu'il a depuis le matin, pauvre cher homme! mais ce que je sais, c'est qu'il m'a chargée de l'excuser auprès de vous et que j'allais remplir ma commission.

— Comment! il ne vient pas? s'écria Thomas; est-ce parce qu'il fait mauvais temps? Ah! pardieu! quand je devrais le porter...

— Tenez, mon fils, dit la vieille Marie avec cette familiarité presbytérienne si commune encore dans nos villages, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de laisser M. le curé tranquille aujourd'hui, je ne le crois pas d'humeur à se divertir.

— Serait-il malade?

— Non; mais je ne sais quelle nouvelle il a apprise à Toulouse; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est revenu de la ville tout bouleversé, et que, depuis son retour, il n'a fait que pleurer, gémir et prier.

— Eh bien, raison de plus pour que nous essayions de le distraire; il trouvera, au contraire, à la maison, de bons vivants, bien gais et bien joyeux; et puis ma tante Miraillhe a juré qu'elle ne se mettrait pas à table si elle n'avait pas à sa droite son bon ami Chambard; je vais donc le chercher, Marie, et, de gré ou de force, je le ramène.

— Venez, dit Marie en secouant la tête; mais je doute qu'il se détermine à vous suivre.

Tous deux alors reprirent le chemin du presbytère, et, comme la gouvernante avait un passe-partout, ils rentrèrent sans bruit. Précédé de Marie, Thomas Siadoux pénétra aussitôt dans la chambre de l'abbé Chambard.

Il était assis dans son grand fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine, les deux mains étendues sur ses genoux et pareil à une statue de l'abattement.

Il vit la lumière du falot, il crut que Marie rentrait seule et ne se dérangea point.

— Monsieur le curé, dit Marie, voilà Siadoux.

— Quel Siadoux ? s'écria le curé en tressaillant.

— Moi, Thomas, dit le jeune homme.

— Ah ! mon Dieu ! et que venez-vous me dire, Thomas ? demanda le curé en fixant sur lui ses yeux effarés.

— Je viens vous dire que vous êtes en retard, monsieur le curé, voilà tout, et, comme nous ne voulons pas souper sans vous, je viens vous chercher.

— Retournez chez vous, Thomas, mon enfant, dit le curé avec une tristesse profonde; excusez-moi auprès de votre famille; j'ai décidé que je ne sortirais pas ce soir.

— Mais, monsieur le curé, dit Thomas, qu'allons-nous devenir sans vous, je vous le demande ? Voilà déjà mon père qui nous manque et vous refusez de venir : deux places vides à la table de la famille, et les deux places d'honneur; c'est impossible, monsieur le curé; vous voulez donc que nous en perdions tous la joie et l'appétit ? Avec cela, vous le savez bien, que ma tante Miraillhe ne voit que par vous, n'entend que par vous, et qu'il n'y a que vous qui puissiez la préparer doucement à la nouvelle que lui rapportera mon père, à l'endroit de son boucher; car je me doute de ce que mon père veut dire : le Cantagrel est marié, j'en répondrais, voyez-vous, comme nous sommes, vous un saint homme, et moi un honnête homme.

— Mon pauvre garçon ! mon pauvre garçon ! murmura le curé.

— Eh bien, quoi, mon pauvre garçon, demanda Thomas, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que mieux vaut que je reste, Thomas, que d'aller vous attrister tous par ma présence.

— Eh! pardieu! ce n'est pas vous qui nous attristerez, c'est nous qui vous égayerons; nous sommes en force, Dieu merci!

— Laissez-moi, Thomas, laissez-moi.

— Monsieur le curé, j'ai promis de vous ramener; je vous supplie donc de venir, en notre nom à tous, au nom de mon père que vous remplacerez, et qui, s'il était ici, saurait bien vous décider, lui.

Le curé poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Allons, monsieur le curé, un peu de courage, pardieu! Vous qui savez si bien consoler les autres dans leur affliction, voyons, donnez l'exemple, dévouez-vous.

Et, en même temps, le jeune homme prenait l'abbé sous un bras et le soulevait.

— Vous le voulez donc absolument? dit l'abbé Chambard, qui ne savait pas plus résister à une prière qu'à une injonction.

— Comment donc, si je le veux? Non-seulement je le veux, mais encore je l'exige au nom de la vieille amitié qui vous unit à mon père. Il y a quelque temps que vous vous connaissez, hein, avec Saturnin Siadoux! continua le jeune homme en riant.

— Il y aura vingt-quatre ans à la Saint-Pierre que j'ai dîné pour la première fois chez lui, pauvre Saturnin

Et le curé prononça ces dernières paroles avec un

accent si douloureux, que le jeune homme sentit une espèce de frisson qui lui courait par les veines.

— Ah çà! monsieur l'abbé, dit-il en lui mettant à la main son chapeau que le pauvre prêtre cherchait sans le trouver, je crois qu'il est temps que je vous emmène; car, le diable m'emporte! vous me rendriez aussi triste que vous.

Pendant ce temps, Marie jetait à l'abbé Chambard son manteau sur les épaules, et, comme le falot brûlait encore, elle se mit en marche pour éclairer le chemin.

Le prêtre la suivit machinalement, appuyé au bras du jeune homme.

Après quelques minutes de marche, on arriva à la maison Siadoux, où la venue du curé fut accueillie par un hourra général.

— Venez donc, venez donc, monsieur le curé! s'écrièrent à la fois tous les membres de la famille et les deux compères invités; venez donc, le rôti brûle. A table! à table!

Le bon prêtre, par une puissante réaction sur lui-même, parvint à répondre à cette réception par un sourire, et s'assit à la place qui lui était préparée, tandis qu'en face de lui la place préparée pour Saturnin Siadoux demeurait vide.

Mais, quoiqu'il apportât d'ordinaire dans ces sortes de réunions une part de gaieté douce et d'affection paternelle, au grand étonnement de tous, le bon curé resta froid comme marbre. Cependant, les efforts qu'il faisait pour rire et pour plaisanter étaient visibles; mais la parole expirait sur ses lèvres. Et, chaque fois qu'à un bruit venu du dehors un des convives se levait de table et courait voir à

la fenêtre si ce n'était pas Saturnin Siadoux qui arrivait, le curé, comme mû par un sentiment irrésistible, secouait la tête et poussait un profond soupir.

Cependant, la conversation, qu'on avait d'abord voulu faire insouciante et gaie, revenait éternellement au voyageur absent. On se demandait où il était à cette heure, ce qu'il faisait. Ce à quoi il pensait, on en était sûr : il pensait que ses enfants et ses amis étaient réunis et l'attendaient, et il se dépitait certainement de ne pas être avec eux.

Mais, à tous ces propos animés par le sentiment de la famille et de l'amitié, l'abbé demeurait étranger, absorbé qu'il était par une idée, anéanti qu'il semblait être par un souvenir.

Pendant ce temps, l'orage qui avait menacé éclatait. On entendait la pluie fouetter tristement les carreaux des fenêtres ; le vent qui s'engouffrait dans les corridors et dans les cheminées se lamentait et semblait la plainte de quelque âme en peine qui demandait des prières. Puis, de temps en temps, un éclair, qui précédait quelque coup de tonnerre terrible, faisait pâlir à son reflet bleuâtre la lumière des lampes.

Tout au contraire de ce qu'avait prédit Thomas Siadoux, ce n'étaient pas les convives qui avaient égayé l'abbé Chambard, c'était, au contraire, la tristesse du digne prêtre qui avait gagné tous les convives.

La conversation s'était éteinte peu à peu. Si l'on parlait encore, c'était à demi-voix ; on ne mangeait plus, on bu-

vait à peine; et les vins capiteux du Midi, au lieu de pousser les convives à la joie, semblaient, au contraire, changés en boissons narcotiques, les pousser encore vers une mélancolie plus profonde.

On sentait qu'un malheur inconnu planait dans l'air, et, d'un moment à l'autre, allait s'abattre sur la famille comme un vautour sur sa proie.

Tout à coup, on entendit retentir un coup frappé à la porte de la rue, un coup unique, profond et sourd, comme on n'en frappe qu'un, bien sûr que l'on est qu'il suffit pour faire tressaillir toute une maison.

Les convives se regardèrent; puis, comme d'un commun accord, tous les yeux se portèrent sur le curé.

Il était pâle comme un spectre; une sueur froide coulait sur son front, ses dents claquaient.

La porte de la salle à manger s'ouvrit. Tous les convives se levèrent épouvantés d'avance de la visite qu'ils allaient recevoir, quoiqu'ils ignorassent encore quelle était cette visite.

On vit d'abord entrer un capitoul et des assesseurs en robe, puis des officiers de l'hôtel de ville, puis des archers, puis des subalternes de justice, puis un brancard porté par quatre hommes.

Sur ce brancard était un cadavre dont on distinguait la forme sous un drap ensanglanté.

Thomas comprit ce qu'on demandait de lui. Sans dire une parole, sans faire une question, les cheveux hérissés de terreur, il s'approcha du brancard et souleva lentement le drap qui recouvrait le cadavre.

Un seul et même cri, profond et désespéré, s'élança de toutes les bouches. Ce cadavre était celui de Saturnin Siadoux!

On l'avait trouvé en deçà de Villefranche, percé de onze coups de couteau, baigné dans son sang, sur les bords de la rivière du Lers, où sans doute l'assassin n'avait pas eu le temps de le jeter.

Alors, on vit avec étonnement le curé Chambard, au lieu de rester, comme c'était son devoir, pour offrir à la famille les consolations de l'amitié et de la religion, se lever de sa chaise, et, se glissant à travers la porte entr'ouverte, disparaître sans dire une parole à qui que ce soit.

II

Douze heures s'étaient écoulées depuis l'événement que nous avons raconté; aux cris de désespoir, aux lamentations bruyantes du premier moment, avait succédé cette douleur morne et profonde qui, de temps en temps, laisse échapper un soupir étouffé et tomber une larme muette. Le corps de Saturnin Siadoux était couché, exposé sur un lit qu'on avait dressé dans une salle basse, où avait passé successivement tout le village; deux cierges de cire jaune, allumés, l'un à la tête, l'autre aux pieds du cadavre, jetaient leur lueur blafarde et vacillante au milieu d'un jour brumeux; les femmes s'étaient retirées dans leur appartement, et Jean et Louis, les deux plus jeunes fils du mort, veillaient seuls, immobiles et muets, assis en face l'un de

l'autre, chacun d'un côté d'une vaste cheminée, où brûlaient les derniers débris du feu de la nuit.

De temps en temps, l'un des deux jeunes gens se levait, allait embrasser les cheveux blancs de son père et revenait s'asseoir en pleurant.

Tous deux étaient sombres, et parfois même, une expression sinistre et menaçante, passant sur leur front, trahissait les pensées qui leur traversaient le cœur.

Depuis qu'ils étaient là, et il y avait de cela cinq ou six heures, ils n'avaient échangé que ces seules paroles :

— Sais-tu où est notre frère Thomas? avait demandé Jean.

— Non, avait répondu Louis.

Et tous deux étaient retombés dans un silence effrayant pour quiconque connaissait ces natures violentes et expansives.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et Thomas parut sur le seuil; les deux frères avaient levé la tête en même temps pour lui demander d'où il venait; mais ils remarquèrent sur son visage une expression si étrange, qu'ils n'osèrent pas interroger leur aîné et qu'ils attendirent. Thomas déposa son manteau près de la porte, s'avança lentement vers le cadavre, et, le découvrant, l'embrassa au front; puis il revint se placer entre ses deux frères, et, remettant son chapeau sur sa tête et croisant les bras :

— A quoi penses-tu, Jean? dit-il.

— Je pense à venger la mort de mon père, répondit le jeune homme.

— Et toi, Louis ?

— Moi aussi, répondit-il.

— Seulement, reprit Jean, quel peut être le meurtrier ?

— Il n'avait jamais fait de mal à personne, dit Louis.

— Et cependant, c'est une vengeance, continua Jean.

— Et comment sais-tu cela, que c'est une vengeance ? demanda Thomas.

— Ah ! c'est vrai, dit Louis, tu étais déjà parti quand on a visité ses vêtements : on a retrouvé dans ses poches sa montre d'or, une timbale d'argent, douze écus de six livres au coin du roi, un quadruple d'or fin et cinq ou six piécettes de Barcelone.

— Tu vois bien, frère, que c'est une vengeance, dit Jean.

— L'infâme meurtrier ! s'écria Louis.

— Oh ! oui, bien infâme ! murmura Jean.

— Mais j'ai fait un serment, dit Louis.

— Et moi aussi, reprit Jean.

— Lequel ?

— C'est que je connaîtrai l'assassin, dussé-je passer ma vie à le chercher, et qu'il mourra de la main du bourreau.

— Touche là, frère, s'écria Louis, car j'ai fait le même serment.

— Eh bien, voulez-vous le connaître ? demanda Thomas en posant une main sur l'épaule de chacun de ses frères.

— Oh ! oui, s'écrièrent les deux jeunes gens en se levant vivement.

— Eh bien, il ne tient qu'à vous, dit Thomas.

— Tu le connais ? s'écrièrent les deux frères.

— Non, mais je sais un homme qui le connaît.

— Cet homme, quel est-il ? demandèrent à la fois Louis et Jean.

— Le curé Chambard, dit Thomas.

— Le curé Chambard ?... Explique-toi.

— Écoutez-moi bien, dit Thomas, et rappelez tous vos souvenirs.

— Parle.

— Hier matin, M. le curé part pour Toulouse, gai, calme, joyeux.

— Oui, dit Jean, je l'ai rencontré lisant son bréviaire, et il s'est interrompu pour me demander si le tic tac du moulin de Saint-Genice m'empêchait toujours de dormir ?

— Je comprends, fit Louis, à cause de la petite Marguerite.

— Justement.

— Il devait passer toute la journée à Toulouse, reprit Thomas, puisque sa gouvernante ne l'attendait qu'à six heures.

— Après ?

— A midi, il arrive, pâle, effaré, s'enferme, gémit, pleure et prie ; à cinq heures, on le trouve agenouillé dans le cimetière ; à six heures, on le rencontre sans chapeau, malgré le vent et la pluie ; à sept heures, quoique ce fût chose convenue, il refuse de venir souper avec nous ; à huit heures, je suis obligé de l'aller chercher, et il me faut

l'amener presque de force; pendant tout le souper, il est triste, distrait, préoccupé; enfin, quand, à onze heures, on rapporte le cadavre de notre père, quand il sait que toute la famille a besoin de ses consolations, il manque à tous ses devoirs, non-seulement d'ami, mais de prêtre, en se retirant sans dire un mot à personne, sans prévenir qu'il s'en va, et, depuis ce temps...

— C'est vrai, dit Jean, il n'est pas revenu.

— Serait-il complice de l'assassin? s'écria Louis.

— Non, mais il le connaît.

— Tu le crois?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, que faut-il faire?

— Il y a un homme qui connaît l'assassin de mon père, et tu demandes ce qu'il faut faire, Jean?... s'écria Thomas.

— Il faut qu'il dise le nom de l'infâme, répondit Louis.

— A la bonne heure! reprit Thomas en lui tendant la main, tu comprends, toi.

— Eh bien, courons chez le curé, s'écria Jean.

— Silence! dit Thomas; nous n'obtiendrons rien si nous ne savons pas nous y prendre.

— Eh bien, voyons, tu es l'aîné, dirige-nous, frère.

— D'abord, jurons, sur le corps de notre père, de venger sa mort par tous les moyens possibles.

Les trois frères s'approchèrent spontanément du cadavre, et, réunissant leurs mains qu'ils appuyèrent sur le front du malheureux vieillard, ils prononcèrent le serment

terrible d'accomplir la vengeance qu'ils regardaient comme un saint devoir.

— Maintenant, dit Thomas, attendons la nuit.

Les trois jeunes gens, comme pour s'encourager dans la résolution prise, restèrent tous les trois dans la chambre basse où était exposé le cadavre de leur père, se faisant servir à dîner près de lui; puis, quand la nuit fut venue, ils allèrent embrasser leurs sœurs et leur tante, qui, un peu calmées, éclatèrent de nouveau en pleurs et en sanglots lorsqu'elles les aperçurent.

Les trois jeunes gens avaient le front morne et l'œil sombre; mais ils ne versèrent pas une larme, ils ne poussèrent pas un soupir.

— Mon pauvre père ! mon pauvre père ! s'écrièrent les deux jeunes filles, et n'avoir pas pu lui dire adieu.

— Et ne pas connaître son meurtrier, s'écria la veuve Miraille avec un geste menaçant.

— Quant à cela, tranquillisez-vous, ma tante, dit Thomas, nous sommes en voie d'arriver à le connaître, et nous le connaîtrons.

— Je donnerais la moitié de mon bien pour savoir qui a tué mon pauvre frère, dit la veuve.

— Et moi, la moitié de ma vie, dit chacune des deux sœurs.

— Eh bien, ne bougez pas d'ici, dit Thomas; si vous entendez du bruit, ne vous inquiétez pas, c'est nous qui le causerons; si vous entendez des cris, dites bien: « Les trois frères sont à la besogne. » Priez pour notre père, mais

ne bougez pas, et, demain, je vous le jure, demain, nous saurons tout.

— Oh! mon Dieu! s'écrièrent les jeunes filles, oh! mon Dieu! qu'allez-vous faire?

— Allez, dit la veuve Miraïlhe, c'est le devoir des enfants de venger leur père.

Puis, rassemblant contre elle les deux jeunes filles :

— Enfermez-nous, dit-elle, si vous doutez de nous.

Les jeunes gens embrassèrent de nouveau leurs sœurs et leur tante, sortirent et fermèrent la porte à la clef.

— Maintenant, dit Thomas, allez chercher M. le curé et dites-lui que les filles et la sœur de son ancien ami s'étonnent de ne pas le voir et ont besoin de ses consolations. Seulement, au lieu de le conduire chez les femmes, vous le ferez entrer en bas; je vais vous y attendre.

Thomas rentra dans la chambre où était exposé le cadavre. Louis et Jean se rendirent au presbytère.

Le curé était seul; la vieille Marie courait dans le voisinage. En apercevant les deux frères, il tressaillit.

— Monsieur le curé, dirent-ils, comme vous le savez, on n'enterre notre pauvre père que demain; nous avons résolu de le veiller ensemble; mais, de cette façon, les femmes restent seules et sans soutien : elles ont compté sur vous, monsieur le curé.

— J'y vais, mes enfants, j'y vais, dit le curé tremblant comme la feuille, mais sentant qu'il devait avant tout accomplir ses devoirs et qu'il était en retard de consolations avec la pauvre famille.

Alors, il se hâta de revêtir un surplis pour donner, par l'aspect de l'habit ecclésiastique, plus d'autorité à sa parole, prit une croix portative et suivit ses conducteurs. Les rues du village étaient déjà désertes et personne ne les rencontra. Au lieu de conduire le curé chez les femmes, les deux frères le firent entrer, comme il était convenu, dans la salle basse.

En apercevant le cadavre éclairé par les deux cierges et Thomas, debout près de la cheminée, où, sur un grand feu, bouillait une chaudière d'huile, le curé voulut faire un pas en arrière; mais Jean et Louis, qui le suivaient, le poussèrent en avant et fermèrent la porte derrière lui.

Le curé porta successivement ses regards sur les trois frères; il les vit tous trois pâles mais résolus; il comprit qu'il allait se passer quelque chose de terrible. Il voulut parler, la parole expira sur ses lèvres.

— Monsieur le curé, dit Thomas avec un calme imposant, vous étiez l'ami de notre père, c'est vous qui lui avez donné le conseil d'aller à Narbonne : notre père a donc été tué pour avoir suivi votre conseil.

— Grand Dieu ! mes enfants, s'écria le prêtre, serait-il possible que vous me rendissiez responsable... ?

— Non, monsieur le curé, non. Nous représentons ici la justice divine, et, soyez tranquille, nous serons équitables comme elle.

— Eh bien, que me voulez-vous donc, alors ?

— Écoutez ! vous savez quelle tendresse notre père avait

pour ses enfants, et vous ne doutez pas que chacun de nous n'eût donné sa vie pour son père.

— Oui, vous êtes de bons fils, de pieux enfants, je le sais.

— Eh bien, monsieur le curé, en bons fils, en pieux enfants que nous sommes, nous avons juré, tous les trois, de découvrir l'auteur du crime, et, comme vous le connaissez, nous vous avons envoyé chercher pour nous le nommer.

— Moi! vous nommer le meurtrier? Mais je ne le connais pas.

— Pas de mensonge.

— Je vous proteste...

— Pas de parjure.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria le prêtre, que me demandez-vous là?

— La vérité, et, songez-y, nous sommes décidés à la connaître.

— Mais qui peut vous faire supposer...?

— Monsieur le curé, vous avez été hier à Toulouse? dit Thomas.

— Oui.

— Vous êtes descendu chez l'abbé Mariotte, qui vous a prié de dire la messe à sa place?

— Eh bien?

— Vous avez dit cette messe à l'église métropolitaine?

— Sans doute! et j'en avais le droit.

— Nous ne vous contestons pas vos pouvoirs; mais, la messe dite, et tandis que vous étiez en train de vous déshabiller dans la sacristie, le bedeau est venu vous

prévenir qu'un homme vous attendait au confessionnal.

— Grand Dieu! s'écria le curé.

— Cet homme, quel était son nom? demanda Thomas.

— Et pourquoi voulez-vous savoir son nom?

— Pourquoi? Parce que cet homme est l'assassin de notre père!

— Mes enfants, mes enfants, s'écria le prêtre avec une terreur croissante, savez-vous bien ce que vous me demandez là?

— Oui, dirent d'une même voix les trois frères.

— Mais c'est le secret de la confession!

— Oui.

— Mais la révélation de la confession nous est interdite!

— Vous nous direz pourtant le nom de cet homme, monsieur le curé; vous nous direz pourtant les détails de l'assassinat; car, quel que soit cet assassin, il faut qu'il meure de la main du bourreau.

— Jamais, dit le curé, jamais!

— Monsieur le curé, dit Thomas, dussions-nous employer la violence, nous voulons tout savoir.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria le curé en baisant le crucifix qu'il tenait à la main, donnez-moi le courage de ne pas céder.

— Monsieur le curé, dit Thomas en étendant la main vers le foyer, voyez-vous cette cuve d'huile bouillante, nous pouvons vous y plonger les pieds.

— Au secours! cria le prêtre, au secours!

— Appelez tant que vous voudrez, dit Thomas, cette

salle est perdue, il y a un matelas entre chaque fenêtre et chaque contrevent, nul ne vous entendra.

— Mon Dieu ! puisque je n'ai plus que vous, dit le prêtre, venez à mon aide, mon Dieu !

— Dieu ne peut pas trouver mauvais que des enfants vengent leur père, dit Thomas; parlez !

— Faites-moi ce que vous voudrez, dit le prêtre, je ne parlerai pas.

Thomas fit un signe à Jean et à Louis, qui prirent la chaudière, la descendirent du foyer et la déposèrent entre la cheminée et le cadavre. En même temps, Thomas, comme s'il eût senti que ses frères et lui auraient besoin de force pour la scène qui allait se passer, prit le drap qui recouvrait son père, le jeta loin du lit, et le corps resta nu et découvert, demandant vengeance par les lèvres violettes de ses onze blessures.

— Réfléchissez, dit Thomas, la mort est lente; comme vous voyez, il a fallu onze coups de couteau pour tirer l'âme de ce pauvre corps, et cependant l'assassin était pressé, tandis que nous avons le temps, nous.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répéta le prêtre toujours à genoux, donnez-moi la force de supporter le martyre.

Mais la prière était inutile, les jeunes gens connaissaient le caractère faible et craintif de l'abbé : ils savaient d'avance qu'il n'aurait pas la force de supporter la torture, ou peut-être l'espéraient-ils seulement.

— Vous ne voulez pas nous dire le nom du meurtrier ? demanda Thomas.

Le prêtre ne répondit rien; seulement, il serra plus fortement le crucifix contre ses lèvres et continua de prier.

— Allons, frères, dit Thomas, au nom de notre père, faites ce qui a été convenu.

Les deux jeunes gens saisirent le prêtre et le soulevèrent dans leurs bras. Il jeta un cri terrible.

— Grâce ! dit-il, j'avouerai tout.

— Le nom ? dit Thomas, avant toute chose, le nom ?

— Cantagrel, murmura le prêtre.

— C'est bien, dit Thomas, je m'en doutais, mais je ne voulais pas accuser un innocent. — Reposez M. le curé à terre.

Les deux frères remirent le prêtre sur ses pieds, mais il ne put se tenir debout, et il s'affaissa sur lui-même comme si ses jambes étaient brisées.

— Maintenant, les détails ? dit Thomas. Il ne faut pas qu'il puisse nier.

— Eh bien, dit le prêtre, qui, une fois qu'il avait dit le nom, n'avait plus de motif pour cacher le reste ; eh bien, le meurtrier avait été prévenu par votre tante Miraihe du voyage de votre père à Narbonne ; il s'est douté du but de ce voyage, et il a été attendre votre père au gué du Lers.

— Après ? dit Thomas.

— Là, au moment où votre père descendait la berge, il s'est élancé sur lui et l'a renversé de cheval d'un premier coup de couteau; mais, de ce premier coup, Saturnin Siadoux n'était que légèrement blessé.

— Pauvre père ! murmurèrent Louis et Jean.

— Continuez ! dit Thomas.

— Il s'est relevé, et c'est alors que Cantagrel lui en a donné un second.

— Le misérable ! s'écrièrent les deux frères.

— Continuez ! dit Thomas.

— Mais, comme Saturnin, de son côté, l'avait saisi au collet, ils sont tombés tous deux sur la berge, et, dans la lutte, le boucher lui a donné encore neuf autres coups.

— Les voilà ! dirent les jeunes gens ; mais, sois tranquille, père, tu seras vengé.

— Continuez ! reprit Thomas.

— Alors, s'étant assuré que Saturnin Siadoux était bien mort, il l'a traîné vers la rivière pour le jeter à l'eau. Dans ce moment, des muletiers passaient, il n'a eu que le temps de se cacher, lui et le cadavre, derrière un bateau qu'on avait tiré sur le rivage. Les muletiers ne l'ont pas vu et ont passé la rivière à gué ; mais, quand ils ont été passés, Cantagrel a perdu la tête, il a laissé le corps où il était, s'est élancé sur le cheval, franchissant le gué à son tour, l'a poussé tant qu'il a pu se tenir sur ses jambes ; puis, lorsqu'il a senti qu'il allait tomber, il l'a traîné dans un petit bois où il l'a laissé ; après quoi, il est revenu à pied à Toulouse. Mais, la vengeance éteinte, le coupable n'a pu résister à ses remords, il est accouru à l'église, a demandé un confesseur ; la fatalité a voulu que je me trouvasse là...

— L'auriez-vous absous, par hasard ? s'écrièrent les deux jeunes gens avec un geste de menace.

— Non, mes enfants, dit le prêtre d'une voix presque éteinte ; mais Dieu est un juge clément ; puisse-t-il lui pardonner, à lui, le crime qu'il a commis ; à vous, le crime que vous me faites commettre.

Et, à ces mots, l'abbé Chambard perdit connaissance, et, lorsqu'il reprit ses sens, il se retrouva au presbytère près de sa vieille gouvernante, qui essayait de le rappeler à la vie.

Restés seuls, les trois jeunes gens se regardèrent avec un sourire terrible ; ils savaient tout ce qu'ils voulaient savoir.

Puis les deux plus jeunes dirent à leur aîné :

— Maintenant, Thomas, que faut-il faire?

— Restez ici, dit Thomas ; je vais chez les femmes.

Un instant après, il redescendit, un billet à la main et suivi de sa tante et de ses deux sœurs.

— Maintenant, dit-il aux femmes, c'est à vous de veiller, à nous d'agir.

Et, faisant signe à ses deux frères de le suivre, il sortit avec eux.

— Frère, dit Jean lorsqu'ils furent dans la rue et qu'ils virent que Thomas les conduisait vers le chemin de Toulouse, est-ce que nous ne prenons pas d'armes?

— Gardons-nous-en bien ! dit Thomas.

— Et pourquoi cela? demanda Louis.

— Parce qu'avec des armes, nous pourrions le tuer, et qu'il doit mourir de la main du bourreau. Des cordes seulement.

— C'est juste, dirent les deux frères.

Et ils frappèrent à la porte d'un cordier et achetèrent des cordes neuves. Après quoi, ils reprirent le chemin de Toulouse, où ils arrivèrent à dix heures ; ils entrèrent dans la ville sans être reconnus, gagnèrent la place Saint-Georges, et, à l'aide de la clef que la veuve Mirailhe avait prêtée à Thomas, ils pénétrèrent dans l'allée sans réveiller la servante; comme ils connaissaient parfaitement l'intérieur de la maison, ils montèrent alors dans la chambre de leur tante. On entrait dans cette chambre par trois portes; ils en examinèrent parfaitement toutes les dispositions, puis ils attendirent en silence que le jour vînt.

Au premier rayon qui parut, Thomas plaça chacun de ses deux frères derrière une porte et monta à la mansarde de la servante; il trouva celle-ci achevant de s'habiller.

— Catherine, dit-il à la bonne femme qui le regardait d'un air tout ébahi, nous sommes arrivés cette nuit, ma tante Mirailhe et moi, mais nous n'avons pas voulu te réveiller.

— Jésus-Dieu ! monsieur Thomas, dit la servante, ce que l'on dit est-il vrai ?

— Et que dit-on, Catherine?

— Que M. Saturnin Siadoux, votre père, a été assassiné par des brigands, sur les bords du Lers.

— Hélas ! oui, Catherine, rien n'est plus vrai.

— Et connaît-on l'assassin ?

— On croit que c'est un muletier qui a repris le chemin des Pyrénées.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria la vieille femme quel malheur!

— Maintenant, Catherine, dit Thomas, ma tante pense, avec raison, que, dans une circonstance comme celle-là, elle doit s'adresser à ses amis. Or, comme Cantagrel est, de ses meilleurs amis, elle le prie de la venir trouver à l'instant même, sans retard; elle l'attendra dans sa chambre à coucher; la pauvre femme a éprouvé une secousse si violente, qu'elle en est malade. Quant à moi, je retourne, à l'instant même, à la Croix-Daurade, où ma famille m'attend; ainsi, adieu, Catherine, car tu ne me retrouveras pas ici. Tiens, voici la lettre de ma tante.

La vieille servante acheva de s'habiller et courut chez Cantagrel. Quant à Thomas, il rentra dans la chambre de sa tante. Un quart d'heure après, on entendit des pas dans l'escalier, ces pas se rapprochèrent pesamment de la porte, on frappa trois coups, et, au mot *Entrez*, la porte s'ouvrit : c'était le boucher.

— Par ici, dit une voix affaiblie et qui partait du lit, entièrement enveloppé par ses rideaux.

Cantagrel s'approcha sans défiance; mais, au moment où il portait la main aux rideaux pour les écarter, deux bras vigoureux l'étreignirent, et une voix, qu'il était impossible de ne pas reconnaître pour une voix d'homme, cria :

— A moi, frères!

Les deux jeunes gens sortirent aussitôt de leur cachette et s'élancèrent sur Cantagrel.

Il était temps! Du premier effort du boucher, Thomas

avait été renversé sur le lit, et, s'il eût été seul, en une seconde, le boucher s'en fût débarrassé.

Mais tous trois s'attachèrent en même temps au colosse avec une rage d'autant plus terrible, que pas un ne prononçait une parole. De son côté, Cantagrel, qui devinait la cause de la lutte et qui sentait qu'il y allait pour lui de la vie ou de la mort, déployait ces forces titanesques dont la nature l'avait doué.

La lutte fut terrible. Pendant un quart d'heure, ces quatre hommes, comme une masse informe et mouvante, roulèrent, se relevèrent, retombèrent, pour se relever de nouveau et pour retomber encore. Enfin ces mouvements devinrent plus lents, plus pénibles, plus saccadés, le groupe demeura un instant en place. Puis les trois jeunes gens se relevèrent, secouèrent la tête, et poussèrent un cri de triomphe : le boucher était étendu à leurs pieds, lié et garrotté avec les cordes qu'ils avaient achetées à la Croix-Daurade. — Alors, Thomas resta seul près de Cantagrel : Louis et Jean disparurent, et un instant après rentrèrent avec une civière. Les trois jeunes gens mirent le boucher sur cette civière et l'y assujettirent avec des cordes, puis ils descendirent.

C'était jour de marché; on devine quel effet produisit leur étrange apparition dans la rue. Louis et Jean portaient la civière. Thomas marchait à côté. Ils avaient le visage sanglant et les vêtements déchirés. Cantagrel s'était défendu comme un lion. Dans une autre circonstance peut-être, on eût questionné les trois jeunes gens; mais

l'événement arrivé à leur père était déjà connu et on les laissait passer avec le respect que le peuple professe généralement pour les grands malheurs. D'ailleurs, Cantagrel, que chacun avait reconnu, n'était point bâillonné et cependant n'appelait point au secours.

Puis il était évident que les trois jeunes gens se rendaient chez le lieutenant criminel. C'était donc une affaire entre la justice et eux. On se contenta de les suivre.

Le lieutenant criminel vit de loin arriver l'étrange cortége, et, de son côté, se doutant qu'il se rendait chez lui, il fit ouvrir les portes.

Les trois frères entrèrent, suivis de toute la portion du peuple qui put entrer dans la salle où attendait l'officier du roi. Thomas fit un signe, et ses deux frères déposèrent la civière à ses pieds.

— Quel est cet homme? demanda le lieutenant criminel.

— C'est le boucher Étienne Cantagrel, l'assassin de Saturnin Siadoux, notre père, répondit Thomas.

Mais ce qui devait arriver arriva : Cantagrel, convaincu de n'avoir pas été vu, certain de n'avoir confié son crime qu'à un prêtre, nia tout.

Les trois jeunes gens, appelés devant la justice, furent forcés de déclarer de qui ils tenaient les aveux, et de quelle manière ces aveux avaient été faits; au reste, la conviction où ils étaient qu'ils avaient agi comme des fils pieux en cherchant à venger la mort de leur père, fit qu'ils

racontèrent tout, se faisant presqu'une gloire de leur coupable action; mais la justice déclara qu'elle ne pouvait profiter du sacrilége, qu'elle devait, au contraire, le punir dans l'intérêt de la religion.

Le parlement évoqua l'affaire et décréta d'emprisonnement, non-seulement l'assassin, mais encore les accusateurs, fils de la victime, et le prêtre qui avait cédé à l'intimidation.

Cependant, l'instruction, en réunissant les témoins, se trouva, en dehors des aveux du curé Chambard, suffisamment éclairée. Si profonde que soit la nuit où on le commet, si désert que soit le lieu où il est commis, il y a toujours un œil qui a vu l'assassinat.

Des muletiers reconnurent Cantagrel pour l'avoir vu descendre la berge; des pêcheurs le reconnurent pour lui avoir vu traverser la rivière; des paysans le reconnurent enfin pour l'avoir vu passer, poussant au galop un cheval qui, à chaque instant, paraissait près de tomber sous lui. Les charges furent accablantes et le boucher fut condamné au supplice de la roue.

Le curé de la Croix-Daurade, pour avoir révélé ce qui lui avait été confié au tribunal de la pénitence dans l'exercice de son ministère sacré, fut condamné à être brûlé vif, après avoir eu les membres rompus.

Les trois fils Siadoux, pour avoir, par des menaces et des violences, arraché d'un prêtre le secret de la confession, furent condamnés à être pendus.

Cette terrible sentence s'exécuta en partie. Le bou-

cher fut roué avec recommandation au bourreau de ne faire grâce au patient d'aucun détail de cet horrible supplice. Tout ce que les sollicitations les plus pressantes purent obtenir en faveur du prêtre, c'est que l'exécuteur lui donnerait le coup de grâce avant de jeter son corps au feu.

Quant aux trois frères, que la piété filiale avait seule faits coupables, ils inspirèrent un tel intérêt dans Toulouse, qu'on leur facilita les moyens de s'évader de leur prison ; ils gagnèrent la vallée d'Andorre sans avoir été poursuivis, et le roi, vingt jours plus tard, leur permit de rentrer en France.

En montant sur l'échafaud, l'abbé Chambard, résigné à la mort, avait compris que c'était des mains des fils de Saturnin Siadoux qu'il devait accepter le martyre.

L'Église catholique des premiers âges avait raison : il n'y a vertu que par la lutte ; il n'y a de bonté intelligente qu'avec la puissance du mal. Dans l'exercice du sacerdoce, les facultés physiques doivent venir en aide aux facultés morales : l'esprit sain dans un corps sain !

FIN

TABLE

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

30


767852
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

